



Léon Groc

LA PLANÈTE DE CRISTAL

1944

Table des matières

I À travers l'espace	3
II Une autre lune !.....	6
III « Il faut y aller voir ! »	13
IV L'invention de Pierre Saravine	23
V La fusée existe !.....	32
VI Le « Bolide ».....	39
VII Préparatifs.....	48
VIII La garde au Cœlostat.....	56
IX Un astre errant.....	64
X L'astre transparent.....	70
XI Premières sorties	78
XII Les nuits de Phœbé II	88
XIII Dessins animés.....	97
XIV Ivresse et bagarre.....	106
XV Un monde à deux dimensions.....	110
XVI La guerre des images	119
XVII Guet-apens	127
XVIII La quatrième dimension	136
XIX L'épouvante.....	143
XX Retour à la Terre	149
XXI Le second « Bolide »	153
À propos de cette édition électronique.....	160

I

À travers l'espace

J'ouvris les yeux... Tout mon corps me faisait mal... J'avais l'impression d'avoir été roué de coups... Ma tête douloureuse, mes tempes comprimées, mes oreilles bourdonnantes, entravaient ma faculté de penser...

Je n'aurais su dire en quel lieu je me trouvais, ni à la suite de quelles circonstances j'y étais venu...

Peu à peu, cependant, je réalisai que je gisais sur un sol froid, la tête plus bas que les pieds, qui étaient posés sur un objet dont mes regards indécis distinguaient mal les contours...

Je tentai de me lever, mais je retombai sans forces. Du moins mon cerveau recommençait-il à fonctionner normalement et ma mémoire revenait-elle.

Cet objet, auquel mes pieds s'accrochaient si malencontreusement, c'était un fauteuil-lit, dont j'avais admiré, quelques jours plus tôt, la forme et l'agencement.

J'étais à bord du « Bolide », l'extraordinaire fusée interplanétaire de Pierre Saravine...

Quelque accident avait dû se produire, qui m'avait jeté à bas de mon siège et avait provoqué ma syncope... Un accident ? Non pas, mais un fait considérable, un fait attendu : le « Bolide » s'était envolé !...

À présent, mes souvenirs se pressaient en foule.

Je revivais la dernière soirée, le banquet d'adieu à la Terre, au cours duquel s'étaient dissipées mes dernières velléités de résistance aux événements qui m'entraînaient dans leur course tragique. J'étais parti ! Nous étions partis !... Et je n'avais pas été tué sur le coup, au moment de l'explosion libératrice...

Mes compagnons ? Où étaient mes compagnons ? Vivaient-ils aussi ? Un instant, j'eus une sueur froide, en pensant que je pouvais être le seul survivant, à bord de l'engin diabolique dont j'étais bien incapable d'assurer la direction...

Je fus très vite rassuré sur ce point. Une voix qui me parut délicieusement mélodieuse, prononçait, tout près de moi :

— Il revient à lui. Je ne crois pas qu'il ait rien de cassé.

C'était la voix d'Hélène. J'appelai la jeune fille par son nom. Elle répondit avec douceur :

— On peut s'occuper de vous, maintenant. Dans un instant, ça ira mieux...

Un instant plus tard, en effet, j'étais confortablement allongé, ma tête reposant sur un coussin moelleux ; une gorgée de cognac coulait lentement dans ma bouche, et je respirais la fraîche odeur de la main qui me versait ce cordial, la main même de la chère Hélène...

Naïvement, je demandai :

— Alors, nous voguons dans l'air ?

— Non, corrigea Pierre Saravine, qui s'était approché, pas dans l'air, mais dans l'éther. Il y a longtemps que nous avons laissé derrière nous l'atmosphère terrestre...

— Déjà !...

— Dame ! Voici une heure que nous avons décollé. Nous sommes à 2 000 kilomètres du point de départ. L'atmosphère n'a guère plus de 120 kilomètres d'épaisseur. En moins de quatre minutes, elle ne fut plus qu'un souvenir...

Là-dessus, je m'évanouis de nouveau...

Tels furent, pour moi, les débuts de l'extravagant voyage où m'avait entraîné mon amitié pour René Lesmond et pour sa sœur Hélène.

II

Une autre lune !

La première fois que je vis René Lesmond, je le pris pour un fou. Son débit fiévreux, ses yeux brillants m'inspirèrent une crainte mêlée de pitié, lorsqu'il émit les paroles incohérentes qui marquèrent le début de nos relations.

Je ne me doutais pas, en cet instant, que je serais amené à me faire l'historiographe bénévole de son extraordinaire et incroyable aventure !...

Mais je veux commencer par le commencement. Les faits que j'ai entrepris de relater sont si étranges, qu'il est nécessaire, pour leur assurer quelque *crédibilité*, de respecter scrupuleusement l'ordre chronologique.

Il importe également, avant que j'entre dans le vif de mon sujet, que je prévienne honnêtement ceux qui liront ce récit, que je suis un profane en matière scientifique, et que je n'ai pas la prétention de faire un exposé destiné à une société savante, mais seulement d'essayer de traduire en langage ordinaire, les théories dont j'ai eu le privilège de vérifier la confirmation.

Rien ne me prédisposait au périlleux honneur de devenir le compagnon de René Lesmond, rien, sinon la curiosité ardente qui est mon péché mignon.

Je venais, lorsque je l'ai connu, de terminer mon stage au barreau de Paris, et ma destinée semblait être de défendre la veuve et l'orphelin – et au besoin des gens infiniment moins recommandables – contre les rigueurs de la loi... J'avais eu quelque peine à trouver un appartement d'un prix compatible avec mes ressources, qui étaient

maigres, et qui fut pourtant digne d'un avocat à la Cour. Je l'avais enfin découvert, à quelques pas de l'Observatoire, dans une vieille maison dépourvue de confort, mais d'assez belle apparence. Ce fut le soir même de mon emménagement que se présenta mon premier client, mais quel étonnant client !...

Il fit irruption dans mon cabinet, encore tout encombré de piles de livres dont le désordre n'était nullement un effet de l'art. J'étais juché sur un escabeau, et je m'efforçais de planter dans un mur de briques des clous rebelles. Je portais un vieux chandail et un pantalon de flanelle. On m'aurait donné l'aumône !... Le jeune homme qui entra brusquement, par la porte demeurée entrouverte, ne se choqua point de ma tenue.

— Monsieur, s'écria-t-il, dès l'abord, le concierge me dit que vous êtes avocat !... C'est la Providence qui vous envoie dans cette maison, où je suis votre voisin de palier... Car je suis victime d'une surprenante injustice, et toute la science humaine est atteinte avec moi... Il n'est pas possible qu'il n'existe pas de loi pour réparer une si monstrueuse erreur.

Discerna-t-il, en cet instant, dans mon regard effaré, cet effroi, tempéré de compassion, qui saisit les gens sains d'esprit quand ils croient avoir affaire à un dément ? Ou bien perçut-il le comique de la scène : moi, sur mon escabeau, ahuri par cette intrusion imprévue et fixant un regard stupide sur mon interpellateur ; lui, tout vibrant d'indignation et de courroux, les yeux agrandis, et d'un noir d'encre, dans son visage blême ?... Toujours est-il qu'il s'interrompit, que ses joues se colorèrent légèrement, et qu'il changea de ton, pour reprendre, avec moins de véhémence :

— Oh ! Pardon... Vous êtes bien Maître Calais, le nouveau locataire de cet appartement ?

Il craignait, assurément, de s'être trompé, d'avoir adressé sa protestation obscure et enflammée, au déménageur ou au tapissier et de paraître ridicule. En temps normal, mon nouveau voisin devait être fort timide. Il avait fallu, pour motiver son impétueuse entrée en matière, qu'il fût en proie à une violente émotion.

Je m'avisai qu'il brandissait une lettre, et je me dis que cette lettre était pour quelque chose dans cette émotion. Son changement de ton et de manières m'ayant un peu rassuré, quant à son équilibre mental, je descendis enfin de mon perchoir, posai le marteau incommode et le clou récalcitrant sur un coin de mon bureau, derrière lequel je passai, en désignant de la main un siège à mon visiteur...

— Je suis bien Maître Calais, affirmai-je avec le plus de dignité que je pus. Veuillez vous asseoir, excuser le désordre de cet appartement et me dire l'objet de votre démarche...

Le jeune homme – ai-je précisé qu'il ne semblait pas avoir trente ans ? – s'inclina légèrement, accepta le siège offert, et commença de s'expliquer.

— Monsieur, dit-il, ou plutôt, puisque j'ai vérifié votre identité, mon cher Maître, lisez cette lettre, et vous ne manquerez pas, j'en ai la conviction, de partager mon indignation...

Ayant pris le papier, j'y jetai un regard, non sans guetter, du coin de l'œil, les réactions de mon drôle de client... Il avait, certes, paru se calmer. Il n'avait plus ce tremblement convulsif, cette voix hoquettante, ces yeux enflammés, qui m'avaient si vivement inquiété dès l'abord.

Mais je ne me fiais pas entièrement à cette apparence rassurante. Ses joues demeuraient blêmes. Son front immense était bien celui d'un homme de génie ou d'un aliéné total. Ce ne fut que par la suite que je finis par adopter la première interprétation, et je balançai tout d'abord entre l'une et l'autre...

Toutefois, quand mon visiteur constata que je prenais connaissance du document qu'il m'avait tendu, il eut, pour la première fois, une sorte de sourire. Du coup, sa physionomie fut changée. Une secrète douceur émana de ce visage, tout à l'heure convulsé par la colère. Les dents pures, soudain apparues, y mirent comme une lumière. Le feu du regard exprima une confiance ingénue et absolue, qui ne laissa pas de me toucher...

J'eus l'impression que mon dément, si dément il y avait, ne manquait ni de cœur, ni d'intelligence... À mon tour, je lui souris amicalement. Et je lus...

La fameuse lettre qui avait tant bouleversé mon visiteur portait l'en-tête de l'institut de France. Elle était signée du nom peu lisible d'un vague secrétaire administratif, lequel s'exprimait au nom de « M. le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences »... Usant de formules du genre « circulaire », ce personnage « avait le regret » d'aviser M. René Lesmond – ce fut ainsi que je connus le nom de mon premier et bizarre client – que la docte Compagnie ne pouvait prendre en considération le Mémoire qu'il avait soumis à son examen, et l'invitait à « faire reprendre son manuscrit »...

En vérité, je ne compris pas immédiatement en quoi cette fin de non-recevoir, pénible sans doute pour l'amour-propre de René Lesmond, pouvait justifier l'intervention d'un avocat... L'intéressé ne manqua pas de lire en moi cette pensée. Il se hâta de commenter la décision du Secrétaire perpétuel.

— Ma communication, dit-il, ne concernait ni la quadrature du cercle, ni le mouvement perpétuel, ni aucun des autres problèmes que l'Académie des Sciences, à tort ou à raison, a décidé une fois pour toutes de ne jamais discuter. On ne peut donc m'opposer une résolution de principe. Alors, pourquoi refuser aussi catégoriquement de connaître ma découverte ? Parce qu'elle est sensationnelle ? La raison me paraît mauvaise. Qu'en pensez-vous ?

— J'avoue que je n'ai pas d'opinion bien nette à cet égard. En tous cas, je ne vois pas qu'il existe un moyen légal d'obliger l'Académie des Sciences à s'intéresser à quelque problème que ce soit. Ses membres sont libres de leur ordre du jour. Je conçois difficilement la copie d'un Mémoire scientifique sur papier timbré, et je n'imagine pas un avocat plaidant, devant le Conseil d'État ou devant toute autre juridiction, l'obligation de consacrer une séance de l'illustre Compagnie, à telle ou telle question !

Malgré moi, j'avais mis quelque ironie dans mes paroles ; je faillis le regretter, quand je vis le courroux s'allumer de nouveau dans les yeux noirs de René Lesmond... Mais ce ne fut qu'un éclair. La flamme s'éteignit aussitôt. La figure mobile de mon interlocuteur revêtit seulement une profonde tristesse. Puis, surmontant ce désappointement douloureux, il haussa les épaules, et reprit, d'une voix très calme, cette fois :

— Eh bien !... Tant pis pour l'Académie !... Ce ne sera pas la première fois qu'elle aura été mise en défaut... Elle ne croyait pas au phonographe, et ceux de ses membres qui en eurent la primeur se plainquirent d'une tentative de mystification, due à un ventriloque... Vous êtes témoin, mon cher Maître, qu'elle refuse aujourd'hui de connaître mes travaux...

Ce fut alors qu'il se produisit en moi un bizarre phénomène psychologique. Jusqu'à cet instant, j'avais tenu René Lesmond pour un importun, et j'avais eu hâte d'être délivré de sa présence. Lorsqu'il eut prononcé, non sans dignité, les paroles que je viens de rapporter, et qu'il fit mine de prendre congé de moi, je fus soudain sollicité par le besoin, aussi incompréhensible qu'impérieux, de le retenir, et d'apprendre de sa bouche, ce qu'était cette fameuse découverte, dont il n'avait pu entretenir l'Académie... Je lui fis part de ce désir, et il sourit, franchement cette fois, ce qui conféra un charme très prenant à sa figure pâle.

— Vraiment ? fit-il, vous voulez ? *Vous ne me prenez plus pour un fou ?...* Ne vous défendez pas... Je me rends compte, à présent, de ce que mon intrusion chez vous avait d'anormal... Et puis, je suis habitué à donner cette impression de démente à ceux qui m'entendent pour la première fois... Quand on me connaît mieux, on s'accoutume à mes manières... Je crains pourtant que vous ne conceviez de nouveau une fâcheuse opinion quant à ma raison, lorsque vous aurez entendu mes confidences...

Passant outre au geste de protestation polie que j'esquissai, il poursuivit, avec une candide sincérité :

— D'ailleurs, je vous les ferai quand même, ces confidences. C'est plus fort que moi. J'ai besoin de m'épancher, même auprès d'un inconnu. Chaque fois que je parviens à convaincre quelqu'un de la réalité de ma découverte, j'ai la sensation d'une victoire. Et si je n'y réussis pas, il me reste la joie « d'en avoir parlé »... J'ai bien, tout près de moi, un auditeur complaisant, une auditrice plutôt, ma sœur Hélène... Mais justement, elle est trop aveuglément confiante... Il me faut des oreilles neuves, pour recevoir mon secret...

Ma sympathie pour cet étrange personnage allait en croissant. Ma curiosité suivait la même marche ascendante. C'était avec une inexprimable impatience, que j'attendais maintenant les révélations promises. Je prévoyais quelque chose de formidable. Je ne fus pas déçu.

— Voici, en quelques mots, prononça René Lesmond, de quoi il s'agit : *j'ai découvert un second satellite à la Terre !...*

— Une autre lune !...

Je considérai le jeune homme avec un sincère effarement. Il ne s'en émut pas et reprit :

— Oui, une autre lune... Notez que cela n'a rien d'inconcevable. D'après certaines traditions, il fut un temps – oh ! très lointain – où notre globe eut deux satellites visibles. L'un d'eux, le plus petit serait tombé sur la terre, à la suite d'on ne sait quelle catastrophe, appelée par les uns le Déluge ; par les autres, l'engloutissement de l'Atlantide. Actuellement, Mars a deux satellites ; Uranus quatre ; Saturne dix ; Jupiter onze... Mais vous savez tout cela sans doute, et je m'excuse de faire étalage de ces connaissances élémentaires... Vous excuserez cette déformation professionnelle, car je suis astronome, monsieur, ou plus exactement calculateur, attaché à l'Observatoire de Paris... Donc, de récents raz de marée, certaines perturbations sur la Terre et dans le ciel, m'ont amené à faire l'hypothèse de l'apparition, dans le champ gravitique de la Terre, d'un corps étranger, nouveau, d'un satellite inconnu, enfin...

III

« Il faut y aller voir ! »

René Lesmond s'interrompt un instant, guettant sur mon visage un signe d'approbation ou d'incrédulité. Mais je demeurai impassible. À en croire les derniers mots que je venais d'entendre, il ne s'agissait encore que d'une supposition et toutes les suppositions sont permises.

Mais le jeune savant poursuivit :

— L'hypothèse étant admise, il restait à en tirer les conséquences utiles. C'est ce que j'ai fait, et, en partant des perturbations récemment observées, j'ai calculé très exactement la masse du satellite inconnu, sa place dans le ciel, sa distance de la Terre, ses dimensions... Ainsi avait agi le grand astronome Le Verrier, en 1846, lorsqu'il découvrit Neptune, par le calcul...

J'interrompis le discours de René Lesmond. Plus intéressé que je ne l'aurais pensé, je m'écriai, non sans véhémence :

— Si j'ai bonne mémoire, Le Verrier eut une confirmation rapide et éclatante de sa théorie. Sur ses indications de date et de direction, l'astronome Galle braqua sa lunette un certain jour à une certaine heure vers un point du firmament, et Neptune était au bout... Puisque vous appartenez à l'Observatoire, il vous est facile de faire une expérience analogue, pour vérifier votre hypothèse !...

De nouveau, les traits de mon interlocuteur apparurent empreints de tristesse.

— Eh ! s'écria-t-il, je n'ai pas attendu votre conseil pour procéder à cette vérification... Elle a été négative, hélas...

— Alors, fis-je...

Je n'ajoutai rien à ce simple mot, mais Lesmond comprit ce qu'il sous-entendait. Car il protesta vivement :

— Non, je ne me suis pas trompé. Je n'ai pas pu me tromper. Mes calculs ne peuvent être faux. Mon hypothèse ne peut être inexacte. Le satellite inconnu, certes, n'est pas perceptible à la lunette astronomique. Pour des raisons qui m'échappent encore, il est invisible. Mais il existe. Il est là où je l'ai situé. Il est tel que je l'ai calculé. Je n'en démordrai pas. Et un jour viendra où je le prouverai...

Il retrouvait son exaltation du début de notre entretien. Mais je n'avais plus du tout l'impression d'avoir affaire à un fou. Au contraire, je sentais que cette exaltation était raisonnée, reposait sur cette vérité mathématique qui est la seule vérité indiscutable, et je me laissai peu à peu séduire, bien que mon ignorance en matière scientifique ne me permît point de juger la valeur des arguments algébriques tirés de la mécanique céleste, dont il me servit incontinent une dose massive...

Il avait tiré de sa poche un morceau de craie et il couvrait de formules de calcul intégral, la porte brune de mon cabinet, tout en prononçant des mots de résonance cabalistique, pour un profane... Pourquoi, n'entendant goutte à ces démonstrations, eus-je la sensation absolue de leur justesse ? Je ne saurais le dire, à moins que la vérité ne porte en soi une force mystérieuse et invincible de persuasion, indépendante de la faculté de perception des cerveaux qui reçoivent ses ondes...

Toujours est-il que, dès cette première entrevue, je ne fus pas éloigné de croire que l'Académie des Sciences avait commis à l'égard de René Lesmond, une monstrueuse erreur ; que les instruments d'optique de l'Observatoire étaient de qualité médiocre ; que le

deuxième satellite de la Terre ne pouvait être différent de celui qu'indiquaient les calculs auxquels je ne comprenais pas grand-chose, et dont j'ignorais encore, d'ailleurs, les conclusions pratiques, à savoir la masse, les dimensions, l'emplacement dans le ciel, que le savant méconnu attribuait à « son » hypothétique corps céleste... Je ne devais pas les connaître ce jour-là. Notre entretien, ou plutôt le monologue algébrique de René Lesmond, fut interrompu par un coup de sonnette.

N'ayant point encore engagé de servante, je dus aller moi-même ouvrir la porte du palier, non sans m'excuser auprès de mon compagnon. En présence de la jeune personne aux yeux noirs qui apparut dans l'embrasement, je n'eus pas une seconde d'hésitation à l'identifier, tant sa ressemblance avec René Lesmond était frappante.

— Entrez, Mademoiselle, lui dis-je. Vous cherchez sans doute votre frère. Il est, en effet, chez moi, et il me fait des révélations bien curieuses...

Elle ne sembla pas surprise d'être ainsi devinée. Je devais savoir plus tard que cette conjoncture était fréquente, en raison, précisément, de la ressemblance d'Hélène avec René, et que le frère et la sœur y étaient trop accoutumés pour s'en étonner...

— Ah ! Te voici, fit simplement le jeune homme... Je te présente Maître Calais, avocat, notre voisin, qui vient d'emménager aujourd'hui même... J'avais eu la pensée de le consulter, dans l'espoir de pouvoir obliger légalement l'Académie à prendre mon mémoire en considération. Il paraît que c'est impossible...

Il parlait très légèrement à présent de cette déception qui lui était si cuisante une heure plus tôt. La joie d'avoir trouvé un auditeur qui semblait le prendre au sérieux, le consolait apparemment de sa déconvenue...

Hélène sourit, et sa figure grave et douce acquit instantanément ce charme très tendre et très séduisant, que j'avais pu constater déjà sur les traits de son frère, mais pour le moins centuplé.

Dès cet instant, je sentis confusément, mais sans erreur possible, que mon destin était fixé, que cette charmante fille le tenait dans ses mains, que je la suivrais, si elle le désirait... j'allais écrire : jusqu'au bout du monde ; mais elle devait m'entraîner bien plus loin que « le bout du monde » sans m'accorder autre chose que son amitié fraternelle !

Allons ! Voici que je manque de nouveau à mon dessein de rapporter les faits objectivement et chronologiquement !... Il ne s'agit pas ici d'évoquer mes déceptions sentimentales, mais de relater la prodigieuse expédition dont j'ai été le témoin passionné.

Il n'était pas inutile, toutefois, pour l'intelligence des événements subséquents, de noter, dès le début de ce récit, l'extraordinaire pouvoir des yeux noirs d'Hélène Lesmond. Sans elle, il est probable que son frère n'aurait jamais eu l'occasion ni les moyens de vérifier son effarante hypothèse...

Lors de cette première entrevue, elle se montra, comme je devais toujours la connaître, simple et gracieuse. Elle me remercia de l'accueil que j'avais fait à son frère et me consulta, à son tour, quant à la possibilité de parer à la « mauvaise volonté » de l'Académie...

Oui, elle dit bien « la mauvaise volonté »... Sa foi dans le génie de son frère était entière et intangible. Elle n'admettait pas la possibilité d'une erreur de calcul. Elle ne discutait pas l'hypothèse du second satellite. Elle avait l'état d'esprit d'une croyante, mystique et inébranlable...

— Mademoiselle, répondis-je, après un instant de réflexion, je ne vois qu'un moyen, pour faire échec à la décision de l'Académie ! Il y a chez nous, quelque chose de plus puissant, de plus vivant, que

toutes les Académies du monde, quelque chose qui est sensible et frémissant, et dont la réceptivité est infinie. C'est l'opinion publique que je veux dire. Saisissons les journaux de *notre* déconvenue. Exposons-leur *notre* thèse hardie et séduisante. Ils seront conquis, ils seront avec *nous*...

Dans l'ardeur qui m'animait et qui s'inspirait du désir de satisfaire à la demande d'Hélène, je ne m'apercevais même pas que je me « mettais dans le coup », comme nous disions au quartier Latin, et que je me rangeais sous la bannière des partisans du deuxième satellite...

Et je ne m'en tins pas aux paroles. Je me fis, dès cet instant, le propagandiste de la nouvelle et surprenante théorie. J'accompagnai Hélène et René dans les rédactions de journaux. Je renchéris sur leurs affirmations. Avec le zèle des néophytes, je traînai dans la boue – moralement, s'entend – les savants membres de l'Académie des Sciences, qui avaient refusé de s'intéresser à la thèse soutenue par le jeune calculateur.

Enfin, ce fut moi qui jouai le rôle décisif dans le déclenchement de la grande aventure dont je devais être le témoin émerveillé, en inspirant cette campagne de presse que l'on n'a pas oubliée et dont le résultat devait être, finalement, l'extravagante entreprise...

Dès le début, pourtant, les résultats n'apparurent pas favorables à René Lesmond. Les pontifes de la science officielle, violemment attaqués, réagirent. Le succès de curiosité accordé aux premières révélations du jeune calculateur ne tint pas devant cette réaction.

L'opinion publique, d'abord amusée, craignit d'être mystifiée, lorsque des hommes considérables taxèrent de folie pure la théorie de Lesmond. Elle se retourna contre lui. On insinua qu'il pouvait y avoir, dans cette histoire, la préparation de quelque escroquerie inédite et compliquée. On rappela les mésaventures de prétendus

savants dont la carrière s'était achevée devant le tribunal correctionnel. Pour comble, René Lesmond, objet d'un scandale aussi bruyant, perdit sa situation à l'Observatoire et se trouva quasiment sans ressources...

En vérité, je ne fus pas fier de mon idée, lorsque j'en mesurai les conséquences en apparence désastreuses. Je dois noter que ni René, ni Hélène, ne me reprochèrent une seule fois, même en ces heures sombres, le conseil que je leur avais donné et la part que j'avais prise dans son exécution.

Jamais, non plus, ils ne perdirent l'espoir. Hélène prétendait même que le scandale avait son bon côté, que le désastre pécuniaire était de peu d'importance, que son frère gagnerait autant à donner des répétitions de mathématiques qu'à passer tout son temps au service d'astronomes ingrats et sceptiques...

Au surplus, le sort contraire m'atteignait avec autant de rigueur. J'avais été convoqué chez le bâtonnier qui m'avait paternellement exhorté à consacrer mon activité à ma profession, au lieu d'en détourner une parcelle au profit « d'initiatives fâcheuses »... Je me rengimбай, je réclamai le droit d'agir à mon gré. Je me refusai à renier mes amis Lesmond.

L'issue d'une telle querelle n'était pas douteuse. Le conseil de l'Ordre fut saisi du « cas de maître Calais », et me suspendit pour un an... Un avocat suspendu, un fonctionnaire révoqué, une fille sans fortune, tel fut le trio qui devait inspirer et entreprendre la plus extraordinaire des expéditions !...

J'ai dit que, malgré le fâcheux succès de mon inspiration et le scandale dont nous avons été victimes, Hélène persistait à en attendre beaucoup de bien. L'événement devait donner raison à son optimisme, puisque ce fut à nos malheurs eux-mêmes que nous

dûmes l'heureuse rencontre qui devait retourner complètement la situation.

À donner des répétitions de mathématiques, René gagnait à peu près de quoi ne pas mourir de faim et sa sœur partageait vaillamment sa pauvreté. De mon côté, tout en achevant de dévorer mes médiocres réserves, je cherchais des répétitions de droit, et je n'en trouvais guère.

Mais une annonce, insérée dans le « Petit Parisien », me fit connaître l'homme envoyé par le destin pour assurer la réalisation de la formidable aventure.

À cette annonce, par laquelle je m'offrais à enseigner les rudiments du droit à de jeunes étudiants en retard dans leurs études, je reçus une réponse curieuse et imprévue.

Un Monsieur, qui signait « Pierre Saravine, ingénieur », me demandait si je ne serais pas capable de lui apprendre, en quelques leçons, car son temps était précieux, la législation internationale des brevets d'invention. Il se trouvait que j'avais, précisément, traité cette question lorsque j'avais passé ma thèse de doctorat. Je répondis donc à l'ingénieur que j'étais tout à sa disposition, et il vint aussitôt chez moi, pour sa première leçon.

La destinée tient à peu de chose. Sans doute, mon élève et moi n'aurions-nous échangé aucune confiance, ni ce jour-là, ni au cours des leçons suivantes, sans jamais plus nous rencontrer, si, par extraordinaire, René Lesmond, que je n'attendais pas, n'était venu chez moi, tandis que j'initiais Pierre Saravine aux avantages et aux difficultés du brevet allemand.

Je fis les présentations. Mon nom n'avait évoqué chez mon élève aucune réminiscence. Celui de Lesmond, qui avait été publié avec beaucoup plus d'insistance, le frappa. Une conversation s'engagea sur les déboires des inventeurs souvent dépouillés, toujours

méconnus. Les deux jeunes gens sympathisèrent. René présenta Hélène. Et le destin fut fixé...

Les amoureux malheureux sont clairvoyants. Quand ils se leurrent, c'est qu'ils le veulent bien. Moi, je ne le voulus point. Je discernai, du premier coup d'œil, et avant même peut-être que les intéressés le sentissent eux-mêmes, que Pierre et Hélène étaient faits l'un pour l'autre.

Dire que je me résignai sans peine à cet écroulement de ma vie sentimentale, serait mentir. Mais, je le répète, il ne s'agit ici ni de moi, ni de mes amours contrariées.

Il s'agit de la formidable aventure. Les sentiments de ceux qui la vécurent ne doivent intervenir que dans leurs rapports avec les faits.

Or, il est certain que l'irrésistible attrait qui poussa Hélène et Pierre l'un vers l'autre, joua un rôle essentiel dans le déclenchement, puis dans le développement des faits. Il fut pour beaucoup, d'abord, dans la conversion de Pierre à la thèse de René, à l'égard de laquelle l'ingénieur avait tout d'abord affiché une réserve polie. En passant par la bouche d'Hélène, les arguments de René acquéraient une saveur et une force singulières.

On se souvient que j'avais été moi-même sensible à cette force et à cette saveur. Pierre Saravine ne résista pas mieux que moi à l'invincible et inconsciente séduction de la fille aux yeux noirs. En peu de temps, sa conviction fut entière.

Ce fut à la troisième entrevue que nous connûmes enfin le sens des travaux, en raison desquels l'ingénieur s'intéressait si vivement à la législation des brevets. Et ce fut du même coup qu'il fit aux Lesmond la prodigieuse proposition...

René avait recommencé devant lui, à grand renfort de symboles du calcul intégral, toute la série d'équations qui appuyaient son

hypothèse, et je dois dire que Pierre les comprenait apparemment beaucoup mieux que moi, et beaucoup mieux aussi qu'Hélène, pour qui la foi dans l'infailibilité du calculateur remplaçait toute conviction raisonnée. Donc, l'ingénieur avait suivi ces calculs avec une attention profonde. Il les approuva d'un signe de tête quand ils furent terminés et conclut :

— En somme, tout cela est irréfutable. Malheureusement, l'observation ne confirme pas la théorie, et votre satellite inconnu reste invisible... C'est bien cela, n'est-ce pas, la seule objection ?

— La seule, répondit René, mais elle est de taille !...

Ce fut alors que Pierre se révéla. Il fixa son regard d'aigle sur le visage pathétique d'Hélène, puis sur René. Ensuite, d'une voix dont je n'oublierai jamais l'inflexion dominatrice, il prononça ces étranges paroles :

— Eh bien ! puisque le satellite existe, car vos calculs sont justes et ne peuvent se tromper ; puisque des circonstances inconnues font qu'il n'est pas décelé par les lunettes astronomiques ; il ne reste qu'une chose à faire : *c'est d'y aller voir...*

René, en dépit de son audace scientifique ; Hélène, en dépit de sa foi aveugle ; et moi-même, en dépit de mon enthousiasme, demeurâmes muets de stupeur en présence de cette étrange déclaration.

Je contemplai, avec une admiration mêlée d'effroi, la belle tête juvénile de Pierre Saravine, son menton volontaire, son front bien modelé, ses yeux étincelants...

Je mesurai le magnétisme qui émanait de ce jeune athlète, au corps souple et parfaitement proportionné, et dont la figure ardente rayonnait d'intelligence et de résolution...

Et je fus envahi par un immense espoir et une douloureuse certitude ; l'espoir que je serais le témoin d'un éclatant exploit, et la

certitude que la fille aux yeux noirs, qui regardait avec une sorte d'extase ce chevalier des temps nouveaux, lui appartenait déjà par la pensée...

Après un instant de silence, Pierre s'expliqua. *Et ce fut ce jour-là que je me penchai pour la première fois, de tout mon esprit émerveillé, sur le vertigineux abîme de l'espace inviolé...*

IV

L'invention de Pierre Saravine

J'ai indiqué, au début de ce récit, la médiocrité de mes connaissances dans l'ordre scientifique. Mais je dois insister sur ce fait qu'il était une science dont je n'avais même jamais entendu parler, dont j'ignorais jusqu'au nom, avant que Pierre Saravine, l'eût prononcé devant moi. Cette science, c'est *l'astronautique*.

Depuis, je me suis tant bien que mal initié aux problèmes qu'elle pose. J'ai lu, des remarquables travaux de M. Robert Esnault-Pelterie, tout ce qui est accessible au profane. J'ai eu sous les yeux les exemplaires du « Journal » de la « British Interplanetary Society » dans lequel les solutions de ces problèmes sont clairement exposées. Mais je suis resté incapable de me diriger dans le dédale des équations et je devrai conserver jusqu'au bout de ma narration le langage de « Monsieur Tout-le-Monde »...

L'astronautique, c'était la spécialité de l'ingénieur Pierre Saravine. Il souhaitait, avec une ferveur brûlante, s'évader de notre globe terrané et être le premier à visiter un autre monde. Toutes ses facultés étaient tendues vers ce seul objet. Il ne pensait qu'à cela, ne travaillait qu'à cela, ne s'intéressait qu'à cela. Sa première ambition, qu'il disait « modeste », c'était, tout uniquement, un voyage dans la Lune !...

La révélation de la découverte de René Lesmond, l'influence souveraine des yeux noirs d'Hélène, l'avaient conduit à changer le but de ce premier voyage, et à remplacer l'étape Terre-Lune, par l'étape Terre-Phœbé II, selon le nom donné au second satellite par Hélène Lesmond, sa marraine...

Cette héroïque décision l'était tout de même moins que le pût croire, tout d'abord, l'ignorant que j'étais... C'est que Pierre Saravine, lui, avait suivi les calculs de René et en avait compris et retenu les conclusions. En réalité, Phobé II, ayant une masse plus faible que son aînée, se trouvait à une moindre distance de la Terre.

L'ingénieur, au surplus, ne cacha point la satisfaction qu'il en éprouvait. Le second satellite devenait, pour lui, un « relais » ; un relais qui était tout de même à plus de 120 000 kilomètres du point de départ, mais dont la présence facilitait néanmoins le voyage total...

Tout cela ne s'éclaircit pour moi qu'après réflexion. Le premier choc de la révélation du dessein de Saravine me laissa écrasé de stupeur. Ce dessein ne m'apparut d'ailleurs qu'à travers une sorte de nuée obscure, et ne se dégagait nettement qu'à la lumière des commentaires de René et d'Hélène...

La première impression fut une réminiscence de Jules Verne, réminiscence d'autant plus excusable que l'ingénieur commença par indiquer qu'il avait découvert un explosif extraordinairement puissant sous un petit volume.

Je ne me hasarderais pas à en transcrire ici la formule, même si je la connaissais. Mais cette tentation m'est épargnée. Je crois que l'inventeur ne l'a confiée à personne, si ce n'est à Hélène – et encore n'en suis-je pas très sûr !...

Tout ce que j'ai retenu, c'est que la substance se présente sous la forme d'une gelée, plus proche du solide que du liquide, facile à transporter, et parfaitement stable, tant que n'intervient point le détonateur spécial, commandé électriquement, et qui est partie intégrante de l'invention de Pierre Saravine. Il s'agit, j'imagine, d'un mélange gazeux, solidifié par des procédés dont l'ingénieur garde également le secret, et dont la brusque détente libère une force considérable.

Cette intervention d'un explosif me fit donc penser tout naturellement à un canon gigantesque, dont le projectile serait « l'astronef » de Pierre Saravine... J'ignorais alors que ce mode de propulsion avait été depuis longtemps abandonné, si même il avait jamais été envisagé sérieusement, par les théoriciens de l'astronautique.

Je n'en conçois aucune humiliation, car mon savant ami René Lesmond, l'ignorait comme moi, lors de cette sensationnelle entrevue avec Saravine. Car ce fut lui qui murmura dans le moment même où je le pensais :

— Le canon de Jules Verne...

— En aucune façon ! s'écria l'ingénieur. Le canon de Jules Verne est une utopie. Il obligeait à concevoir la vitesse maxima au départ. Or, cette vitesse, pour qu'elle atteignît la « vitesse de libération » nécessaire à l'évasion du projectile hors de l'attraction de la Terre, aurait dû être telle que les passagers de l'obus auraient été écrasés au départ du coup, en admettant encore qu'il existe un explosif capable de donner cette vitesse, chose fort invraisemblable, le mien étant encore loin du compte...

« Robert Esnault-Pelterie l'a clairement établi : même en faisant abstraction de la résistance de l'air, la « vitesse de libération » au départ, approcherait de 12 000 mètres par seconde. Elle devrait être encore très supérieure, en tenant compte de la présence de l'atmosphère. Or, le mélange explosif le plus violent, exception faite de celui que j'ai découvert, donne à ses propres molécules une vitesse maxima de 5 kilomètres à la seconde. Quant au mien, s'il donne des résultats supérieurs, ils restent, je vous l'ai dit, encore très insuffisants...

— Ne songeons donc plus à l'obus de Jules Verne ! conclut René...

— C'est beaucoup plus sage, reprit Saravine. Ce qu'il faut rechercher, ce n'est pas une vitesse de départ qui diminuerait du fait de la pesanteur jusqu'à ce que l'astronef ait échappé à l'attraction terrestre. C'est une vitesse sans cesse accélérée, au contraire, durant cette première phase puis devenant constante, après l'évasion, jusqu'à ce que l'appareil entre dans le champ d'attraction de l'astre visé, et enfin progressivement ralentie jusqu'à... disons « l'alunissage »...

— Un moteur ? suggéra Lesmond. Je ne vois pas très bien...

— Il ne s'agit point d'un véhicule à moteur, coupa vivement Pierre, mais bien d'un projectile. Seulement, ce projectile n'est pas lancé par un canon. Il porte en lui sa propre propulsion. Il est apte à recevoir de nouvelles impulsions en cours de route à bondir en avant, sans qu'il lui soit besoin de point d'appui ; à changer de position et de direction sur commande ; à se retourner complètement, s'il est nécessaire, à la manière du coup de rein du chat qui retombe toujours sur ses pattes... Ce projectile, vous en avez vu la figuration dans les feux d'artifice... Il est son propre canon...

— Une fusée !... s'écria Hélène...

— Oui, une fusée ! répéta Pierre Saravine avec enthousiasme... Une fusée géante, une fusée habitable, une fusée interplanétaire, enfin !... C'est dans l'emploi de la fusée que le Français Robert Esnault-Pelterie et l'Allemand Oberth et l'Américain Goddard et le jeune Russe Rynin, et les dirigeants britanniques de la « British interplanetary Society » ont mis tout leur fervent espoir d'aboutir. C'est à cet emploi que je me suis arrêté moi-même, après avoir minutieusement étudié la question...

« On a cru, tout d'abord, que l'on se heurterait à un obstacle insurmontable : le poids du véhicule. Et certains chercheurs, de peu de foi, ont, sinon abandonné, du moins ajourné le problème jusqu'à

l'époque où nous saurions libérer la force intra-atomique... Mais d'autres ont persisté...

« La nouvelle aspiration humaine a eu déjà ses premiers martyrs. En Allemagne, à Arensforst, trois savants, le professeur Reinhold Tiling, et deux de ses collaborateurs, ont été tués par l'explosion d'une fusée, destinée, pour commencer, à une randonnée stratosphérique, et qu'ils mettaient au point. Je fus de ceux qui n'abandonnèrent pas. Avant même que j'eusse réalisé mon explosif, le problème n'apparaissait déjà plus insoluble.

« Vous m'avez comblé, mon cher Lesmond, de chiffres et de formules, lorsque vous m'avez démontré l'existence de Phœbé II. À mon tour, je vais – et je m'en excuse. Mademoiselle Hélène – prouver, craie en main, qu'il est possible, dès maintenant, d'aller en fusée dans la Lune, et, a fortiori, dans Phœbé II...

Ma porte brune servit, une fois de plus, de support à une impressionnante série de calculs. J'entendis parler de « rapports de masses », de « vitesse d'éjection », de logarithmes, d'intégration... Je contemplai, une fois de plus, des symboles algébriques, nés à foison sous les doigts de l'ingénieur... De toutes ces théories, semblables pour moi à des incantations barbares, ou à des invocations cabalistiques, je retins pourtant les conclusions qui s'en dégageaient, et que Saravine finit par énoncer en langage plus intelligible, à l'usage d'Hélène et à mon propre usage.

— Les premières études astronautiques, dit-il, avaient amené à conclure que le « rapport de masses » était trop élevé pour permettre d'envisager une réalisation pratique.

— Qu'est-ce que le « rapport de masses ? » osai-je risquer...

Pierre Saravine, avec une obligeante et patiente bonne grâce, expliqua :

— C'est, en somme, le rapport entre le poids du véhicule au départ, muni de tout son train de fusées-gigognes, bourrées d'explosif, et le « poids utile », c'est-à-dire, le poids de la cabine et des passagers qu'il s'agit de transporter...

Comme je n'avais pas l'air de saisir parfaitement, il précisa :

— Au fur et à mesure qu'il s'éloigne de la Terre, notre projectile s'allège, non seulement de l'explosif brûlé, mais encore des carcasses vides et inutiles qui le contenaient. Ainsi, la partie de l'engin terrestre qui abordera sur la Lune, sera une petite fraction de celui qui aura quitté le sol de notre globe... Le professeur Goddard, de l'Université de Princeton, avait chiffré ce rapport par le nombre 600. C'est-à-dire que, pour envoyer une balle d'un kilo sur la Lune, il fallait utiliser une fusée pesant 600 kilos...

« Si l'on évalue à une tonne le poids de la cabine, des ustensiles et approvisionnements, et des passagers, l'engin, au départ, devrait peser 600 tonnes... Ce ne serait pas inconcevable. Mais il faut songer au retour, c'est-à-dire, à ramener sur la Terre le projectile pesant une tonne, constitué par cette cabine et ses habitants. Et la difficulté semble alors s'élever au carré.

« Si l'on fait jouer de nouveau la notion du rapport de masses, il faudra de nouveau, pour expédier cette tonne, de la Lune à la Terre, un engin de 600 tonnes. Ce n'est pas sur place assurément, que l'on espère le fabriquer ? Il aura fallu envoyer de chez nous cet engin de 600 tonnes. L'engin primitif aurait donc pesé $600 \times 600 = 360\ 000$ tonnes !...

— Irréalisable pratiquement, commenta brièvement René...

— Irréalisable, mais faux, répliqua vivement Saravine. Car le rapport de masses n'est plus le même pour le retour, Lune-Terre que pour l'aller Terre-Lune. L'attraction lunaire est beaucoup plus faible que l'attraction terrestre, puisque la masse de la Lune n'est qu'une

fraction de celle de la Terre. Un objet qui pèse une tonne sur la Terre, ne pèse plus que 165 kilos sur la Lune. Et sa libération sera moins onéreuse en chevaux-vapeurs, et par conséquent, demandera un poids moins considérable d'explosifs. La Lune n'a pas d'atmosphère, donc pas de résistance de l'air à vaincre. Quant à notre atmosphère, au retour, au lieu de gêner et de contrarier les opérations, elle aidera au ralentissement indispensable à l'atterrissage...

« Ainsi notre chiffre de 360 000 tonnes est-il inexact. Ce n'est plus une élévation au carré de l'engin qu'il faut envisager, mais sa multiplication par un facteur relativement faible... Encore le chiffre de 600 établi par Goddard, fait-il état d'explosifs relativement peu puissants, surtout si on les compare au mien. Le rapport des masses est d'autant plus faible que la vitesse d'éjection des gaz est plus grande. L'usage de mon explosif permettrait d'abaisser considérablement ce rapport des masses et par conséquent, le poids de l'engin...

Je demeurais abasourdi par la révélation du fabuleux projet de Saravine : un voyage interplanétaire, une exploration de l'espace ; une évasion du champ gravitique terrestre, où les humains paraissent enchaînés de toute éternité... Mais René et sa sœur semblaient maintenant trouver ce projet non seulement réalisable, mais presque naturel. Hélène objecta cependant :

— J'aurais cru qu'il n'était pas possible d'imprimer un mouvement à un mobile sans point d'appui...

— Vieille erreur ! s'exclama Pierre. Esnault-Pelterie – qu'il faut bien citer sans cesse, puisque c'est lui le grand précurseur de l'astronautique – Esnault-Pelterie, donc, a victorieusement fait justice de ce préjugé. La propulsion d'une fusée, analogue au recul du canon au moment du départ du coup, non seulement se produit aussi bien, mais on peut dire « mieux » dans l'air que sur le sol, et dans le vide que dans l'air... Ainsi, rien ne s'oppose, matériellement, à ce que les hommes entreprennent un voyage vers la Lune...

— Sans compter, remarqua René, que Phœbé II est moins loin de nous que son aînée...

Pierre Saravine eut un léger sourire devant cette manifestation de l'idée fixe de son nouvel ami.

Si vertigineuses que fussent les conceptions de Saravine, si admirables qu'apparussent ses travaux, René Lesmond ne pouvait les considérer qu'en fonction de sa propre découverte. Aller dans la Lune ? Bien sûr ! C'était une séduisante et prodigieuse entreprise. Mais, d'abord, démontrer l'existence de Phœbé II et, pour cela, « y aller voir », comme l'avait proposé si simplement l'ingénieur. Voilà ce qui importait ! Saravine ne se méritait point, et ce fut du ton le plus conciliant qu'il répliqua.

— Mon cher ami, vous ne doutez pas, j'aime à le croire, de ma confiance absolue dans l'exactitude des calculs qui vous ont permis de déceler la présence de Phœbé II dans le champ gravitique de la Terre, et de préciser sa position et ses caractéristiques. Je suis aussi certain de cette présence que de celle de la Lune ! Vous ne m'en voudrez donc pas de ne considérer le second satellite que comme une étape éventuelle, au cours de ce voyage Terre-Lune, dont la réalisation est le rêve de ma vie...

« Le professeur allemand Oberth, qui est, lui aussi, un grand précurseur de l'astronautique, avait songé à créer des satellites artificiels, en envoyant vers la Lune des projectiles d'une vitesse initiale insuffisante pour les libérer complètement de l'attraction terrestre, mais suffisante pour qu'ils ne retombent jamais sur la Terre et tournent éternellement autour d'elle. Ces satellites artificiels auraient ainsi constitué des stations-laboratoires facilitant grandement le voyage total...

« Bien sûr, Phœbé II, étant donné sa masse, qui, pour être moindre que celle de la Lune, n'en est pas moins énorme, ne peut

pas être un astre factice fabriqué en secret et lancé par quelque émule du professeur Oberth ! Ce ne saurait être une station-laboratoire. Mais ce peut, ce doit être un relais éventuel. Mon idée, que je souhaite vous voir partager, ce serait, si nous parvenions à mettre au point notre voyage au-delà du champ gravitique terrestre, de viser Phœbé II avec l'arrière-pensée de ne pas considérer ce but comme final, mais comme intermédiaire... Ce qui en adviendra, l'avenir nous le dira.

Au fond, peu importait à René Lesmond le but final, pourvu que « son » corps céleste fût le premier visé. Aussi approuva-t-il sans restrictions, le projet de Saravine, tel que celui-ci venait de l'exposer dans ses très grandes lignes... L'ingénieur reprit alors, sur le ton de la confiance :

— Puisque nous sommes d'accord, je peux vous faire connaître les résultats favorables d'une première expérience, dont nul, hors moi-même, n'a encore entendu parler... Mais il faut, pour que vous me compreniez bien, que je vous narre brièvement l'histoire de ma vie.

V

La fusée existe !

Aucun de nous n'esquissa la moindre objection. Je dois même noter que la jeune Hélène, de tout son visage expressif, parut témoigner le plus vif intérêt pour cette proposition. Et Pierre Saravine commença :

— Orphelin de bonne heure, j'ai été élevé par un oncle qui, au contraire de mes parents défunts, possédait une fortune considérable. Cet oncle était féru d'aéronautique. Ce fut lui qui m'insuffla cette passion. Il donna volontairement à mes études, le sens très particulier et plutôt rare qui fit de moi le spécialiste impénitent qui est devant vous. Mon oncle avait coutume de dire : « Je ne sais si je parviendrai jamais à m'évader de ce vieux globe, mais je compte beaucoup sur Pierre pour réaliser plus tard ce que je n'aurai fait que rêver »... C'est ainsi que je suis devenu un mystique de la navigation interplanétaire.

« Les expériences que put faire mon oncle avant de mourir, ont fortifié, d'une certitude scientifique et raisonnée, ces dispositions mystiques. Vous vous souvenez sans doute, mon cher Lesmond, de cette flamme brusquement apparue sur le disque lunaire, par une nuit de printemps, voici quatre années ? Les astronomes ont émis à son sujet d'innombrables hypothèses. On s'est arrêté finalement, je crois, à celle d'un reflet, voire même d'une illusion d'optique... Or, il s'agissait d'une flamme bien réelle.

« Ayant mis au point une fusée d'un poids considérable avec les explosifs dont on disposait alors, et en remplaçant la cabine par une charge de magnésium munie d'un dispositif destiné à l'enflammer par percussion, mon oncle l'avait lancée vers la Lune. En cours de

route, selon le plan adopté, la fusée s'était séparée automatiquement des carcasses vides. Elle pesait plusieurs tonnes au départ, et la charge de magnésium ne dépassait pas dix kilos... Elle arriva au contact de la Lune, et l'étincelle jaillit...

« Le problème était résolu pour un colis purement matériel. Restait à la résoudre pour un véhicule habitable... Ce fut la tâche que me légua mon oncle, lorsqu'il s'éteignit, quelques mois après sa victorieuse expérience... À cette tâche, je me suis voué corps et âme...

Ce que nous pensions, en écoutant ce récit, est facile à deviner, ou tout au moins à conjecturer.

René se disait que, pour commencer, il se contenterait fort bien d'une expérience de cet ordre appliquée à Phœbé II et de nature à démontrer sans conteste la présence matérielle du satellite invisible.

Hélène était haletante d'enthousiasme pur et son cœur battait d'une émotion qui n'était plus uniquement spirituelle.

Quant à moi, dois-je avouer que les derniers mots de l'ardent ingénieur avaient éveillé en moi, par analogie, une préoccupation bien prosaïque et bien matérielle ? Je me disais, en songeant à la disproportion entre nos immenses projets et notre profonde pénurie : « Son oncle lui a légué une grande tâche, c'est fort bien. Mais ne lui a-t-il pas légué autre chose ? »

Comme pour répondre à cette question inexprimée, Saravine reprit son récit :

— Malheureusement, mon excellent tuteur avait consacré le plus clair de son capital à ses travaux. Il me laissa cependant, avec son laboratoire, situé en un lieu secret, au milieu d'une propriété parfaitement adaptée aux expériences passées et futures, une petite rente viagère, destinée à me mettre au moins à l'abri des préoccupations matérielles. Encore ai-je engagé cette rente chez des prêteurs

avides de gros intérêts, pour mener à bien, d'une part la mise au point de mon explosif, d'autre part une nouvelle et différente série d'expériences...

« Mon oncle avait envoyé dans la lune un projectile privé de vie. Je me suis envoyé moi-même, projectile vivant, non point encore jusque dans la zone qui échappe à l'attraction de la Terre, mais dans les plus hautes tranches de la stratosphère, dont je suis revenu sans dommage, mais animé du furieux désir d'aller plus haut, toujours plus haut...

Les yeux noirs d'Hélène étaient brillants de larmes contenues qui disaient assez son admiration et son émoi, en présence de cet audacieux langage. Son frère, lui, était aussi, quoique sur un plan naturellement bien différent, captivé par le prestigieux récit.

Je n'étais pas moins intéressé, assurément, mais peut-être un peu plus sceptique, non point quant aux expériences passées, mais quant aux réalisations futures. Ces emballés semblaient oublier ou au moins traiter trop légèrement la question qui m'apparaissait capitale, la question d'argent... Je ramenai leur attention sur ce terrain.

— Avez-vous évalué, demandai-je à Saravine, ce que coûterait l'appareil que vous rêvez, le véhicule-fusée capable d'emporter un ou plusieurs hommes jusque sur la Lune, et, bien entendu, de leur permettre de revenir sur la Terre ?

— Précisément, j'allais vous dire que le problème, techniquement résolu, se ramenait maintenant à une seule question de prix... Je ne suis pas seul à le penser. La « British Interplanetary Society » l'imprime en toutes lettres dans son Journal. Elle a établi tous les plans – et mon appareil s'inspire en partie de ces plans – et elle écrit : « The money spent on a single destroyer would more than finance the first expedition to the Moon »... Ce qui veut dire que l'argent consacré à la construction d'un simple torpilleur coûte plus cher que

ne coûterait la première expédition dans la Lune... Plus loin, cette même publication indique que le coût de la fusée habitable qu'elle projette, n'atteindrait pas moins de cinquante millions de francs...

J'admirai en moi-même la désinvolture avec laquelle cet inventeur, curieux amalgame de poésie et de réalisme, parlait de cinquante millions de francs... Mais il reprit :

— Il est vrai que cette évaluation est en désaccord avec celle à laquelle se sont arrêtés d'autres théoriciens de l'astronautique, qui estiment le coût de l'expédition à des sommes beaucoup plus importantes, et de l'ordre de grandeur, non plus d'un torpilleur, mais d'un cuirassé, c'est-à-dire de l'ordre du milliard... L'emploi de mon explosif, en réduisant la masse au départ de l'engin me permet d'établir le coût de l'appareil entre ces deux chiffres et, tout en me montrant moins optimiste que la Société Britannique, d'être plus modeste que ses contradicteurs. Ainsi, puis-je dire qu'il ne s'agit que *de quelques centaines de millions...*

— Qui seraient, en tout cas, perdus insistai-je, puisque la presque totalité de l'engin est lâchée en cours de route...

Et je me préparai à démontrer, sans qu'il fût besoin ni de craie ni de formules algébriques, que le trio formé par un astronome en disponibilité, un inventeur ruiné et un avocat suspendu, était inapte à jongler avec les centaines de millions dont Saravine parlait avec tant de désinvolture. Mais l'ingénieur me devança. Il avait réponse à tout !

— J'avais songé, dit-il, à chercher des capitaux dans l'exploitation industrielle de mon explosif. Mais un autre moyen s'est présenté providentiellement, sous la forme d'un personnage excentrique et milliardaire, neurasthénique et blasé par surcroît, et qui ne désire rien tant que d'échapper à l'exaspérante monotonie de sa riche existence et de connaître des sensations nouvelles et inédites. Il m'a ouvert un crédit pratiquement illimité. Avant même que j'aie eu la bonne

fortune de vous rencontrer, la décision était prise, de construire la fusée... et de l'essayer. Mon commanditaire ne demande qu'une chose : faire partie de l'expédition. C'est assurément son droit. Il m'avait prié de recruter un navigateur, apte à faire le point, à calculer, d'après l'observation des astres, la position et la direction de la fusée, au cours du formidable raid aérien. Mon cher Lesmond, nul mieux que vous ne semblerait qualifié. Je peux donc vous offrir ce poste...

— Et je l'accepte de grand cœur ! s'écria René, ravi...

— Je vous présenterai demain à notre capitaliste. Il est à Paris, pour l'instant... Nous avons prévu un équipage de six personnes. Notre homme emmène avec lui une sorte de secrétaire à tout faire, qui passe pour être son âme damnée, et que je n'aime pas beaucoup mais qui lui est, paraît-il, indispensable... Il reste donc deux places...

— Non, coupa Hélène, une seule !... Car, bien entendu, je suis des vôtres...

Cette déclaration fut accueillie avec un véritable enthousiasme par Pierre et par René. Hélène fut admise sans la moindre objection. J'en fus tout marri. Déjà, j'escomptais, en moi-même, les chances nouvelles que me donnait le départ de Saravine pour une expédition aussi hasardeuse...

Certes, je me refusais à envisager une issue catastrophique à la téméraire et folle entreprise. Mais un démon inconnu me soufflait pourtant à l'oreille qu'un jour était peut-être proche où Hélène n'aurait plus d'autre ami en ce monde que moi-même.

En participant à l'aventure, elle excluait cette éventualité... Elle allait partir – et pour quelle destination insensée !... Quel que soit le dénouement de l'expédition, Hélène échappait à ma tendresse.

Elle oublierait tout de suite le compagnon désintéressé des mauvaises heures, dans l'ivresse de l'envol vers l'espace infini... Il

n'existerait plus rien au monde pour elle, hormis ses coéquipiers, héros d'une immense épopée... Et si le succès était contraire, si l'étonnant voyage se soldait par un mortel échec, il ne me resterait que son souvenir et la consolation amère et dérisoire de la pleurer...

Tandis que j'évoquais ces douloureuses éventualités, Pierre Saravine continuait :

— Reste donc une place. J'avais songé à engager un mécano, qui puisse réparer une avarie en cas de besoin. Mais j'ai pensé que j'étais moi-même plus apte que quiconque à tenir cet emploi. Dès mon enfance, mon oncle m'a habitué à mettre la main à la pâte et il n'est pas un organe de ma machine que je ne saurais fabriquer de mes propres mains, si c'était nécessaire. Mon capitaliste, lui, songeait à emmener un valet de chambre. Je lui ai fait comprendre qu'il devrait se résigner à se servir lui-même, au cours de l'expédition et il a bien voulu l'admettre d'assez bonne grâce. Il n'a insisté que pour son secrétaire, et j'ai dû m'incliner à mon tour, j'ai donc le choix du dernier co-équipier... J'avoue avoir fait des ouvertures à plusieurs camarades et n'avoir pas découvert encore de candidat au grand voyage...

Tandis que Pierre Saravine parlait, une sorte de transformation s'opérait en moi. J'ai dit à plusieurs reprises à quel point j'étais profane en matière scientifique. Mais je n'ai pas eu l'occasion encore d'ajouter à cette indication, que j'étais également d'esprit aussi peu sportif que possible. Je n'avais aucun goût pour les championnats et pour les records. Je confondais les as de la boxe ou du cyclisme avec ceux du tennis ou de la natation, de l'athlétisme ou du ping-pong. De surcroît, nul ne pouvait être moins aventureux que moi. Je m'étonnais sans cesse qu'il y eût encore des gens assez fous pour entreprendre des ascensions périlleuses ou pour tenter de découvrir les pôles. J'avais en moi l'âme douillette et timorée de Sancho Pança. Aussi fut-ce avec stupeur que j'entendis ma propre voix s'écrier :

— Pierre Saravine !... Ne cherchez pas plus longtemps ! Je suis votre homme !... :

Quelle force obscure m'avait poussé à revendiquer cette place, parmi un équipage voué à la plus extravagante des entreprises ? Je ne le savais que trop. Elle avait une incarnation vivante et claire, cette force obscure, une incarnation qui avait les plus beaux yeux du monde, et le plus éclatant sourire, et qui me regardait maintenant avec une adorable douceur.

Mais je veux être sincère. Il restait, dans mon subconscient, une idée inexprimée, une idée qui n'a rien d'héroïque. Je croyais bien que de longs jours s'écouleraient avant que la fabuleuse machine fût au point, si même elle l'était jamais un jour. Et, en attendant, je ne perdrais pas cette délicieuse intimité avec Hélène, qui datait de notre campagne de presse avortée...

Pauvre Sancho Pança !... Pierre Saravine répondit à mon offre :

— Bravo ! Vous serez notre historiographe !... Et puisque nous sommes au complet, je vais enfin tout vous dire. La fusée interplanétaire n'est plus à l'état de projet. Elle est terminée, et n'attend plus que son équipage !...

VI

Le « Bolide »

Il faut encore que je fasse un aveu, si pénible qu'il puisse être pour mon amour-propre. Lorsque j'appris, de la bouche de Pierre Savaine, qu'il ne s'agissait plus d'une entreprise éventuelle, mais d'un départ tout proche, sinon immédiat, dans un appareil déjà construit et chargé de ses diaboliques explosifs, j'eus un instant la velléité de « me dégonfler » comme s'exprime l'argot moderne, et de trouver un prétexte pour ne point quitter cette vieille planète, qui avait, en somme, fait ses preuves, quant à la solidité...

J'ouvrais la bouche pour préparer ma défection, en feignant de me rappeler que je n'avais pas le cœur très solide. Mais dans le moment même, je lus, dans le regard noir qui me captivait, une si vive allégresse, une si chaude amitié, que je ne pus me retenir d'imaginer quel mépris il exprimerait si je donnais suite à mon projet d'abandon de l'expédition...

Je remis donc à plus tard l'exécution de ce projet. Il serait toujours temps, jusqu'au dernier moment, d'imaginer un moyen honnête de fausser compagnie à ces enragés !... En attendant, j'allais vivre dans l'intimité des Lesmond, voir chaque jour le beau regard noir, entendre la voix prenante, me griser de la séduction exercée par Hélène...

Si j'avoue aussi simplement et aussi humblement mes hésitations, c'est parce que, depuis cette période de flottement, j'ai pu forcer mon âme timide à se familiariser avec l'effroi... Et puis, si on n'avait jamais peur, on n'aurait aucun mérite à affronter le danger !...

D'ailleurs, l'aventure commença très bien... par un déjeuner somptueux, dans le grand Hôtel de la Place de la Concorde où logeait notre milliardaire, durant son séjour à Paris. Cet homme ennuyé et fastueux pouvait avoir une quarantaine d'années. Son visage n'aurait pas été déplaisant sans l'odieuse expression de supériorité dont il ne pouvait se dépouiller. À l'égard de deux hommes de génie, comme Lesmond et Saravine, cette prétention, de la part d'un homme n'ayant d'autre qualité que son énorme fortune, me parut une simple et ridicule fatuité.

Cette richesse, digne des Mille-et-une-Nuits, lui était advenue, d'ailleurs, sans qu'il eût pris aucune peine. Il l'avait trouvée dans son berceau, dès sa naissance, son père ayant eu l'heureuse chance de découvrir une nappe de pétrole dans un terrain acheté par lui pour un prix minime, et dans un dessein tout différent. Ainsi, dès son enfance, Victor Grimaille avait été traité un peu comme l'héritier présomptif d'un trône.

Adulte, il avait conservé sa mentalité d'enfant gâté. Une nuée de flatteurs et de parasites avaient entretenu cette mentalité. Quadragénaire, il était blasé sur tous les plaisirs, lassé de toutes les sensations terrestres. Il ignorait le bonheur de désirer, l'allégresse d'obtenir. La joie salubre de l'effort lui était inconnue. Le mot « travail » était, pour lui, vide de sens. Il songeait au suicide ou à la retraite dans un cloître, lorsque le hasard lui fit rencontrer Pierre Saravine. Devant l'ingénieur, il se laissa aller à exprimer son mortel ennui. « Je donnerais une fortune, dit-il, à l'homme qui m'arracherait, pour un temps, à ce monde où tout est prévu »... Et Saravine le prit au mot.

Si Victor Grimaille était d'un orgueil insupportable, du moins n'avait-il rien d'un mufle, et recevait-il fort bien. Il se montra, au cours de ce déjeuner, fort aimable pour ses futurs compagnons de voyage interplanétaire ; avec une galanterie, un peu trop marquée à mon sens, à l'égard de la séduisante Hélène. Toutefois, je ne m'en

alarmais pas outre mesure. J'ignorais alors – et mes amis l'ignoraient aussi – ce qu'était son indifférence habituelle en cette matière, et combien il avait trouvé piquant que cette jeune fille pauvre ne fit aucun frais pour lui, et le traitât sur le même pied que les autres convives...

À part cette très petite réserve, je passai une heure fort agréable, devant cette table chargée de mets délicats et de vins comme je n'en avais jamais bu... Je dois cependant noter que, dès cette première entrevue, je conçus une assez vive antipathie envers le secrétaire de Victor Grimaille, et je déplorai qu'il fût de l'expédition...

Ce personnage cauteleux, au langage fleuri, à l'œil faux, me déplut infiniment. Son attitude auprès de son patron – j'allais écrire « son maître » – était celle que je prêtais à Narcisse, l'infâme affranchi de Néron, aux temps où j'étudiais l'histoire romaine et la tragédie classique... Sa servilité était écoeurante. Et j'imaginai qu'à l'égard des inférieurs, son arrogance devait être révoltante... On l'appelait Fernand et j'avais l'impression qu'il n'avait pas de patronyme. Ce ne fut que plus tard que je connus son nom de famille : Dubois, que, lorsqu'il était loin de Grimaille, il orthographiait « du Boys ». Innocente vanité, certes, mais qui voisinait en lui avec de plus tristes défauts...

Mais c'est assez parler de ces deux personnages. Le rôle qu'ils joueront dans cet extraordinaire et véridique récit les définira plus exactement que toutes les descriptions...

J'ai hâte, au surplus, ayant présenté les personnages, de montrer enfin l'appareil destiné à les mener au-delà des limites du monde... Nous ne devions connaître le lieu où était placé cet appareil qu'après avoir été agréés par Victor Grimaille comme membres de l'équipage. Ce fut chose faite dès ce déjeuner. Si j'avais eu un instant l'espoir d'être récusé par le milliardaire, je dus perdre bien vite cet espoir. Il se trouva même que je plus au potentat et qu'il se montra envers moi

d'une amabilité particulière. Du moins l'indispensable Fernand me l'affirma-t-il et me le prouva-t-il en me témoignant lui même une amitié aussi voyante que peu sincère...

Au dessert, donc, tandis que les coupes s'emplissaient d'un prestigieux champagne, Victor Grimaille prononça :

— Mon cher Saravine, j'estime que votre choix est bon et j'accepte l'équipage que vous avez formé. J'approuve l'escale sur le satellite inconnu que cette fascinante jeune fille a baptisé « Phœbé II », et je ne serais pas fâché de donner moi, Victor Grimaille, une bonne leçon à tous ces cuistres de l'Académie... En conséquence, je vous autorise à révéler dès maintenant l'emplacement de notre fusée, emplacement que nous rejoindrons ce soir même par avion... Mais d'abord, Mademoiselle, je vous demanderai de la baptiser, à son tour, cette fusée, dont vous allez embellir la cabine, par votre présence...

— Je propose de l'appeler « Le Bolide » répondit en riant la charmante fille, tout émoustillée par le champagne.

— Le « Bolide » ! C'est parfait ! répliqua le milliardaire.

Là-dessus, Fernand applaudit bruyamment. Dès lors que le maître avait daigné approuver le nom choisi par Hélène, le secrétaire se pâmait d'admiration. Le « Bolide », c'était exquis, c'était splendide. C'était – pour employer un mot cher à ce personnage – « formidable »...

Je dois dire que, pour être moins hyperbolique, l'approbation de Pierre et la mienne propres n'en furent pas moins catégoriques. Mais ce n'était pas l'exemple du fastueux Grimaille qui l'inspirait. C'était la voix d'Hélène, le rire d'Hélène, le regard d'Hélène... Le seul René fit tout d'abord quelques réserves quant au nom imaginé par sa sœur, et confirmé par le bailleur de fonds.

— Bolide, bolide, grommela-t-il, ce n'est pas tout à fait ça. Un bolide est aveugle et inconscient. Il est soumis à une invincible force extérieure et suit une trajectoire qu'il n'a pas choisie. Notre fusée, au contraire, obéit à une puissance raisonnée, voulue, dirigée, intelligente...

— Eh bien, fit gaiement Pierre, mettons que c'est un bolide intelligent, mais conservons le nom que lui a donné sa jolie marraine.

— Va pour « Bolide » acquiesça le calculateur. Excusez ma manie d'exactitude, et ma déformation professionnelle de mathématicien. Puisque Pierre, qui est le père de cette fusée, accepte le nom proposé par Hélène, j'aurais mauvaise grâce à me montrer difficile... Je bois donc au « Bolide » qui nous mènera vers Phœbé II, le second satellite de notre vieille planète !...

Le jeune astronome s'était levé, coupe en main, et nous invitait ainsi à porter un toast à la réussite de l'extravagante entreprise.

Ce toast, on le devine, provoqua l'enthousiasme général. Le timide Sancho Pança que je portais en moi ne protesta que faiblement. Le champagne était bon. Les yeux d'Hélène brillaient comme des diamants. Son sourire étincelait. Le départ n'était pas imminent. Tout conspirait à me faire oublier mon appréhension. Je ne fus ni le moins exalté ni le moins ardent, dès lors qu'il ne s'agissait que de vider une coupe d'un trait, puis de la briser romantiquement sur le sol.

Cependant, Pierre reprit :

— Puisque j'ai l'agrément de mon commanditaire, je n'ai plus de raison de vous cacher que le « Bolide » flotte actuellement sur un petit lac africain, qui appartient en toute propriété à notre ami, et où va nous mener son avion personnel.

Dois-je avouer qu'avant ce jour-là, je n'étais jamais monté en avion ? À notre époque, assurément, ce n'est guère reluisant.

Toujours est-il que la déclaration de l'ingénieur me fit faire une légère grimace, que je dissimulai de mon mieux. Comme baptême de l'air, un voyage aérien vers l'Afrique, c'était un peu beaucoup. Mais je m'avisai que cette traversée était une petite promenade auprès de cette autre traversée à laquelle je m'étais laissé convier, et qui devait me porter, non plus par voie aérienne, mais par voie éthérée, non plus vers un autre continent, mais vers un autre monde.

Une heure plus tard, lorsque je suivis, dans la vaste cabine de l'avion de Victor Grimaille, mes compagnons de la future randonnée interplanétaire, je fis un effort pour prendre une attitude dégagée et j'y réussis assez bien. Je répondis par un geste vague à Fernand qui me demandait d'un ton mielleux si j'avais le cœur solide et si je supportais bien, « d'habitude », les voyages aériens, et je m'installai confortablement dans un fauteuil proche de celui d'Hélène, tandis que Pierre et René s'intéressaient au poste de pilotage, où le milliardaire, féru du vol mécanique, devait se tenir lui-même, au moins durant les premières heures de la traversée.

À la vérité, si je fus surpris, ce fut par l'aisance et la douceur des sensations nouvelles que j'éprouvai, au cours de cette initiation. Nous avons la chance d'être favorisés par un temps magnifique et par des vents propices. Notre voyage fut donc sans histoire, et j'en conçus quelque assurance pour l'autre et immense traversée projetée, en même temps qu'une sorte d'orgueil de néophyte.

Ayant atterri à Casablanca, nous prîmes quelque repos avant de gagner en auto la propriété de Victor Grimaille, où était situé le fameux lac qui servait présentement de support au futur vaisseau aérien.

J'escomptais une vive émotion pour la première vision de l'audacieux engin. Je fus un peu déçu. L'objet qui flottait sur les eaux claires du lac ressemblait à quelque énorme cétacé, un cachalot géant ou une baleine de grande taille. Une sorte de dôme demi-

sphérique de couleur grise figurait assez bien la tête du cétacé et deux hublots de cristal épais en représentaient les yeux. Un long bâtis, composé de prismes hexagonaux collés les uns aux autres et se terminant en pointe, représentait la queue. Cette queue était aux trois quarts immergée.

J'eus une certaine difficulté à m'imaginer que j'allais prochainement m'enfermer avec mes compagnons dans cet animal postiche et qu'il s'envolerait dans l'espace éthéré.

Je constatai qu'il n'en était pas de même de René et d'Hélène, qui, tout comme moi-même, voyaient cependant pour la première fois l'appareil. Pierre, désignant du doigt l'étrange masse flottante, proclama :

— Voilà le « Bolide » !

Les regards du frère, comme ceux de la sœur, se fixèrent avidement sur l'astronef, et des larmes brillèrent dans leurs yeux, larmes de joie et d'admiration chez la jeune fille, qui évoquait assurément le prestigieux inventeur de l'étonnant engin ; larmes d'espoir et de reconnaissance chez l'astronome, qui devait songer : « Grâce à cet appareil, je démontrerai l'existence incontestable du second satellite »...

Si j'avais eu un doute quant aux sentiments d'Hélène, il eût été levé en cette seconde, quand je vis son regard se détourner lentement de l'invention pour se porter sur l'inventeur, avec une expression si intense que mon cœur se serra affreusement.

Une fois de plus, l'esprit d'indécision me sollicita. Une fois de plus, je me dis : « Je ne partirai pas avec eux »... À quoi bon, en effet, m'exposer à un danger comportant 99 chances mortelles sur cent, pour assister au triomphe de Pierre Saravine et à l'épanouissement de l'amour d'Hélène pour un autre que moi ? C'était trop bête, à la fin ! Tout mon être se révoltait contre cette pensée. Mon instinct de

conservation se joignait à mon instinct de mâle dépossédé et jaloux pour la repousser. Mais il suffit qu'Hélène me regardât à mon tour et que sa voix charmeuse prononçât une phrase purement amicale pour que renaisse ma résolution de participer au fabuleux voyage...

Cependant, Victor Grimaille parlait.

— Je ne me lasse point, disait-il, de contempler ce vaisseau qui sera pour de longues heures, notre univers, et qui nous arrachera, nous les premiers parmi les hommes, à l'attraction de la vieille et vile planète, qui n'a plus rien à nous apprendre, ni à nous donner...

Il prononçait ces mots avec une mélancolie mêlée d'espoir et de foi, qui n'était pas dénuée d'un sentiment poétique dont l'éclosion, chez ce milliardaire vaniteux, m'étonna grandement. L'indispensable Ferand se modela immédiatement sur son patron. Avec la curieuse propension au mimétisme qui lui était propre, il soupira et murmura, comme pour lui-même : « La Terre, pouah ! ». J'eus tout de même la conviction que le gaillard ne faisait fi d'aucune des jouissances dont son maître était las. Je le tins pour un hypocrite et bas courtisan, et déplorai tout bas qu'il fut du voyage...

Pierre, lui, ne prenait pas garde aux paroles de Grimaille, ni à l'attitude de Fernand. Il regardait Hélène... Je ne fus pas seul à l'observer. Il me parut que le commanditaire, soudain arraché à ses réflexions philosophiques, en témoignait quelque mécontentement fugitif, et je me demandai pour la première fois si Victor Grimaille était tellement détaché des sensations terrestres...

Un canot à pétrole nous mena promptement à l'astronef. Ce fut en prenant place dans l'esquif que je remarquai que des hommes armés de fusils montaient la garde sur les rives du lac, et particulièrement auprès de l'embarcadère. Le « Bolide » était préservé de la curiosité des hommes de la Terre...

Par l'un des hublots, qui n'était que poussé sans être hermétiquement clos, nous pénétrâmes dans la calotte que j'avais assimilée tout d'abord à la tête du cétacé artificiel.

La chambre en forme de demi-sphère qui s'offrit à la vue était assez vaste pour donner asile aux six voyageurs interplanétaires dont elle serait l'habitat durant la traversée. Le rayon en était de quatre mètres. Pas de meubles « meublants » comme s'expriment les actes de location dressés par les hommes de la Terre, mais seulement des fauteuils-lits, ingénieusement montés sur rails, et dont le dossier et le siège étaient interchangeable.

La coque intérieure était munie d'un revêtement fait d'une matière élastique et silencieuse. Sur le parquet étaient fixés des instruments dont – certains m'étaient connus et dont je voyais les autres pour la première fois. Pierre les désigna rapidement à René et à Hélène :

— Voici les gyroscopes, qui assureront automatiquement la stabilité de notre astronef ; le pilote mécanique à qui nous devons de rester dans la direction exacte ; les appareils de radio grâce auxquels nous pourrons à chaque instant faire le point... Il sera utile que chacun de nous se familiarise, avant le départ, avec tous ces instruments. Il est entendu que René est notre navigateur et que je suis le pilote. Mais une défaillance ou un accident peuvent nous atteindre l'un ou l'autre et même l'un et l'autre. Il importe que l'expédition n'y perde ni son navigateur, ni son pilote...

VII

Préparatifs

Ce projet de Pierre Saravine devait être réalisé en partie durant la période de préparation dont je parlerai plus loin, en ce sens que Grimaille se mit assez bien au pilotage et Fernand, qui était vaguement ingénieur, à la navigation. Mais Hélène protesta qu'aucun accident ni aucune défaillance n'atteindraient Pierre ni son frère, et qu'elle se refusait à envisager de telles éventualités, contraires à sa foi absolue dans la réussite. Ce fut par curiosité pure qu'elle ébaucha une étude du maniement des appareils et mue seulement par l'intérêt prodigieux qu'ils éveillaient en elle.

Quant à moi, je dois confesser que, sans être un ignorant, puisque je suis docteur en droit et que je passe pour un homme cultivé, je suis totalement fermé à la mécanique comme à toute mathématique et que je ne compris jamais rien à ces instruments ni à leur utilisation !...

Je m'enfermai dans ma fonction d'historiographe du grand voyage que, d'ailleurs je n'étais pas encore tout à fait décidé à entreprendre et dont je m'apprêtais en tout cas à étudier les préparatifs avec mes yeux de profane et ma compréhension moyenne d'homme non initié...

Je finis cependant par connaître la destination, au moins de principe, de chacun des appareils que je qualifiai tout bas de « diaboliques » et cela, grâce à Hélène, dont l'enthousiasme ne faiblissait pas, bien au contraire, et à qui je dus tenir souvent compagnie, tandis que les autres passagers vaquaient aux derniers préparatifs.

Il y eut là une période de quelques semaines, qui comptera parmi les plus douces de ma vie. D'abord, j'étais presque constamment seul avec Hélène, qui me traitait avec une amicale affection. J'éprouvais bien une certaine amertume à l'entendre exprimer à longueur de journée son admiration pour le génial inventeur constructeur du « Bolide », mais sa seule présence était quand même une source de délices.

Et puis, je me disais que ces heures étaient sans doute les dernières de mon existence qui pussent être empreintes d'une telle sérénité, soit que je prisse part définitivement à l'aventureuse expédition, soit que je fusse séparé d'Hélène, si, finalement, j'y renonçais. Et cette sensation donnait à ces dernières heures, une valeur et une saveur très particulières...

Ce fut au cours de ces entretiens que j'achevai de faire connaissance avec le vaisseau et avec son étrange aménagement.

— Qu'y a-t-il dans cette grosse bouteille de métal ?

— C'est, répondait Hélène, notre provision vitale d'air et d'eau...

— Quoi ? L'air et l'eau dans la même bouteille ?

— Oui... Vous n'avez donc pas entendu les explications de Pierre ?

Au diable Pierre ! Je n'y pensais plus. Mais Hélène assurément ne l'oubliait pas, et c'est à son image qu'elle souriait, en développant ses conceptions.

— Cette bouteille d'acier, disait-elle, contient du peroxyde d'hydrogène...

J'admirais ces mots si savamment rébarbatifs, dans cette bouche adorable, tandis qu'elle poursuivait :

— Le peroxyde d'hydrogène se présente, comme je le sais maintenant, sous la forme d'un liquide visqueux et sirupeux, qui se transforme, par la chaleur ou par catalyse, en eau et en oxygène : une molécule de peroxyde donne une molécule d'eau et une molécule d'air... Il suffit de mettre un métal catalyseur en contact avec le liquide pour que se produise la réaction, avec une régularité parfaite. L'oxygène purifiera l'air de notre cabine, cependant que l'eau sera recueillie grâce à ce petit robinet et servira à nos usages alimentaires ou de toilette... Toutefois, mon cher, il faudra l'économiser cette eau précieuse. L'alcool parfumé de cette autre bouteille devra jouer un grand rôle dans nos lavages et vous devrez renoncer à vous raser pendant la durée du voyage... Pierre est intraitable sur ce point !

Elle riait, tandis que je réprimais une légère grimace. Elle continua à vanter les avantages du peroxyde d'hydrogène.

— C'est très commode d'avoir l'air et l'eau sous le même volume. Songez que nous devons éviter surtout l'encombrement et le poids inutiles, comme dit Pierre...

Pierre ! Toujours Pierre ! Elle ne pouvait, décidément, prononcer deux phrases sans que revienne ce prénom !... Pierre Saravine jouait assurément le rôle de commandant du navire et de chef de l'expédition. Ce n'était pas une raison, à mon sens, pour évoquer à chaque instant sa personne et son autorité. Hélène était d'ailleurs la seule, avec peut-être son frère, à se soumettre d'aussi bonne grâce, à cette autorité. Moi-même, je ne l'acceptais que par conscience de mon ignorance totale de la science astronautique. Le milliardaire ne s'y pliait pas sans réticence et on le sentait prêt à protester : « Après tout, c'est moi qui paye ». Quant à Fernand, il discutait souvent, peut-être pour flatter son maître, les ordres ou les instructions de Pierre.

Ce fut ainsi qu'une cause futile provoqua, au cours des derniers préparatifs, une discussion qui faillit dégénérer en querelle. Victor Grimaille était un grand fumeur. Les cigarettes alternaient à ses

lèvres avec les cigares. Pierre lui fit observer amicalement, un jour, qu'il devrait bien commencer à s'accoutumer à se passer de tabac.

— Pourquoi ? demanda le commanditaire.

— Parce que, durant le voyage, il faudra vous en priver. Nous aurons trop peu d'espace, pour risquer d'en vicier l'atmosphère...

— Je ne vais pas rester vingt jours sans fumer !

— Une fois que nous aurons abordé dans Phœbé II, vous fumez si cela vous chante – et si nous pouvons nous y mouvoir sans appareil respiratoire – ce qui est problématique –. Mais pendant les soixante heures de la traversée, il faudra vous faire une raison...

Pour la première fois, Pierre chiffrait devant moi, la durée du voyage d'aller. Soixante heures pour parcourir 120 000 kilomètres. Quel record ! Mais je n'eus pas le loisir de demander des détails sur la manière dont il comptait obtenir cette vitesse vertigineuse Grimaille protestait :

— Je fumerai où et quand il me plaira...

— En ce cas, fit tranquillement Pierre vous resterez sur la Terre...

— L'appareil est à moi...

— Sans l'explosif dont j'ai seul le secret et dont je possède seul une provision, il ne s'envolera pas...

— Qui commande ici ?

— Ici, M. Grimaille, vous êtes chez vous. Mais à bord, vous devez donner l'exemple d'une discipline sans laquelle nous ne réussirons pas à mener à bien notre entreprise. Pour ma part, je suis prêt à renoncer à partir, si tout l'équipage n'accepte pas cette discipline absolue...

Accoutumé à voir tout son entourage plier devant lui et devant l'omnipotence de son énorme fortune. Grimaille avait blêmi de colère. Fernand feignait de l'apaiser et jetait savamment de l'huile sur le feu. Ce fut Hélène qui rétablit l'harmonie en déclarant avec une moue que je trouvais adorable : « Je déteste l'odeur du tabac. » Sur quoi Grimaille put céder sans que sa vanité en souffrît et Pierre pût feindre de croire que cette soumission préluait à l'acceptation de la discipline qu'il jugeait nécessaire.

Cependant, l'on poursuivait les préparatifs de départ. L'une des questions les plus importantes fut celle de l'alimentation. Il fallait prévoir une nourriture substantielle, sous un petit volume, pour six personnes, pendant vingt jours, en comprenant les voyages aller et retour et un séjour d'une quinzaine sur le satellite. L'on rechercha des mets de grande valeur énergétique : biscuits, chocolat, café, jambon, fromage, tablettes de viande concentrée... L'on demanda les vitamines indispensables à des extraits d'huile de foie de morue...

Ce dernier détail, lorsque je le connus, ne m'enchantait pas. J'avais gardé le souvenir navrant des doses de ce médicament que l'on m'ingurgitait dans mon enfance, et sa présence parmi nos provisions, n'eut pas mon approbation...

Pierre et Hélène me raillèrent et le premier me consola en ces termes :

— Puisque vous êtes si matériellement esclave de votre gourmandise, mon cher ami, réjouissez-vous. Il est recommandé, avant le départ, de se mettre littéralement à l'engrais, comme un volatile destiné à quelque réveillon, afin que chacun vive un peu sur sa graisse, pendant le voyage. Ainsi, multipliez les bons repas, et faites honneur, sans crainte, aux chefs-d'œuvre culinaires du chef de M. Grimaille.

Il est de fait que, dans la propriété du milliardaire, nous savourions des menus de haut goût...

— Durant le trajet, intervint Hélène, c'est moi qui serai la cuisinière...

Elle me fit admirer le petit réchaud électrique, branché sur l'unique batterie d'accumulateurs qui nous dispenserait également la lumière, et les rares ustensiles ménagers qui brillaient de tout leur neuf...

Une chose me tracassait : la position des fauteuils-lits et celle du parquet sur lequel étaient fixés les appareils. Tout cela était étrangement de biais.

— Comment pourrons-nous tenir debout sur ce parquet et couchés dans ces fauteuils ? demandai-je assez timidement avec le sentiment que je risquais une sottise.

Un éclat de rire fut la réponse attendue. Mais le commentaire suivit :

— Le « Bolide » flotte actuellement dans l'eau du lac. Au départ, il se redressera et nous aurons le sol horizontal sous nos pieds, la coupole au-dessus de nos têtes, les fauteuils à leurs places normales...

À mesure que l'on approchait du jour fixé par René Lesmond pour le départ, je me familiarisais peu à peu avec l'idée du voyage et j'apprenais à connaître mieux les caractéristiques de notre astronef.

Cette cabine demi-sphérique, qui serait le logement de l'équipage, n'était que la plus infime partie de l'appareil.

La série des prismes hexagonaux la prolongeait de quarante mètres au moins. Ils allaient s'amincissant vers l'extrémité et semblaient s'emboîter l'une dans l'autre à la manière des différents tubes

d'un télescope. J'appris que ces prismes contenaient les fusées-gigognes dont l'explosion vers l'arrière, donnerait son impulsion à notre nef. Ces explosions seraient provoquées de l'intérieur de la cabine, selon la volonté du pilote. Une fois vidée, chaque carcasse tomberait automatiquement dans le vide et débarrasserait le vaisseau qui arriverait ainsi, sur le satellite, sensiblement diminué de dimension et de masse.

Certaines fusées, les plus importantes, s'enflammant vers l'arrière, serviraient uniquement à la propulsion. D'autres, placées sur les côtés, permettraient, le cas échéant, de modifier la direction.

J'appris cette particularité au cours d'une discussion, survenue quelques jours avant le départ. Ce fut moi, il faut en convenir, qui la provoquai. Mon incertitude m'avait repris. Lorsque j'étais seul, livré à mes pensées, je mesurais l'extravagance du dessein formé par mes compagnons et je me reprochais de me faire le complice de cette mortelle folie. Cette fois, l'idée me poursuivit quand je fus en présence du futur équipage du « Bolide ». Nous étions au dessert, après un de ces succulents repas qui nous préparaient à affronter une disette relative. Le commanditaire venait de nous faire verser une fine champagne pour le moins centenaire. Je la savourais, en me disant que la vie sur la vieille planète avait tout de même du bon, et je m'écriai soudain, presque malgré moi :

— Enfin, êtes-vous bien sûr, mon cher René, que votre satellite existe et vous, mon cher Pierre, que nous l'atteindrons ?

Cette question apparut, aux yeux de mes amis, et aux yeux d'Hélène, comme une sorte de sacrilège. Douter de Phœbé II ! Douter du « Bolide » ! Quel crime abominable !... Toute l'assistance se récria. Le seul Fernand, avant de faire chorus, observa la réaction de Grimaille, puis se hâta de s'y conformer, en clamant son indignation plus fort que les autres...

Je laissai s'apaiser le tumulte, avant d'insister, décidément en veine de contradiction :

— Vous êtes sûrs de vos calculs, soit ! Mais dans l'hypothèse, absurde si vous voulez, où vous vous seriez trompé, dites-moi ce que deviendrait l'astronef. Serait-il condamné à errer dans l'espace sans fin ? Deviendrait-il lui-même le satellite de quelque corps céleste plus gros ? Et nos cadavres refroidis tourneraient-ils éternellement dans leur enveloppe métallique, autour d'un astre inconnu ?

— Bah ! murmura Grimaille, il faut bien mourir de quelque chose. Un astronef vaut bien un cercueil vulgaire...

Mais Pierre protestait :

— Par le jeu des fusées de direction, notre « Bolide » pourrait poursuivre son voyage vers la Lune, ou même faire le tour complet sur lui-même, en plusieurs manœuvres, comme une auto qui vire, et revenir tout bonnement sur la Terre...

— Pour y préparer, compléta Hélène, vibrante d'ardeur, un nouveau voyage, qui réussirait, celui-là !...

— En attendant, conclut Fernand en me jetant un regard moqueur, je propose que le patron emporte une bouteille de fine, sœur de celle-ci, pour fêter notre premier atterrissage sur Phœbé II...

Des cris d'approbation saluèrent cette proposition, et j'en fus pour ma courte honte...

VIII

La garde au Cœlostat

J'ai conté, tout au début de ce récit, comment je m'étais retrouvé sur le parquet de la cabine, le choc du départ m'ayant arraché à mon fauteuil et comment, après avoir été soigné par Hélène, je m'étais évanoui de nouveau.

Si ce choc m'avait été plus rude qu'à mes compagnons, c'est que j'avais négligé de m'entraîner, comme ils l'avaient fait, lors des derniers jours, par des exercices appropriés. Je le regrettai doublement, lorsque ayant été ranimé pour la seconde fois, par ma jolie infirmière, je m'aperçus que je portais au front, sous un pansement, une énorme bosse...

Résigné toutefois à cette menue disgrâce, je m'approchai de Pierre, qui maniait des manettes au centre de la cabine et je fis étalage de ma faible science, en enchaînant :

— Donc, plus de résistance de l'air ?

— Vous l'avez dit, et nous pouvons accélérer notre vitesse sans brûler beaucoup de fusées de propulsion...

Bientôt, nous échapperons complètement à l'attraction terrestre et nous n'aurons plus besoin du tout de propulsion pour maintenir constante, notre vitesse de 2 000 kilomètres à l'heure...

— Comment cela ?

— Eh ! Oui, mon cher Maître (lorsque Pierre Saravine était de bonne humeur, il me donnait volontiers du « Cher Maître »). Eh ! Oui, il est une force de la nature que l'on nomme la force d'inertie, et selon

laquelle un mobile qu'aucune force extérieure ne vient influencer, conserve sa vitesse acquise jusqu'à l'intervention d'une autre force. Lorsque nous aurons échappé à l'attraction de la terre, nous ne changerons plus de vitesse jusqu'au moment où nous serons sollicités par une nouvelle attraction, celle de Phœbé II. À ce moment, le « Bolide » fera un tour complet, car nos fusées ne serviront plus à accélérer, mais à ralentir notre mouvement...

Une réminiscence de Jules Verne me vint à l'esprit, à cette évocation d'une évasion prochaine hors de l'attraction terrestre.

— Alors, durant toute cette période du passage d'un champ d'attraction dans l'autre, nous ne pèserons plus rien ?

— Fort heureusement, intervint René Lesmond en riant, cette hypothèse est inexacte. Sinon, *rien ne pèserait plus rien*, à bord du « Bolide », et l'on verrait l'eau jaillir des récipients et arroser le dôme et nous-mêmes nous n'aurions plus aucun équilibre. Mais ce sera le « Bolide » et non son contenu qui aura un poids nul. Dans cet univers en miniature qui est le nôtre, chaque être et chaque objet a un poids positif, dû à l'attraction du « Bolide » lui-même, qui se comporte exactement comme un corps céleste. Son centre de gravité, situé judicieusement plus bas que le sol sur lequel nous posons nos pieds, agit ainsi comme un aimant sur tout ce qui fait partie de cet univers, dont nous sommes les géants...

— Ainsi, Jules Verne s'est trompé ?

— Sur certains détails, certes... Mais les détails n'enlèvent rien au don de vision prophétique du romancier...

— Mais comment ce magnétisme, cette force centripète, qui se manifeste naturellement sur notre vieille planète, se trouve-t-il transmis à notre astre minuscule ?

— Parce que Pierre Saravine a donné à cet astre minuscule, le mouvement de rotation qui engendre cette force... Ah ! mon cher Calais, comme l'on voit que vous avez négligé les séances préparatoires à l'envol ! Vous voici tributaire d'un monde dont vous ne savez presque rien...

Je courbai la tête, un peu confus. Je ne pouvais tout de même pas avouer que, jusqu'à la dernière minute, j'avais conservé l'arrière-pensée de ne pas partir, en admettant même que les autres partissent et que le « Bolide » prît son essor...

Cependant, René poursuivit :

— Si vous aviez été plus assidu, vous sauriez que notre « Bolide » est animé, comme tout astre qui se respecte, d'un mouvement de rotation sur lui-même, autour d'un astre vertical. Au départ, il fit jusqu'à trois tours complets par seconde. Actuellement, il accomplit régulièrement un tour toutes les trois secondes...

— Et nous n'avons pas mal au cœur ? Nous ne sommes pas étourdis ?

— Vous vous croyez donc sur un manège forain ?... Nous ne pouvons avoir la sensation physique de cette rotation, parce que nous sommes nous-mêmes immobiles par rapport à cet astre qu'est le « Bolide » et qu'il n'y a plus pour nous d'autre mouvement que relativement à lui... Avez-vous jamais senti la rotation de la Terre ?

Ce calculateur avait réponse à tout... Il se détourna un instant de moi, pour jeter un coup d'œil sur les instruments compliqués qui lui servaient à assurer la régularité de notre course fantastique et à maintenir notre véhicule interplanétaire dans la bonne direction.

Je fis quelques pas pour m'assurer d'un équilibre dont malgré tout je persistais à douter. J'avais tort. Cet équilibre était parfait.

Je regardai autour de moi. Chaque objet, chaque être était à sa place. Une lampe brillait sous le dôme. La petitesse des hublots ne laissait passer qu'une faible quantité de lumière solaire, qui, sans cette précaution, eut été aveuglante, en l'absence d'une atmosphère pour tamiser les rayons lumineux.

La température était modérée. Fernand, de qui je m'étais rapproché, m'expliqua qu'il était chargé de la maintenir aux alentours de 20 degrés centigrades. Par quel moyen ? Il me le décrivit, selon les directives que lui avait données, avant le départ, le chef de l'expédition, Pierre Saravine. Si l'enveloppe extérieure du « Bolide » eût été blanche, nous serions morts de froid, tous les rayons solaires se trouvant réfléchis. Si elle eût été noire, nous aurions été cuits, tous les rayons se trouvant absorbés. En maintenant une surface noire et une surface blanche convenablement proportionnées, l'on arrivait à créer ce milieu tempéré, très agréable, où nous étions...

Ainsi, Fernand était préposé à la température, tout en demeurant aide-navigateur ; Grimaille, aux côtés de Pierre, manœuvrait les leviers de commande des engins explosifs extérieurs ; Hélène, cuisinière et infirmière au besoin, jouait le rôle de maîtresse de maison. Seul, j'étais à peu près inoccupé. J'en conçus quelque vergogne et, me souvenant que j'avais été qualifié d'historiographe, je commençai à prendre les notes qui me servent aujourd'hui à écrire ce récit.

Je dois cependant indiquer, pour être vrai, que les occupations de mes compagnons n'étaient pas tellement absorbantes, puisque, après le premier repas, que nous fîmes joyeusement, toute inquiétude étant différée, on s'avisa qu'un seul homme suffisait pour surveiller la marche du « Bolide » et il fut convenu que chacun prendrait le quart à tour de rôle.

Toutefois, pour les premiers quarts, Pierre dut rester un peu auprès du veilleur afin de l'initier à ses fonctions. Hélène, que l'on voulait dispenser de ce travail, se fâcha et voulut y participer. Elle prit

même le premier tour, et notre chef ne se plaignit point de ce charmant tête-à-tête devant les appareils du bord, face à l'espace éthéré.

Et, pendant ce temps, Victor Grimaille, d'accord avec Fernand, profita du fait que nous étions quatre à demeurer sans emploi, pour organiser un bridge !...

Quand mon tour vint de rejoindre Pierre Saravine aux leviers de commande et aux instruments d'optique, je faillis m'excuser auprès de lui, tant il parut marri de me voir prendre la place d'Hélène ! Mais, avec son habituelle courtoisie, il s'efforça de se montrer aimable et obligeant en m'expliquant en quoi consistait la garde que j'aurais à prendre. Ce n'était guère difficile, puisque la consigne principale consistait à appeler Pierre en présence de tout fait, même minime, qui pouvait paraître anormal au veilleur...

Je profitai de sa présence pour lui poser une question qui me brûlait les lèvres depuis que j'avais repris connaissance.

— Comment, lors de la grande secousse du départ, n'ai-je entendu aucun bruit, alors que l'explosion des premières fusées a dû s'accompagner d'un fracas sensationnel ? Comment, depuis mon réveil, et alors que vous avez provoqué de nombreuses explosions partielles, n'avons-nous toujours rien entendu ?

— C'est tout simple, et vous en trouveriez l'explication dans Jules Verne. Nous filons avec une vitesse de 550 mètres environ à la seconde, alors que les ondes sonores, dans le même temps, ne parcourent que 340 mètres... Nous les laissons derrière nous...

Cette explication, en vérité, m'étonna à peine. Je me trouvais en pleine fantasmagorie, et les faits les plus extraordinaires commençaient à me sembler tout naturels... Devant mes yeux, tournait un système de miroirs sur lequel Pierre m'indiqua que je devais porter constamment le regard.

Ce système de miroirs tournants, que mon savant ami appelait un « cœlostat » fonctionnait comme un périscope et permettait de voir, à tout instant, et d'un seul coup d'œil, la surface extérieure du « Bolide » sous tous les plans. En combinant sa rotation avec celle de notre véhicule, de telle sorte que l'une soit exactement l'inverse de l'autre, l'on pouvait observer le ciel comme si nous eûmes été immobiles dans l'espace, et il paraît, selon les dires de notre éminent navigateur de l'infini, que c'est là une chose indispensable à la direction de l'astronef.

La consigne était de vérifier si une certaine étoile, Véga, demeurerait bien à notre zénith.

Je crus Pierre Saravine sur parole, je mis un œil au petit bout de la lunette qui lui servait, avec un sextant, à faire le point. Mais le vrai, c'est que je ne devais jamais parvenir à m'assimiler l'usage de tous ces instruments compliqués, ni la gymnastique intellectuelle de tous ces calculs...

De même, je devais ignorer, jusqu'au bout du voyage, le manie-ment de ces boutons, de ces manettes, destinés à provoquer l'explo-sion de tel ou tel tube de propulsion.

Je n'étais ni astronome, ni ingénieur, moi ! J'étais avocat... Je dus me rendre compte que la science du droit, même international, joue un rôle absolument nul dans une aventure telle que celle que je vivais. J'en conçus quelque humiliation d'autant que le milliardaire sans profession et son secrétaire s'étaient assez bien mis, le premier au pilotage, et le second à la navigation. En pareille occurrence, as-surément, mieux valait un « bricoleur » qu'un avocat à la Cour !...

Fort heureusement, on ne réclamait pas autre chose, durant mon quart, que de veiller à la régularité de la marche des appareils auto-matiques, dont je ne connaissais qu'imparfaitement les noms et pas du tout le fonctionnement interne. Que tel gyroscope vînt à dévier,

que telle aiguille vînt à dépasser, sur tel cadran, telle graduation ; que Véga cessât d'être à notre zénith ; et je n'avais qu'à appeler Pierre ou René, ou mieux encore Pierre et René...

Point n'était besoin d'être mathématicien pour accomplir cette tâche. Aussi m'en tirai-je sans anicroche. Il faut dire aussi que l'astromètre était parfaitement au point et qu'aucun incident digne d'être rapporté ne vint troubler mon quart...

Si l'aventure se déroulait le mieux du monde, du point de vue mécanique et physiologique, mon rôle d'historiographe m'oblige à noter qu'il n'en allait pas de même dans le domaine sentimental et psychologique. Entre Pierre Saravine et Victor Grimaille qui, d'après mes recoupements, s'accordaient à merveille jusqu'à ce qu'ils connussent Hélène, l'atmosphère commençait à se troubler. Je discernais une mésentente à ses débuts, une nervosité, une tension, une irritation, bientôt, dans les rapports entre ces deux hommes.

Ils se donnaient encore mutuellement du « cher ami », mais le ton n'y était plus. Le « cher ami » de Victor ressemblait à une provocation et celui de Pierre à une imprécation. Le milliardaire ne se pliait qu'en rechignant aux ordres du chef de l'expédition. Celui-ci feignait bien de ne point s'en apercevoir mais parfois des éclairs passaient dans ses yeux d'acier. Aucun incident réel ne s'était encore produit entre les deux hommes, parce qu'aucune cause sérieuse n'était venue en provoquer. Mais l'on sentait, à de menus détails de leurs relations, que l'entente, entre eux, était précaire et fragile.

La raison profonde de cette fâcheuse situation, je pouvais d'autant moins l'ignorer, que je devais lutter moi-même, pour maîtriser en moi une irritation analogue à celle que j'étais bien marri d'observer. Cette raison avait un nom : Hélène...

J'ai noté déjà que Victor Grimaille, dès sa première entrevue avec la jeune fille, s'était mis en frais. Cela m'avait paru assez naturel

et nullement inquiétant. Mais des conversations avec le secrétaire de l'opulent personnage devaient m'apprendre que Grimaille, depuis de longues années, affectait une indifférence absolue à l'égard de toutes les femmes, et que, trop souvent recherché et adulé pour sa seule et immense fortune, il se flattait de mépriser ce « sentiment de pauvre » que les hommes nomment « l'amour ». Il se vantait d'être invulnérable, et professait que toutes étaient à vendre, qu'il suffisait d'y mettre le prix, et que l'on ne devait plus rien à une femme quand on l'avait payée !...

Sa curiosité avait été piquée, lors de l'apparition d'Hélène dans sa vie, par le peu de cas que parut faire de lui et de ses richesses, la captivante jeune fille. S'il put croire, tout d'abord, à une attitude calculée, il ne tarda pas à sentir la réalité de ce dédain poli. L'admiration visible et sensible d'Hélène pour Pierre Saravine, lui apparut alors comme une offense personnelle. Renversant l'ordre normal, il connut la jalousie avant l'amour. Mais ce dernier sentiment, pour s'être manifesté tardivement, n'en fut que plus violent et plus égoïste.

La passion qui s'était ainsi allumée dans le cœur de Victor Grimaille, ne ressemblait en rien à celle qui vivait en moi. Alors que je m'efforçais de mâter ma jalousie et de trouver quelque saveur amère au renoncement, en souhaitant à celle que j'aimais de trouver le bonheur que mon amour ne pouvait lui donner, le vieil enfant gâté dont le cœur assoupi venait de se réveiller, n'entendait pas qu'Hélène pût être à un autre qu'à lui. Sans doute son courtisan habituel, l'antipathique Fernand, se plaisait-il à entretenir adroitement cette flamme.

Quoi qu'il en soit, j'étais sûr de ne point me tromper sur les sentiments qui animaient l'armateur de l'astronef : un violent désir d'avoir Hélène, une haine vigoureuse à l'égard de son heureux rival...

IX

Un astre errant

Ces sentiments se manifestèrent ouvertement, vers la trentième heure de notre voyage, alors que le « Bolide » selon la loi de l'inertie, telle que me l'avait brièvement exposée Pierre, poursuivait sa course régulière à vitesse constante sans qu'il fût besoin d'user de nos explosifs.

Hélène venait de prendre son quart. Pierre, exténué par de longues heures de veille, s'était endormi dans son fauteuil. Je griffonnais des notes sur mon carnet. Fernand ayant cédé sa place de veilleur à la jeune fille, était penché sur son poste de radio, toujours muet. René s'était lui aussi, assoupi... Victor Grimaille, à l'aide d'un jeu de cartes étalé sur un journal, faisait des réussites...

Lorsqu'Hélène se fut installée devant le cœlostât, Victor se leva et s'approcha d'elle. Se penchant sur la tête brune, il se mit à parler tout bas. Ce qu'il dit déplut apparemment à la jeune fille, car elle murmura, d'une voix contenue, mais dont la sécheresse était significative : « Laissez-moi, M. Grimaille, je ne veux, ni ne peux vous entendre »...

À mon tour, je me levai et tentai d'intervenir, comptant que ma seule présence suffirait à mettre un terme à ce début de querelle. Je trouvai Fernand sur mon chemin. Ayant laissé son poste de radio, le secrétaire de Grimaille me barra le passage. Il souriait, en me proposant une partie d'échecs. Je refusai, et il répliqua :

— Alors, restez dans votre fauteuil et ne troublez pas un aimable tête-à-tête.

Je considérai le ruffian avec mépris et m'apprêtai à passer outre, lorsque se produisit une autre intervention, celle que je souhaitais précisément éviter. Pierre, ayant ouvert les yeux, comprit immédiatement ce qui se passait. D'une voix brève, il prononça, sans bouger de son siège :

— Je rappelle qu'il est interdit de parler au membre de l'équipage qui est de garde...

Grimaille se retourna vers lui et riposta, d'une voix courroucée :

— Avec ça que vous vous gênez, vous !...

— Je suis le maître à bord et n'ai pas à rendre de comptes. Je consens toutefois à vous expliquer que je n'ai parlé aux veilleurs que lors de leur première garde et pour les mettre au courant de leur tâche. Je me suis ensuite volontairement abstenu...

Grimaille haussa les épaules.

— Que vous vous absteniez ou non, peu m'importe. Vous n'êtes le chef de cette expédition – que je finance, bien que vous sembliez l'oublier – que du point de vue technique. À tout autre égard, je n'ai pas d'ordres à recevoir, et j'ai au contraire le droit d'en donner...

Pierre se dressa, subitement pâli. Les deux hommes, devenus deux ennemis, se défièrent du regard. La jeune fille, cause innocente de cet antagonisme, fit le geste de s'élaner entre eux.

— Hélène, fit Pierre de son ton de commandement, restez à votre poste... La sécurité de l'astronef dépend de votre attention. Le reste n'a aucun intérêt pour le moment, et je défends à quiconque de troubler cette attention...

La façon dont il regarda Grimaille, en prononçant ces derniers mots, était suffisamment éloquente pour se passer de développement. Je crus que le commanditaire allait se jeter sur lui et je

m'apprêtais à intervenir. De son côté, Fernand s'était mis auprès de son patron et son attitude n'était pas douteuse. Enfin, René Lesmond tiré du sommeil par le bruit de la dispute, se rangeait du côté de Pierre...

Grimaille parvint à se contenir. Il grommela quelques paroles peu intelligibles, haussa de nouveau les épaules et se rassit sur le fauteuil qu'il avait quitté pour s'approcher d'Hélène. Celle-ci, se pliant de bonne grâce à l'ordre du chef, ne semblait s'occuper que de sa garde. Tout rentrait dans l'ordre.

Cependant, un malaise subsistait et il ne fallut rien de moins qu'un péril mortel, pour détourner les pensées de cette querelle avortée, mais qui pouvait renaître d'une heure à l'autre. Si je me suis étendu sur ce minime incident, c'est qu'il fut révélateur de l'animosité latente qui régnait entre le capitaine de l'expédition et son armateur, et qui devait avoir, par la suite, de graves conséquences.

Mais le danger imprévu qui survint, à cette trentième heure, ne fut pas d'ordre humain. Il démontra toutefois la sagesse des prescriptions de Pierre quant à la nécessité de respecter la tâche du veilleur. Car ce fut Hélène, penchée sur le cœlostât, qui le révéla, et sa vigilance fut notre salut.

L'incident venait à peine de se terminer, et un silence assez gênant succédait aux sèches répliques des deux rivaux, lorsque la jeune fille s'écria, d'une voix pleine d'angoisse :

— Nous dévions !...

D'un bond, Pierre fut auprès d'elle et se pencha à son tour sur l'instrument... René, sextant et lunette en mains, se mit en devoir de faire le point...

Moi-même et Grimaille, et Fernand, oubliant tout le reste, tentâmes à notre tour de savoir... Et nos regards anxieux se fixèrent sur

les deux savants, en qui notre instinct et notre raison étaient d'accord pour chercher une protection et une sauvegarde. Du coup, nul ne disputait plus à Pierre le commandement. Tous étaient prêts à obéir...

La déviation était aussi évidente qu'inexplicable. Véga n'était plus tout à fait au zénith de l'astronef. René, ayant rapidement terminé son calcul, prononça : « Déjà un demi degré d'écart »...

L'astronome et l'ingénieur échangèrent un regard et leur air alarmé me fit frissonner. Je connaissais assez leur courage, leur sang-froid, pour mesurer, à cet air, la gravité de l'illogique déviation. Maintenu par ses appareils automatiques, dans sa direction primitive, le « Bolide » ne pouvait s'écarter de cette route que pour deux raisons : ou les appareils fonctionnaient mal, ou une force extérieure agissait sur lui...

Pierre vérifia l'indicateur de vitesse, il murmura, comme pour lui-même : « Impossible ! ». Se tournant vers René, qui avait suivi son geste, il fit, d'une drôle de voix, toute changée :

— Je dois me tromper... la vitesse ne peut pas se modifier.

Il s'interrompit, devant l'expression d'horreur empreinte sur les traits de son ami, expression qui se refléta sur toutes les figures. Chacun avait compris... C'était bien une force extérieure qui agissait sur l'astronef, une attraction inconnue, imprévisible, qui l'écartait de son chemin... Ce fut Grimaille qui exprima ce que nous pensions tous :

— Un bolide, un vrai, assez massif pour attirer dans son sillage notre « Bolide » artificiel, et sur lequel...

Il n'acheva pas, mais nous avons tous terminé tout bas sa phrase :... « Et sur lequel nous allons nous écraser »...

Ce fut alors que Pierre décida :

— Sauvons-nous, d'abord. Tu sauras bien ensuite retrouver la bonne voie, René ?

Pour la première fois, il tutoyait son ami. Sans attendre sa réponse, il appuya sur une manette, puis sur une autre. Je compris qu'il provoquait l'explosion de tubes latéraux, dans le dessein de nous écarter de la mortelle trajectoire du corps céleste inconnu, dont la masse nous attirait...

Maintenant, nous étions tous devant le cœlostat, défaits et grelottants, attendant de la manœuvre de Pierre, la vie ou la mort. Ce qu'il y avait de sinistre dans cette situation, c'est que nous ne ressentions aucune répercussion des efforts de notre pilote. Notre vaisseau pouvait bien être secoué par une sorte de tempête, nous n'en éprouvions rien. De formidables déflagrations se produisaient à quelques mètres de nous, que nous ne pouvions ni entendre, ni sentir. Dans le cœlostat, nous apercevions bien les tubes qui volaient en éclats, sous l'impulsion des gestes du pilote, mais il semblait que cela se passait dans un autre monde.

— René ? fit Pierre.

L'interpellé comprit cette interrogation elliptique, et répondit :

— L'écart n'est plus que d'un cinquième de degré, mais il tend à grandir de nouveau...

Pierre provoqua encore des explosions...

— *Un quart de degré*, murmura René... Oh ! vite ! Feu ! Feu !

Des explosions encore, des explosions toujours, explosions silencieuses, explosions sans effet apparent sur notre équilibre, mais dont nous pouvions suivre, dans le cœlostat, l'effarant déchaînement...

Et soudain, une vision, une vision formidable : le ciel obscurci, le vide comblé, une chose énorme, cent fois plus grosse peut-être que notre astronef, et qui passait près de nous avec la rapidité de l'éclair, tandis que notre chef s'arrachait à cette mortelle attraction par le jeu des explosions réitérées...

J'entendrai toujours, dans ma mémoire, les premiers mots qui furent prononcés dans notre astronef, lorsque se fut évanouie cette vision d'horreur. Ces mots, ce fut la jolie bouche tranquille d'Hélène, qui les articula, avec une sérénité que j'admirai de toute mon âme aimante et reconnaissante...

Toujours penchée sur le miroir rotatif, sans la moindre émotion apparente, la belle et pure jeune fille disait :

— *Véga est revenue à notre zénith...*

À l'audition de cette phrase qui proclamait la fin de la terreur, le retour à une marche normale, l'éloignement définitif de l'astre errant qui avait failli nous pulvériser, une sorte d'ivresse s'empara de nous. Des larmes coulèrent sur mes joues et je ne songeai pas à les dissimuler. Fernand éclata d'un rire nerveux. La main de René trembla tandis qu'il se mettait à refaire ses calculs, dont le résultat devait d'ailleurs, confirmer le retour à la bonne direction. Et Grimaille lui-même, qui, une heure plus tôt, avait peut-être envie de tuer Pierre, le regardait maintenant presque avec tendresse...

Et voici que l'héroïque Hélène, elle-même, en me cédant, mon tour étant venu, sa place au poste d'observation, perdit subitement son calme et éclata en sanglots...

X

L'astre transparent

Il paraît que certains hommes ignorent la peur. J'aurais voulu que ces hommes fussent auprès de nous, lorsque le corps céleste vagabond frôla notre vaisseau... Ainsi, auraient-ils pu mesurer la force de leurs nerfs ! Toujours est-il que cet événement et le bouleversement qu'il provoqua chez des êtres aussi vaillants que Pierre, René et même Victor Grimaille, qui n'avait rien d'une poule mouillée, eurent au moins par réaction, une heureuse conséquence. Il en résulta une détente dans les rapports des membres de l'équipage entre eux. La querelle qui avait failli dresser l'un contre l'autre le capitaine et l'armateur, parut bien mince auprès des angoisses que nous avons vécues durant l'approche et le passage du vrai bolide...

Mais si le calme était revenu dans les esprits, les nerfs demeureraient hypersensibles, et ceux d'entre nous qui avaient été tirés du sommeil eurent bien du mal à s'assoupir de nouveau. Pour moi, je ne le tentai même pas, et je poursuivis la mise en ordre de mes notes et de mes souvenirs...

Un drôle de bruit m'interrompt. C'était comme une grêle rapide et ténue, qui se serait abattue sur notre dôme. Inquiet, l'oreille au guet, je levai la tête, et je pus constater que mes compagnons écoutaient aussi. René, le sourcil froncé, l'œil fixe, parut se plonger dans de mystérieux calculs mentaux. Pierre sembla seulement étonné et ne répondit que par un hochement de tête indécis au regard interrogateur d'Hélène. Grimaille et son secrétaire étaient, comme moi, fort intrigués.

Tout à coup, Fernand se leva d'un bond.

— La radio ! s'écria-t-il en s'élançant vers le poste, qu'il avait laissé branché...

À cette exclamation, une émotion poignante m'envahit, et je sentis que mes compagnons n'étaient pas moins troublés que moi. La radio ! D'où pouvait provenir ce mystérieux message ? Quel personnage appelait ? De quel monde ?...

Fernand avait pris l'écoute. Son visage n'exprimait rien d'autre qu'une incompréhension totale. Et la grêle continuait monotone, lancinante, exaspérante...

— C'est tout de même étrange, murmura, près de moi, Victor Grimaille, que ce poste, qui était muet depuis le départ, commence à se manifester, lorsque nous avons fait plus de la moitié du chemin !...

Il n'osa conclure. Mais je savais, nous savions tous quelle pensée l'étreignait. Le message ne venait pas de la terre. Alors ?...

Enfin, René exhala un long soupir. Ses traits s'éclairèrent. Une hypothèse plausible venait assurément de naître en son esprit.

— Vous pouvez fermer votre poste, dit-il à Fernand. Il ne s'agit pas d'un message, mais d'une pluie de radiations, captées spontanément par votre antenne, et qui ne sont pas des ondes hertziennes. Ce sont certainement des rayons cosmiques...

Ces mots éveillèrent en moi un souvenir. J'avais eu l'honneur, quelques années plus tôt, de rencontrer, dans son laboratoire, un grand seigneur qui est aussi un grand savant, le duc de Broglie, et j'avais entendu ce même bruit de grêle légère, lorsqu'il avait provoqué devant moi la captation d'un passage de rayons cosmiques.

Cependant, René expliquait, pour Grimaille et pour Fernand, qui le regardaient sans bien comprendre :

— Sans doute, sommes-nous en résonance magnétique, avec un monde en formation ou en désagrégation... Les rayons sont probablement produits par de la matière cosmique qui disparaît pour devenir énergie pure, ou par de l'énergie qui devient matière. Cet éther, que nous traversons, est ainsi plein de poussière d'atomes en création ou en décomposition, et qui émettent, au cours de ce travail perpétuel, des milliards de radiations...

L'alerte avait été moins vive assurément que celle qui l'avait précédée et le faux message nous avait moins effrayés que le vrai bolide. Mais nous n'en avons pas moins senti passer sur nous le long frisson provoqué chez l'homme par l'inconnaissable. Nos systèmes nerveux en conservèrent l'ébranlement durant plusieurs heures, et ils commençaient seulement à retrouver leur équilibre normal, lorsque survint l'événement qui allait nous rasséréner et nous transporter d'enthousiasme...

Cet événement se produisit vers la quarantième heure, c'est-à-dire lorsque nous eûmes couvert les deux tiers de la distance totale à parcourir.

Ce fut Grimaille qui en eut la première perception et cela simplement parce que c'était son tour de garde. Il observait consciencieusement le cœlostat, lorsque, subitement, il poussa une exclamation...

— Là ! s'écria-t-il, là !... Un globe !...

René fut le premier auprès de lui. Il exultait. La joie triomphante qui anima le cœur et l'esprit de Christophe Colomb, lorsque la vigie de sa caravelle signala l'apparition du rivage tant espéré, ne fut certes pas plus profonde que celle qu'éprouva, en cette minute divine, René Lesmond, le mathématicien prophétique, dont la découverte s'était si longtemps butée au doute, à l'incrédulité, à la raillerie, au mépris...

Phœbé II existait. Elle était là où le jeune astronome l'avait située. Elle était fidèle au rendez-vous qu'il lui avait donné. Son disque,

très pâle, à peine visible, se reflétait dans le coelostat. Il apparaissait deux fois plus gros que celui de la Lune, vue de la Terre.

René saisit une lunette, s'approcha et regarda longuement l'astre qui venait, enfin, de se rendre visible. Hélène pâle d'émoi, attendait, près de lui, qu'il eût terminé son observation, pour prendre à son tour, la lunette... Tandis qu'il la lui tendait, il prononça, d'une voix pathétique :

— Je savais bien, moi, que mes calculs ne pouvaient être faux, que la vérité mathématique est la seule vérité absolue, que la mécanique céleste n'est pas un vain mot... Et je comprends enfin pourquoi aucun instrument d'optique n'a pu, de la surface terrestre, permettre d'apercevoir le second satellite... Le disque de Phœbé II est presque transparent. À travers ce disque, on découvre, avec la lunette, des scintillements d'étoiles.

— Comment alors, demanda Pierre, pouvons-nous, ici, le voir ?

— J'imagine que, par sa substance, cet astre a le même indice de réfraction que l'atmosphère terrestre ; qu'il a, par exemple, l'apparence d'une boule de cristal. Observé à travers cette atmosphère, il demeure invisible, comme une plaque de verre dans l'eau. Mais l'éther n'a pas le même indice de réfraction que l'air. Il y a une légère différence qui suffit à rendre ce globe perceptible, tout en le laissant transparent...

— Phœbé II serait donc une planète de cristal.

— Quelque chose comme ça... D'ailleurs, nous n'allons pas tarder à être fixés. Bientôt, nous entrerons dans son champ d'attraction, et nous accomplirons un tête-à-queue, lui présentant l'arrière de notre astronef, dont les tubes propulseurs explosifs serviront à amortir notre chute...

— Et j'ajoute, fit Pierre, que cet amortissement sera facilité par la faiblesse relative de la pesanteur sur ce globe, dont la masse est neuf fois plus petite que celle de la lune...

Cependant que les deux hommes dont le travail avait été à l'origine de la fabuleuse expédition, échangeaient ces propos savants, tout le reste de l'équipage manifestait une allégresse indescriptible. Grimaille le blasé, qui se vantait d'être indifférent à tout, riait aux anges, comme un enfant qui viendrait de recevoir des jouets longtemps convoités. Fernand, un peu de rose à ses joues blêmes, se mettait en devoir de déboucher une bouteille de champagne, qu'il avait emportée clandestinement, et que nul, en cet instant de bonheur et de fierté, ne songea à lui reprocher. Hélène défaillait de joyeuse ivresse. Quant à moi, j'avais envie de chanter, de courir, de me dépenser en extravagances...

Aucun de nous, maintenant, ne s'éloignait plus du coelostat, dans lequel le disque transparent grossissait rapidement, semblait venir à nous du fond de l'infini, pour offrir bénévolement son sol à nos explorations...

Des heures passèrent encore... Le disque devenait énorme, emplissait tout l'espace que nos regards pouvaient embrasser... Puis, il cessa d'être un disque... Il s'étendait à perte de vue, sans que nous ayons la faculté de distinguer ses contours. Sa surface, encore légèrement bombée, tendait à perdre cette convexité et à s'aplatir, du moins en apparence...

— Vitesse ? demanda soudain René à Pierre, qui examinait l'un des appareils du bord...

— Sans cesse accrue, répondit le chef... Il va falloir manoeuvrer...

Nous étions dans le champ d'attraction de Phœbé II. Nous ne naviguions plus. Nous tombions. Cette chute, assurément, était

beaucoup plus lente que si elle avait eu lieu sur la terre. Mais elle demeurait extrêmement dangereuse, m'expliqua Hélène, bonne élève de Pierre, parce qu'elle s'ajoutait à notre vitesse acquise.

La jeune fille n'eut pas le loisir de me faire de plus amples développements. Un phénomène bizarre se produisit, qui confirma nos appréhensions. Je me sentis soudain devenir d'une légèreté inconcevable. Puis, j'éprouvai l'étrange sensation d'être attiré, comme par un aimant, vers le dôme de l'astronef. Je m'élevai ainsi de quelques mètres et mon crâne alla se heurter, assez doucement tout de même, à la coupole...

Mes compagnons étaient victimes du même enlèvement. Nous nous regardions piteusement, tous les six collés au plafond. Cela ne dura en fait, qu'un très court instant, le temps que nous serions restés en équilibre sur la tête, à la surface de notre Terre.

Très vite, chacun de nous s'étala sur la surface interne du dôme, puis se releva, avec l'impression singulière de marcher au plafond, marche d'autant plus maladroite qu'elle s'opérait sur une partie fortement concave, où nous glissions à chaque pas, et où roulaient les différents objets qui nous avaient accompagnés dans cette curieuse ascension.

Fort heureusement, les appareils scientifiques étaient solidement fixés à l'ancien plancher devenu plafond, ainsi que les fauteuils et les malles qui contenaient nos équipements... Mais une table légère, la poêle à frire, quelques bouteilles, nos couverts en aluminium, nos assiettes du même métal nous avaient fidèlement suivis...

Chose plus ennuyeuse, une partie de notre réserve d'eau, produite par le peroxyde d'hydrogène, s'était écoulée et formait maintenant, dans la partie la plus creuse de la coupole, une petite mare, sur laquelle nageaient les ustensiles tombés avec elle du plancher au plafond ! Par bonheur, le robinet d'eau se fermait automatiquement et

l'inondation s'était vite arrêtée d'elle-même avant de devenir catastrophique pour notre réserve de liquide...

Cette étrange situation ne s'éternisa point. Le « Bolide » fit un tour complet, et nous subîmes, en sens contraire de la précédente, une nouvelle chute au ralenti, qui nous remit sur le plancher, revenu à sa destination première : la « Maison à l'envers » s'était remise en place. Nous fûmes bien un peu arrosés par l'eau qui retomba en pluie et par nos ustensiles de ménage, dont le poids, fort heureusement, demeurait infime. Mais toute cela fut, en somme, très bénin.

Notre premier mouvement, avant même de réparer les dégâts de la pluie intempestive que nous venions de recevoir, nous précipita tous vers le cœlostat... Le sol, brillant et uni de Phœbé II, semblable à une patinoire, tout à fait plat d'apparence à présent, montait doucement vers nous. La faible pesanteur relative de l'astronef, dans ce champ de médiocre attraction concourait avec les explosions vers le sol, pour compenser presque complètement l'appel du satellite et nous ne redoutions plus l'écrasement...

Il y avait lieu toutefois, de préserver d'un choc, même léger et qui aurait pu le détériorer dangereusement, l'arrière du « Bolide ». Il importait que nos tubes explosifs, dont le volume et le nombre se trouvaient déjà fort diminués par leur emploi dans le voyage d'aller, demeurent utilisables pour le retour. C'est pourquoi une nouvelle manœuvre allait précéder la prise de contact avec Phœbé II.

Il fallait aborder le sol tangentiellement, l'astronef se trouvant placé dans le sens de sa longueur, en nous servant du train d'atterrissage rentrant, qui pouvait se déployer le long de la surface latérale de l'appareil.

Cette opération fut exécutée par les soins de Pierre, avec une perfection que nous fûmes tentés d'applaudir... L'astronef m'apparut alors tel que je l'avais vu pour la première fois, lorsqu'il flottait sur le

petit lac du domaine africain de Victor Grimaille, les appareils fixés à la verticale qui devait devenir plancher, les fauteuils ayant pour sièges les futurs dossiers. Le dôme et ses hublots, au lieu de se trouver au-dessus de nos têtes, comme durant le voyage, ou sous nos pieds, comme au moment où notre entrée dans le champ d'attraction du satellite nous y avait précipités, étaient devant nous.

Le sol se rapprochait maintenant très rapidement. Il était toujours désert et en apparence glacé. Pas la moindre trace de végétation, ni le moindre indice de vie, sur l'image que nous renvoyait le cœlostat. Une morne et monotone plaine, s'étendant à perte de vue, s'offrait seule à nos yeux. L'éternel soleil brillait sur cette surface lisse et nous aurait incommodés si nous l'avions affronté à l'œil nu et sans la protection du verre teinté des hublots. Cette désolation immobile et glacée me fit froid au cœur.

Mais une enivrante sensation vint chasser pour un temps la sinistre impression... Les roues de notre train d'atterrissage entraient en contact avec le sol. L'astronef roula sur quelques centaines de mètres, puis s'arrêta progressivement, sous l'action des freins que maniait savamment Pierre Saravine. Enfin, il s'immobilisa tout à fait. Le but fantastique était atteint. Nous étions sur le second satellite découvert par René Lesmond et rendu accessible par la fusée de Pierre Saravine...

XI

Premières sorties

Ce fut un véritable hurlement de joie, d'ivresse, d'enthousiasme, qui s'échappa de toutes les bouches, devant la réalisation du rêve insensé. À l'exemple des Titans de la Fable, nous avons escaladé le ciel. Plus heureux qu'ils l'avaient été, nous avons réussi, et nul Jupiter ne nous avait foudroyés. Du moins, pas encore...

Un ordre de Pierre brisa l'élan de Victor Grimaille, alors que celui-ci se précipitait, tout de go, vers la porte étanche qui, par l'intermédiaire d'une écluse d'air, s'ouvrait vers l'extérieur, et qui était hermétiquement close depuis soixante heures...

— Vous voulez vous suicider ? jeta durement le chef.

L'autre, interdit, s'arrêta. Dans l'enivrement de l'arrivée, il lui avait semblé tout simple de s'élancer hors de l'astronef, d'être le premier à fouler ce sol vierge. Il estimait que l'honneur lui en revenait, pour avoir financé la téméraire entreprise. Il s'étonnait que quelqu'un, fut-ce l'inventeur du prodigieux véhicule interplanétaire, le lui contestât.

Toutefois, le sens des paroles de Pierre, et plus encore, leur ton, indiquaient assez qu'il ne s'agissait pas d'une simple question de préséance. En dépit de la blessure infligée par cette interpellation à son immense et ridicule orgueil, Grimaille obéit, et s'immobilisa, à deux pas de la porte. Puis, se tournant vers Pierre, il demanda, de l'air le plus hautain qu'il pût :

— Me suicider ? Que voulez-vous dire ?

L'ingénieur, au lieu de répondre, interrogea du regard René Lesmond. L'astronome comprit cette question muette et parla :

— Il résulte, dit-il, des observations que j'ai pu faire depuis que le disque de Phœbé II nous est apparu, que rien ne permet d'affirmer que ce second satellite de la Terre, ait une atmosphère. Les plus grandes chances sont pour la négative. Des expériences plus précises ne tarderont pas à nous fixer complètement sur ce point. D'autre part, malgré le soleil éblouissant, il est vraisemblable que cette surface glacée est très froide. Conclusion : ne pas tenter de sortir sans appareil respiratoire, sans équipement polaire, et j'ajouterai, sans lunettes teintées telles que nous avons eu l'heureuse précaution d'en emporter. Enfin, je rappelle que nous n'avons ni dormi, ni mangé depuis de longues heures. C'est pourquoi, je propose de différer de quelques moments notre première sortie. Prenons d'abord des forces, dans l'abri sûr que constitue pour nous l'astronef...

Ces paroles si sensées furent comme une douche froide sur l'enthousiasme de Grimaille et ruinèrent aussitôt ses propres velléités d'aller explorer immédiatement Phœbé II, velléités que je devinais partagées par tous les compagnons de l'étrange aventure.

Fernand trouva d'ailleurs le mot de la situation, en proposant :

— Puisque la voix de la sagesse nous incite à prendre quelque réconfort, c'est sans doute le moment de déguster cette vieille fine, destinée précisément à arroser notre arrivée au but...

Ce Fernand ! Tout lui était bon pour vider un verre ! Avec un sourire faux, il versa dans les gobelets de fortes rasades de la précieuse eau-de-vie, et donna l'exemple en portant le sien à ses lèvres...

Je pensai qu'il serait opportun de porter un toast. Levant haut le gobelet qui m'était destiné, je prononçai d'une voix émue et grave :

— Buvons à cet astre nouveau, que nous allons essayer de mieux connaître ; à ses habitants, s'il s'en trouve ; au génie de René Lesmond, à qui l'on doit sa découverte ; à notre chef, enfin, à Pierre Saravine, au créateur du merveilleux engin, qui nous a conduit en ce monde fantastique, et qui nous a fait atterrir sur la planète de cristal !...

C'était là, j'imagine, un petit speech assez bien tourné, et qui méritait l'approbation unanime. Il me valut seulement un petit sourire amical et gentil de la chère Hélène, qui choqua son gobelet contre le mien, et un salut assez bref de René, un de ces minces hochements de tête, qui manquent de chaleur. Quant à Pierre, plongé dans ses réflexions, il ne manifesta point qu'il eût entendu... C'était bien la peine de me montrer éloquent !...

Grimaille et son âme damnée eurent le même petit ricanement ironique et je devinai ce qu'ils pensaient :

« Sans la commandite qui leur a été bénévolement consentie, les deux hommes de génie louangés par cet avocat rayé du barreau, seraient encore sur la Terre, à essayer de gagner leur misérable vie »... Si tels n'étaient pas les termes, c'était assurément l'esprit qui les animait. J'en eus aussitôt la preuve, lorsque Fernand, se servant une seconde rasade, répliqua par un autre toast :

— Je bois à l'homme généreux et clairvoyant qui a risqué une fortune pour permettre de construire l'astronef dans lequel sont réalisés les travaux de tant de chercheurs qui rêvaient, comme cet homme, de s'évader d'un séjour trop connu...

Évidemment, Grimaille avait donné l'argent. Évidemment Pierre avait profité des études de ses prédécesseurs en astronautique. Mais c'était tout de même ce dernier qui avait mis au point la fusée interplanétaire et c'était René qui avait tracé la route vers le second satellite dont il avait découvert et proclamé l'existence...

Qu'était l'argent auprès de cela ? Je n'osai, toutefois, refuser de choquer mon gobelet contre ceux de Fernand et de son patron. Mais Hélène eut plus de cran. Elle posa son gobelet sur la table et resta immobile. Pierre et René firent comme s'ils n'eussent pas entendu la proposition de Fernand...

Encore une fois, je me suis étendu sur des détails plutôt mesquins. Mais ces détails m'apparaissent maintenant importants à la lueur des événements qui suivirent et qu'ils auraient dû me faire prévoir...

La rasade de fine champagne – double pour Fernand – servit d'apéritif au repas plus substantiel que prépara rapidement Hélène, et tout l'équipage se restaura solidement. Ce repas ne fut troublé par aucun autre incident. La conversation ne fut pas aussi animée que l'on pourrait le croire, en cette heure pourtant exaltante. Ce fut presque entièrement un long monologue de Pierre, sur la manière de s'équiper.

Malgré toute l'admiration que je professais pour l'ingénieur, je trouvai ses conseils un peu longs, sinon superflus.

Avant le départ, chacun de nous avait, à plusieurs reprises, ajusté son appareil respiratoire et s'était entraîné à le porter, dans un local où l'air avait été raréfié au maximum.

Cet appareil comporte un masque semblable à ceux qui ont pour but la protection contre les gaz asphyxiants. Un tuyau souple aboutit à l'intérieur du masque, qu'il relie avec un réservoir porté sur les épaules, et qui contient une provision d'air comprimé suffisante pour plusieurs heures. Un dispositif spécial permet de ramener ce gaz à la pression normale avant de l'envoyer par le tuyau. L'évacuation de l'air respiré est assurée automatiquement par un système à soupapes. Quant à la protection contre le froid nous la demandâmes à des

lainages et des vêtements fourrés imperméables, qui nous firent ressembler, une fois endossés, à des ours polaires...

— Il ne faut pas, ordonna enfin Pierre, que nous sortions tous ensemble. La moitié au moins de notre petite troupe, doit rester de garde dans le « Bolide », quand ce ne serait que pour aider au passage des autres dans l'écluse d'air, mais surtout pour parer à tout incident imprévu. D'autre part, il est interdit aux membres de l'expédition de s'éloigner trop de l'astronef. C'est pour eux une question de sécurité. Cette première excursion devra être, d'ailleurs, très courte. Il ne sera emporté que l'appareil photographique et la caméra. Les instruments destinés à l'examen géologique et aux mesures trigonométriques ne seront utilisés qu'à la prochaine sortie. Qui veut faire partie de la première ?

Tous ensemble, les membres de l'équipage répondirent : « Moi ! ».

Cette hâte à fouler enfin le sol de Phœbé II était assez naturelle pour que Pierre ne s'en fâchât point.

— C'est bien, dit-il. Je resterai. Mais qui veut rester avec moi ?

J'ouvris la bouche pour me proposer. Mais Hélène me devança.

— Je ne vous quitterai pas, mon cher Pierre, dit-elle.

Après elle seulement, je déclarai :

— Je serai de la sortie suivante.

Pierre parut approuver cette décision, qui formait deux équipes, ou deux bordées, comme on dit sur un bateau. Il conclut :

— C'est parfait. Il y aura la bordée Lesmond, qui comprendra, sous la conduite de René, Grimaille et Fernand, et la bordée Saravine, que je conduirai et qui réunira, avec moi, Hélène et le cher maître...

Victor Grimaille, qui était assez sage depuis le début du déjeuner, manifesta de nouveau quelque impatience...

— C'est fini ? dit-il, non sans insolence. On peut sortir ?

Sans attendre la réponse, il se leva. Aidé de Fernand, il commença à s'équiper... Après avoir échangé avec Pierre un regard significatif, René en fit autant, avec l'aide d'Hélène. Puis, Fernand, à son tour, se vêtit en explorateur. Je lui donnai spontanément un coup de main pour assujettir son réservoir d'air comprimé...

René fit le geste de prendre la tête, mais Grimaille le devança rapidement, le bousculant presque, pour sortir premier... Tandis qu'il passait dans l'écluse d'air pour atteindre la seconde porte, qui s'ouvrait sur l'extérieur, l'astronome lui cria quelque chose, qui fut étouffé par les masques, et que nul n'entendit...

Je devais savoir par la suite que René voulait mettre Grimaille en garde contre les inconvénients résultant de la diminution de poids par rapport au séjour sur la Terre. Grimaille n'ayant pas perçu les mots prononcés par l'astronome, s'élança sans précaution dans la plaine au sol transparent.

Son premier pas l'enleva de terre comme un fétu de paille, et le mit, d'un seul bond, à plus de cinquante mètres. Je suivais ses évolutions dans le cœlostas et je vis qu'il avait du mal à reprendre son équilibre. J'avais l'impression, en le voyant s'élever, puis atterrir doucement, d'assister à la projection d'un film au ralenti...

À chaque bond, il roulait sur le sol et il semblait incapable de se diriger...

René, au contraire, et Fernand, qui l'imitait servilement, allaient prudemment, j'allais écrire « à petits pas ». Mais chacun de ces petits pas couvrait une dizaine de mètres. En tout cas, ni l'un, ni l'autre ne

faisait de chute, et l'on sentait bien qu'ils se dirigeaient normalement...

De loin, les trois hommes ressemblaient à des ours, qui auraient porté masque et lunettes ! La surface cristalline devait être fort glissante, à en juger par leurs dérapages.

Auprès de moi, Hélène semblait s'amuser beaucoup de cet étrange spectacle, et surtout des évolutions grotesques de « l'Ours de tête » ainsi qu'elle désigna plaisamment Grimaille. Certes, si le vaniteux milliardaire avait voulu, en prenant indûment la tête de la première sortie, accroître son prestige aux yeux de la jeune fille, il obtenait exactement l'effet contraire...

Ainsi que Pierre l'avait décidé, cette première sortie devait être très brève. Elle le fut, en effet, non point, assurément, que Grimaille eût le souci de se montrer discipliné, mais parce qu'il se lassa vite des décevantes cabrioles dues à l'imparfaite stabilité de l'équilibre à la surface de Phœbé II. Le retour ne fut pas d'apparence moins comique que l'aller, bien que Grimaille un peu assagi par l'expérience, commençât à mieux calculer ses mouvements.

Moins d'une heure après leur départ, nos trois compagnons effectuèrent leur rentrée. Sur les indications de Pierre, je manœuvrai de l'intérieur, la porte donnant sur le vide, puis, quand chacun des explorateurs fut engagé dans l'écluse d'air, je refermai cette porte extérieure, avant d'ouvrir l'autre, celle qui permettait l'accès dans le « Bolide »... Je dus procéder ainsi trois fois de suite l'écluse d'air étant juste assez grande pour un homme.

Il y avait là une série de manœuvres assez simples, mais qu'il fallait exécuter minutieusement. Je m'en tirai à mon honneur, ce qui me valut un compliment de Pierre. Mais, par la suite, chacun s'exerça à rentrer sans aide, grâce à l'agencement des deux portes, que l'on

pouvait commander de l'extérieur à condition que la première ne fût pas verrouillée en dedans. Moi qui étais si fier de me rendre utile !...

Dès que les trois explorateurs se furent dépouillés de leur curieux équipement et eurent repris leur apparence habituelle, le premier soin de Grimaille fut de chercher noise à Pierre et à René « qui auraient bien pu le prévenir des conséquences de la diminution de la pesanteur »...

— J'ai dû avoir l'air ridicule, conclut-il, non sans amertume et en quêtant visiblement un démenti.

— Le fait est, dit malicieusement Hélène, que vous étiez bien amusant...

Je crus que notre armateur allait s'étrangler de fureur. Amusant ! On osait le trouver amusant ! Et le dire ! Cette petite pécore sans le sou se permettait de rire d'un homme tel que lui ! Rire de Victor Grimaille, quel sacrilège !...

S'il ne prononça point exactement ce discours, on en put aisément deviner le sens, mais cette colère ne faisait que redoubler la gaieté d'Hélène, tandis que Pierre, René et moi-même, avions quelque peine à demeurer sérieux.

Mais le plus drôle, c'était la figure que faisait Fernand. Grave-ment, il hochait la tête comme pour approuver les paroles de son patron, et il s'efforçait d'exprimer, par son attitude, toute l'indignation qu'il feignait d'éprouver.

Pierre mit fin à cette scène grotesque, en déclarant :

— Si vous n'aviez pas été si pressé, mon cher, on vous aurait donné d'utiles conseils. Cela posé, il est certain qu'il faut, pour la prochaine exploration, parer aux inconvénients subis lors de cette première sortie. Nous avons heureusement ce qu'il faut pour compléter utilement l'équipement des patrouilleurs de Phœbé II.

Il tira d'une des malles fixées au sol des raquettes semblables à celles que portent, dans les plaines glacées du grand Nord, les chasseurs canadiens, mais considérablement plus lourdes, grâce à l'adjonction de lamelles de plomb...

Ce que voyant, notre éternel mécontent se prit à insinuer que Pierre avait volontairement dissimulé ces accessoires, afin qu'ils ne pussent servir que pour la seconde sortie, et que lui, Grimaille, fût ridiculisé au cours de la première.

Fernand approuvait du geste, mais Pierre et René adoptèrent le meilleur parti, celui de ne pas entendre ces récriminations.

Le chef avait bien autre chose à faire. Tout d'abord, instruit, lui aussi, par l'expérience de la première exploration, vraiment trop improvisée, et accomplie dans l'ivresse de l'atterrissage, il entendait préparer minutieusement la seconde. Il établit donc avec René, un petit code de signaux, qui seraient faits à l'aide d'un disque qu'emporterait la patrouille et qui pourraient transmettre à la bordée de garde dans l'astronef, quelques messages très simples et notamment demander de l'aide, le cas échéant...

De plus, il fut convenu que, pendant l'absence d'une bordée, l'autre aurait toujours un veilleur, soit au cœlostat soit aux hublots, pour prendre éventuellement connaissance des messages.

Tout cela une fois réglé, la seconde patrouille, dont je devais faire partie, se prépara à sortir. Pierre aida Hélène à s'équiper, avant de le faire lui-même ; il ne voulait laisser, à personne, pas même au frère de la jeune fille, le soin de vérifier si l'appareil respiratoire était bien en place et si Hélène était garantie au maximum contre tout danger éventuel.

Ce fut touchant de voir cet homme rude, énergique, animé d'ordinaire du seul fanatisme de la science et de la seule mystique de l'action en cours, s'humaniser auprès de la fille aux yeux noirs. Il eut

des gestes délicats, une expression tendre, un élan pudique et contenu, toutes choses inusitées chez lui, et dont les témoins de cette scène conçurent un étonnement qu'ils se gardèrent de manifester, mais qui se lisait malgré eux dans leurs yeux...

Comme je le comprenais, moi, notre chef!... Comme j'aurais voulu être à sa place et prodiguer à l'adorable Hélène ces menus soins, ces attentions, qui créent autant de liens entre deux êtres... Mais je savais bien que, pour tout autre que Pierre, le sourire de remerciement de la jeune fille eût été différent. Son regard n'aurait pas eu cet éclat, sa bouche cette expression, ses gestes cet abandon...

Je le constatai une fois de plus en soupirant : Hélène aimait Pierre, et Pierre aimait Hélène. Depuis longtemps, je m'étais résigné et j'avais renoncé à être, pour la sœur de René Lesmond, autre chose qu'un ami. Plus que jamais, en cet instant, je me convainquis de la sagesse d'une telle résolution...

Malheureusement, il n'en était pas de même pour Grimaille. Sa surprise de voir l'austère Pierre Saravine transformé en galant courtisan d'une belle, se mêlait visiblement d'un vif dépit, devant l'accueil tendre et joyeux que faisait Hélène à ce nouveau personnage, jusqu'alors inconnu, et qui venait de se révéler...

XII

Les nuits de Phœbé II

Grâce aux raquettes, la seconde sortie fut moins fantaisiste que la première. Leur poids nous retenait au sol, comme le font les lourds accessoires des scaphandriers. Leur large surface atténuait les glissades. En somme, au bout de quelques minutes, on se sentait presque à l'aise. Je fus bien plus gêné par le masque respiratoire, et j'eus quelque mal à m'y accoutumer, malgré les essais auxquels nous nous étions astreints avant le départ. Mais enfin, je dus m'y faire.

Pierre et Hélène allaient, non loin de moi, le premier guidant la seconde. Ils avaient emporté, outre l'appareil photographique et la caméra, dont la première patrouille ne s'était pas servie, un marteau géologique et des tubes, destinés à recueillir la poussière ou les fragments du sol transparent de la singulière planète. Pour le moment, ce sol, à perte de vue, demeurait plat et lisse. Quant à moi, je portais une longue perche surmontée d'un disque-signal et une fusée au magnésium.

Cette fusée, dont je n'ai pas encore eu l'occasion de parler avait pour objet, ainsi que plusieurs de ses pareilles, que nous avons en réserve dans l'astronef, de lancer dans l'espace un jet de flamme que nous espérions pouvoir être aperçu de la Terre. Je note tout de suite que cette expérience, ainsi que nous devons l'apprendre plus tard, ne donna aucun résultat positif...

Quant au disque, il servait à nous maintenir en liaison optique avec nos compagnons demeurés à bord du « Bolide ».

Ce qui nous gêna encore, au cours de cette première sortie, ce fut la difficulté, en raison de nos masques respiratoires, d'échanger

librement nos impressions. Nous avons bien créé une sorte de langage mimé, par gestes, à l'instar du langage des sourds-muets, mais il nous fallut un certain temps et quelque expérience pour nous y accoutumer. Là encore, les exercices faits avant le départ ne nous furent pas d'un grand secours. Tous ces essais à blanc ressemblaient un peu aux exercices de natation effectués à terre, lorsque le futur nageur exécute les mouvements de bras et de jambes, le ventre sur un tabouret. Il lui faut se jeter à l'eau pour apprendre réellement à nager. De même, ce ne fut que sur Phoébé II que nous apprîmes pour de bon à vivre dans un milieu dépourvu d'oxygène...

Au cours de cette première sortie, les photos et les films cinématographiques que nous prîmes ne furent pas extrêmement sensationnels. Nos observations demeurèrent sans grand intérêt scientifique. Ce ne fut que plus tard que survint l'effarante révélation...

Mais j'en reviens à cet ordre chronologique que je me suis promis de respecter... Quand je relis mes notes (car je tenais avec conscience mon rôle d'historiographe) je retrouve seulement la décevante impression de néant que me laissa ma première et brève promenade sur la planète de cristal.

Cette exploration monotone dans un paysage toujours désolé et invariablement plat, manquait décidément d'attrait. Les sorties suivantes ne furent guère plus passionnantes. L'empressement du début, la lutte à qui sortirait le premier, firent place à une tiédeur paresseuse. Chaque équipe voyait arriver sans joie son tour de patrouille. Je relis à chaque page, sur mes notes, la mention : « Rien de nouveau »...

Toutefois, sans même nous en rendre compte, nous acquérions insensiblement une grande habileté à nous servir de notre accoutrement. Nous nous familiarisions avec nos vêtements, nos raquettes, nos masques. Nous apprenions à exprimer par gestes quelques idées de moins en moins sommaires. Et nous arrivions à fort bien nous

comprendre. Je remarquai notamment que Pierre et Hélène tenaient de véritables conversations mimées.

Il fallut d'assez nombreuses expéditions, dont les observations servirent de base aux calculs de notre savant ami René Lesmond, pour nous faire connaître quelques-unes des particularités de la singulière planète.

Parmi les bizarreries que j'ai ainsi notées, durant notre extraordinaire séjour, celle des nuits de Phœbé II est certes parmi les plus surprenantes. Selon les calculs de René, le second satellite de la Terre, animé du mouvement de rotation qui régit tous les astres, de par la Loi de l'attraction universelle, tourne sur lui-même en trois heures terrestres. C'est-à-dire que le jour, comme la nuit, durent environ une heure et demie, du moins dans la région et à la saison où nous nous trouvions.

Nos premières expériences avaient été trop courtes et nous nous y étions trop occupés de notre équilibre, de notre respiration, et de nos difficultés à communiquer ensemble, pour pouvoir observer l'étonnant passage du jour à la nuit. Ce ne fut qu'à la sixième sortie que notre équipe se trouva, si l'on peut dire, surprise par le crépuscule.

Le changement qui s'opéra progressivement ne ressembla en rien à ce qui se produit sur notre Terre, quand vient le soir. Sur Phœbé II, en effet, la nuit est presque aussi lumineuse que le jour, en raison de la transparence de l'étrange planète. Seulement, nous remarquâmes que le soleil, après s'être abaissé à l'horizon, se mettait à nous éclairer *par en dessous*.

Ses rayons, d'abord obliques, se firent peu à peu plus proches de la perpendiculaire, si bien que la clarté augmenta au fur et à mesure que s'avancait la courte nuit, pour atteindre son maximum vers le milieu de cette phase, et diminuer ensuite. En somme, sur Phœbé II,

les heures les plus sombres sont celles qui correspondent à nos soirs et à nos matins, le milieu de la nuit étant à peu près aussi clair que le milieu du jour...

Quant à décrire le bizarre aspect que présentait notre petite troupe, éclairée par en dessous, je ne saurais le faire avec exactitude. Pierre et Hélène me parurent soudain grandis, et ma silhouette dut leur donner la même impression. Les proportions des êtres et des choses se trouvèrent modifiées. Notre allure, déjà si différente d'une marche normale sur la Terre, en raison de notre accoutrement et de la faible accélération de la pesanteur sur Phœbé II, apparut encore plus irréaliste.

La sensation de vivre sur un monde nouveau fut pour nous plus forte qu'elle ne l'avait encore jamais été...

Ce ne sont là que des détails, assurément. Mais cette sensation d'un monde nouveau et entièrement différent devait devenir si obsédante par la suite qu'il n'est peut-être pas mauvais de noter ici que ces détails, en apparence insignifiants et simplement curieux, nous y avaient préparés...

Ce qui était également surprenant, au moins pour mon esprit profane, c'était ce froid persistant et terrible sur un globe où le soleil ne s'éteint jamais. René Lesmond me fournit une explication de ce phénomène. Selon lui, cette température extrêmement basse est due au fait que Phœbé II n'a ni atmosphère, ni rayonnement. Pour employer l'expression même dont il se servit pour mieux se faire comprendre de moi, le soleil, sur Phœbé II, « brûle sans chauffer ».

Je donne cette explication pour ce qu'elle vaut. Mais il est certain que les vêtements appropriés que nous portions, le tissu spécial de nos masques, nos lunettes convenablement teintées, tout cela avait été sagement prévu pour nous préserver, non seulement du

froid, mais de la morsure des rayons ultra-violet, qu'aucune atmosphère ne filtrait.

Dans notre « Bolide », judicieusement chauffé, nous vivions, entre les expéditions, une existence normale de Terriens. Munis de chronomètres précis, nous avons conservé la division du temps à laquelle nous avons été habitués, dormant huit heures sur vingt-quatre, et prenant les repas aux heures normales de la Terre. Il en fut ainsi durant tout notre séjour.

Les vellétés d'indiscipline, manifestées par Grimaille, le jour de notre arrivée sur le satellite, semblaient avoir cessé. L'ombrageux commanditaire, pour des raisons obscures, affectait d'obéir passivement aux directives de René Lesmond, son chef de bordée, bien que celui-ci eût infiniment moins d'autorité personnelle que Pierre. Sans doute Grimaille voulait-il marquer par là, que c'était précisément devant la personnalité de notre chef d'expédition qu'il lui répugnait de plier.

Il est vrai que ce chef lui-même, maintenant qu'il n'avait plus le souci et la responsabilité de la bonne marche du vaisseau aérien, immobile pour quelque temps, semblait se détendre. Il se montrait moins strict et moins sec. Parfois, il manifestait une bonne humeur, une gaieté, qui surprenaient chez cet homme naguère entièrement attaché à son idée fixe.

En réalité, il faut bien le dire, il s'efforçait surtout de plaire à Hélène, et il y réussissait parfaitement. La sécurité d'Hélène, le confort d'Hélène, le bonheur d'Hélène, telles étaient apparemment les seules préoccupations présentes du chef de la plus audacieuse expédition de tous les temps. Dans mon esprit, ils étaient fiancés. Je ne sais si tous les membres de l'équipage pensaient comme moi. Ils n'en faisaient rien paraître. J'étais bien sûr, cependant, qu'une telle éventualité ne pouvait déplaire à René, qui témoignait à Pierre autant d'amitié que d'admiration.

Je pensais parfois que, si nous n'avions pas connu Pierre, la découverte de Phœbé II par René Lesmond fût demeurée théorique et invérifiable, ce qui eût été dommage pour la science, mais que je serais peut-être parvenu à me faire aimer d'Hélène, ce qui eût été bien délicieux pour moi...

Mon affectueuse admiration à l'égard du chef de notre expédition n'en était pas le moins du monde altérée. Ma mélancolie ne tourna jamais à l'aigreur. Le sentiment de la supériorité de Pierre me garda de la jalousie. Il semblait former avec Hélène, un couple si parfait, que le renoncement à mon rêve à peine ébauché, me paraissait tout simple. Sans doute en conclura-t-on que je n'étais pas véritablement amoureux et que la passion de Victor Grimaille pour Hélène était autrement réelle ? Possible ! J'exprime les choses comme je les sens. Si l'amour consiste à déchaîner toutes les fureurs de l'enfer pour troubler le bonheur de l'être aimé, que le ciel me garde de l'amour !...

N'empêche que je me délectais de la présence d'Hélène, soit que je participasse aux patrouilles qu'elle faisait avec Pierre et aux observations réalisées au cours de ces expéditions, soit que je fusse de garde dans le « Bolide », toujours avec le couple que je qualifiais, en moi-même, de « couple parfait ».

Ces gardes eussent été monotones, et l'ennui aurait pu devenir dangereux pour l'équilibre moral de l'équipage si Pierre n'avait eu une idée ingénieuse et utile. Un jour, alors que nous étions tous les six réunis dans l'astronef, il remarqua :

— Je songe de nouveau, à ce qui arriverait, si René et moi, ou même l'un de nous deux, venait à manquer. Les survivants se trouveraient...

Ce mot de « survivant » souleva une protestation qui lui coupa la parole. Je dois noter que Grimaille ne s'associa que du bout des

lèvres à cette protestation. Toutefois, il eut sa part du sourire de remerciement que nous voua Pierre, tout en reprenant :

— Mettons, si vous voulez, que René ou moi, ou nous deux, pouvons nous trouver... empêchés. Dans ce cas (soyons francs) aucun des autres ne saurait encore diriger l'appareil, ni déterminer la route à suivre pour revenir à notre vieille planète, le jour où nos provisions d'oxygène toucheraient à leur fin, en même temps que nos provisions tout court... Car nous savons maintenant, que ce n'est pas sur Phœbé II que nous avons la moindre chance de nous ravitailler...

À ces mots, j'évoquai – et tous mes compagnons durent faire comme moi-même – les résultats plutôt décevants de nos patrouilles. Nous avons beau nous familiariser avec les étranges conditions de marche et aller de plus en plus loin, nous n'avions encore vu que la même immensité glacée, la même plaine morne, lisse et nue...

Cependant, Pierre continuait :

— Il faudrait que chacun de nous fût apte à conduire le « Bolidé », ce qui n'est pas très difficile, à le maintenir dans la bonne voie, ce qui est moins difficile encore, et à tracer cette bonne voie, ce qui est plus délicat. Actuellement, malgré les exercices faits avant le départ, il n'y a guère que René et moi-même qui possédions à fond cette technique. Je serais d'avis que vous preniez tous des leçons, soit de René, soit de moi-même, et les heures de garde à bord me semblent favorables pour cela. Qu'en pensez-vous ?

Fut-ce parce que le chef nous demandait notre avis, fut-ce pour toute autre raison ? Toujours est-il que Victor Grimaille accepta cette proposition avec plus d'enthousiasme qu'il ne le faisait d'ordinaire pour approuver les décisions de Pierre...

Celui-ci poursuivit :

— Bien entendu, il ne s'agira que d'exercices théoriques et de déplacements simulés. Nous n'avons pas tant de matière explosive : il faut la ménager comme la chose la plus précieuse qui puisse être. Sans elle, pas de retour concevable. Il faut nous garder des imprudences d'apprentis, des excès de zèle de néophytes, du gaspillage d'imprévoyants, qui pourraient devenir catastrophiques.

Il me parut alors que Victor Grimaille et Fernand eurent un sourire plus contraint. Ce fut peut-être une illusion, mais je suis sûr que tous deux dissimulèrent assez mal une grimace de contrariété, lorsque le chef expliqua :

— C'est pourquoi je ne laisserai pas à bord cette clé de contact, sans laquelle boutons et manettes demeurent sans action sur les tubes à explosifs... S'il m'arrivait quelque chose, vous la trouveriez sur moi, dans cette poche intérieure...

Joignant le geste à la parole, il nous montra la clé que nous connaissions bien, et qui donnait en effet le contact. Il la remit ensuite dans sa poche...

Le désappointement que je fus seul à remarquer chez notre armateur et chez son compère m'intrigua fortement. Ces deux personnages, dont l'un était fou d'orgueil et l'autre nettement méprisable, auraient-ils conçu quelque plan ténébreux, que contrecarrait la précaution prise par Pierre ? Je note cependant que je ne tardai pas à oublier ce vague soupçon, qui devait, toutefois, se justifier plus tard, ainsi qu'on le verra par la suite de ce récit.

Malgré tout, je dus noter que Grimaille et Fernand, grâce aux leçons de René, leur chef de bordée, se perfectionnèrent très vite, le premier devenant un pilote accompli, et le second se montrant d'une jolie force en navigation, autant, du moins, qu'on en pouvait juger au cours d'exercices purement théoriques.

Leur professeur le constata avec quelque fierté... Hélas, il n'y avait pas de quoi être fier... Mais René ne voyait le mal nulle part. Sa nature d'élite était si éloignée de tout ce qui est bas, de tout ce qui est mensonger, qu'il ne pouvait rien concevoir qui ne fut noble et sincère...

Pierre, au contraire, n'eut pas à être satisfait de moi. Je demeurai le plus médiocre des élèves-pilotes, aussi bien que des élèves-navigateurs, tandis que la chère Hélène faisait au contraire des progrès très rapides. J'imagine que la leçon est plus facile quand l'élève est amoureuse du maître. Et puis, il faut bien dire que la sœur de René Lesmond était mieux préparée que moi aux calculs de la navigation, et plus dégourdie quant aux prouesses de pilotage...

Ainsi s'écoulèrent les premiers jours terrestres de notre passage sur la planète de cristal. Les patrouilles se succédaient régulièrement sans apporter d'éléments bien nouveaux à nos observations. Les heures des repas et de sommeil nous trouvaient réunis à bord. Dans l'intervalle, les non-patrouilleurs étudiaient. Je continuais à amasser les notes qui me servent aujourd'hui à composer ce récit. Quant aux considérations réellement scientifiques qui pouvaient résulter de nos observations encore sommaires, elles étaient du domaine de René, qui ne nous communiquait les conclusions qu'il en tirait que lorsque la chose en valait la peine, ainsi que cela ne tarda plus à survenir...

XIII

Dessins animés

Ce fut le sixième jour, ou plus exactement au cours de la sixième période de vingt-quatre heures terrestres, qu'advinrent en même temps l'événement considérable qui devait jeter une éblouissante lumière sur le secret du second satellite, et la misérable querelle qui devait désorganiser l'expédition et marquer le commencement des mortelles dissensions entre les hommes de la Terre, perdus dans un monde extraordinaire où la solidarité s'imposait pourtant, plus que partout ailleurs.

Je parlerai d'abord du plus important de ces deux faits, celui qui intéresse la science pure, et qui nous fit entrevoir un domaine étrange, jamais encore exploré, et d'une richesse infinie, quant aux aperçus qu'il peut nous ouvrir sur la vraie figure de l'univers.

Nous étions partis, Pierre, Hélène et moi, en expédition, sans grand espoir de découvrir autre chose que la plaine transparente et parfaitement unie, où régnaient l'immobilité absolue et la mort totale. Nous avons laissé à bord nos trois compagnons, qui devaient sortir dès notre retour, sans plus d'espoir que nous, j'imagine...

Nous avons de l'air pour six heures au moins, et l'exploration pouvait être plus longue que de coutume... Un grand panneau tricolore, monté sur le « Bolide » nous servait de point de ralliement. Ce panneau tricolore, que nous devions laisser plus tard, planté dans le sol transparent de Phœbé II, pour marquer l'antériorité de la présence française, nous permettait, pour l'instant, de revenir sans difficulté, une fois atteint le point le plus éloigné de chaque expédition. On pouvait le voir de très loin, dans cette plaine immuable, grâce aux excellentes jumelles dont chacun de nous était muni.

Le processus ne variait guère. Chaque sortie se faisait dans une direction différente de la précédente, et s'efforçait d'être un peu plus longue. Ce jour-là, avec nos six heures d'air, nous comptons, bien aller assez loin, mais sans grand espoir de voir du nouveau. Notre programme comportait, au maximum, deux heures et demie de marche pour l'aller, autant pour le retour, avec une bonne heure de loisir ou d'observation.

Deux heures et demie de marche, ce n'est guère, sur la Terre. Sur Phœbé II, grâce aux rapides glissades en lesquelles nous étions devenus experts, cela permettait déjà une longue randonnée.

Ce fut avant la fin de la deuxième heure, que nous fîmes l'étrange rencontre.

Pierre allait en avant, avec Hélène. Je les suivais fidèlement, en faisant de mon mieux pour régler mon allure sur la leur, afin de n'être pas trop distancé. Dans l'éther pur, je distinguais leurs gestes avec une netteté dont les Terriens qui n'ont connu que leur planète ne peuvent avoir une idée, même approximative...

Je cherche une comparaison pour me faire comprendre... Ah ! voici. J'ai toujours été un peu myope. Mais je l'ai ignoré durant toute une partie de ma jeunesse. Vers seize ans, seulement, je me suis mis à porter des verres. Eh bien ! le premier jour que j'ai mis des lunettes, le monde extérieur m'a paru transfiguré, plus clair, plus lumineux. Les contours des objets se sont précisés. Tout ce qui, jusqu'alors, me semblait flou, incertain, indécis, est devenu soudain plus ferme.

Une métamorphose analogue du monde visible se produit à la surface de Phœbé II. Tout ce que l'on perçoit est net et dur. Tous les myopes me comprendront, en évoquant comme je viens de le faire, leurs premières lunettes. Quant aux autres, qu'ils imaginent une figure tracée par un apprenti dessinateur, puis retouchée par un maître, et le remplacement du trait hésitant, balbutiant, timide, par

un trait sûr. Ainsi pourront-ils saisir la différence de la vision sur la Terre et sur son second satellite.

Donc, j'assistais, de loin, à la conversation par gestes entre Pierre et Hélène, et, grâce à cette vision si particulière, je n'en perdais pas une nuance. Cela aurait pu être gênant, si les deux amoureux se fussent avisés d'échanger des mots tendres. Mais leur entretien était purement objectif. Il s'agissait de l'expédition en cours et de la déception éprouvée durant nos randonnées toujours semblables. Tous deux souhaitaient avec la même ardeur une découverte propre à rompre cette monotonie. Ni l'un, ni l'autre, assurément, ne se doutait que ce souhait était si près de se réaliser, et de façon si éclatante !

Tout à coup, je vis Pierre s'arrêter brusquement. Hélène fit de même. Tous deux considérèrent curieusement le sol, à leurs pieds. Leurs gestes, traduisirent la plus profonde surprise.

En trois glissades, je les rejoignis. À mon tour, je regardai le sol. À mon tour, je fus pétrifié d'étonnement...

Devant nous, à perte de vue, des taches bizarres, de vives couleurs, en nombre incalculable, se mouvaient curieusement sur la surface polie de la plaine. Elles glissaient dans tous les sens avec une inconcevable rapidité.

Il y en avait des bleues, des vertes, des jaunes, des rouges, ces dernières dominant nettement par le nombre, et de très rares, de couleur violette. Quant à leur forme, elle variait, mais demeurait parfaitement régulière.

On voyait, en très grande quantité, des décagones et des octogones ; un peu moins, peut-être, d'hexagones ; quelques pentagones, moins encore de carrés, et un très petit nombre de triangles équilatéraux. Pas un seul cercle : la ligne courbe était bannie de cette farandole géométrique...

Je viens d'écrire machinalement : « farandole », et ce mot exprime assez bien la sensation première que j'éprouvai en contemplant les bizarres évolutions des taches sur le sol poli. Elles avaient réellement l'air de danser selon un rythme régulièrement cadencé. On eût dit des dessins animés comme on en voit au cinéma, et ce fut ainsi que je les qualifiai en moi-même : « dessins animés »...

Nous devions, par la suite, considérer durant des heures, l'étonnante sarabande, échafauder des hypothèses étranges sur la nature des taches mobiles, vérifier, autant que nous le permettaient nos observations, la valeur de ces hypothèses. Mais, lors de cette première rencontre avec les dessins animés, je fus très loin de la vérité, si loin, que je cherchai machinalement des yeux l'appareil de projection capable de produire ce film.

Je ne trouvai rien. Aux gestes de Pierre et d'Hélène, je compris qu'ils avaient la même pensée que moi, et qu'ils ne trouvaient rien non plus. Ni au-dessus, ni au-dessous de la surface transparente qui servait d'écran à cet extraordinaire cinéma naturel, aucun faisceau lumineux ne permettait de déceler la présence d'un appareil.

Très vite, d'ailleurs, cette recherche me parut puérile. Le phénomène se produisait sur une immense étendue de plaine. À perte de vue, ai-je écrit plus haut, et cette expression n'a rien d'hyperbolique. Aussi loin que je pouvais percevoir ce qui se passait sur le sol, mes regards étaient sollicités par la farandole bigarrée. Cette immensité même excluait donc l'hypothèse que le phénomène fut produit par un appareil de projection.

Il y avait donc là, ou bien un phénomène sans cause, ce qui était absurde, ou bien une chose vivante, ayant une existence et une réalité intrinsèques, ce qui était bouleversant...

Aux gestes de Pierre et d'Hélène, je compris sans peine qu'ils faisaient les mêmes réflexions que moi. Soudain, je vis le premier se

baisser et, en dépit du froid, déganter sa main droite, puis passer cette main successivement, sur un triangle bleu, sur un hexagone rouge, et, enfin, au hasard, sur un grand nombre de polygones animés.

Il fit ensuite quelques pas, recommença plus loin, se redressa et demeura quelques instants immobile, comme un homme profondément absorbé.

Je me demandai ce qu'il avait constaté qui l'intéressait si prodigieusement. À mon tour, je me dégantai, et je vis sans étonnement que la chère Hélène faisait le même geste. En même temps qu'elle, je me baissai vers les dessins, je cherchai à palper un triangle qui avait bien 30 centimètres de côté, puis un octogone dont le côté ne dépassait pas 10 centimètres, c'est-à-dire, en somme, la plus grande et la plus petite des images qui passaient à ma portée...

Or, je ne sentis rigoureusement rien... J'eus seulement l'impression de toucher la surface froide, dure et polie d'un miroir immobile. Cependant, les figures que je tentai de palper continuaient leurs évolutions, glissaient sous mes doigts sans que je les sentisse passer, exactement comme si je n'avais pas été là. Hélène éprouva les mêmes sensations, et me le fit comprendre par gestes, lorsque nous fûmes tous deux redressés. Et Pierre, tiré enfin de sa méditation, nous confirma que son impression avait été identique...

Durant une bonne heure, nous demeurâmes en contemplation devant les figures impalpables et mouvantes. À plusieurs reprises, nous tentâmes vainement d'en arrêter quelqueune dans sa course. Nous ne réussîmes qu'à nous geler les doigts qui ne reprenaient ensuite leur sensibilité qu'à l'aide de vigoureux massages.

J'en vins à penser que les étranges polygones se mouvaient à l'intérieur du sol, à quelques millimètres de profondeur, et que c'était

la transparence de la surface qui nous les faisait paraître exactement superficiels.

Sans doute, Pierre fit-il la même supposition. Car il tenta une nouvelle expérience qui ruina d'un seul coup et définitivement cette hypothèse, et qui devait nous engager sur la voie de l'extravagante vérité. Se mettant à genoux, et ayant de nouveau déganté sa main droite, il appuya, fortement, cette fois, et bien à plat, sa paume tout entière sur le sol, en dépit du froid, de manière à obtenir une adhérence parfaite.

Et ce fut alors que se produisit le fait merveilleux. L'image sur laquelle posait cette main, un grand octogone jaune, s'immobilisa subitement. Et toutes les figures voisines se rassemblèrent autour de l'octogone, se touchant sans se confondre, formant une sorte de multitude plate, bientôt immobile à son tour...

Pierre souleva légèrement la main, d'un dixième de millimètre peut-être. Prestement, l'octogone jaune glissa, s'échappa, tandis que s'agitait, se désagrégeait, se remettait à danser, la foule des dessins, un instant figés autour du captif.

Il voulut recommencer l'expérience. Mais sa main était apparemment paralysée par le froid, et la chère Hélène s'opposa énergiquement à son dessein. Dégantée à son tour, elle se mit à masser la paume gelée jusqu'à ce que la circulation y eût repris ses droits.

Pendant ce temps, ce fut moi qui entrepris de refaire le geste si passionnant. Toutefois, je tentai une variante. Ce fut sur un point où ne se trouvait aucune image que j'appuyai fortement ma paume nue. Et j'attendis...

Un triangle, puis un hexagone, puis un carré, vinrent se coller le long des contours de ma main. Tout un agglomérat de dessins, arrêtés autour de ma paume, se collèrent aux premiers arrivants, à la manière d'une foule curieuse. On eut dit que les premiers avaient

appelé les camarades par quelque moyen mystérieux, pour les convier à venir voir une chose inusitée...

Au bout d'un instant, ce fut comme si cette foule se lassait d'un spectacle monotone. Elle se dispersa. Les mouvements des images reprirent. Parfois, isolément, quelque triangle rouge ou quelque carré vert s'approchait, s'arrêtait, puis repartait. J'observai que tous passaient autour de ma paume, sans jamais pénétrer sous elle. Le contact des dessins me laissait insensible. Si je ne les avais vus, j'aurais pu croire qu'ils n'existaient pas. Je pensai attribuer cette insensibilité au froid qui engourdissait progressivement mes doigts, puis toute ma main et enfin, mon avant-bras, sans que je me décide à soulever la paume.

Ce fut Hélène qui m'arracha à cette dangereuse contemplation et qui me contraignit à me soumettre au bienfaisant massage, puis à remettre mes gants, tout en exprimant par gestes à Pierre qu'elle lui interdisait de refaire, pour son compte, l'expérience.

Elle ajouta que l'heure du retour approchait. Il ne fallait pas risquer de manquer d'air et de se trouver sur la route du « Bolide » avec un réservoir vide et inutile sur nos épaules. C'eût été la fin de l'aventure, et une fin tragique. Or, non seulement nous avons de bonnes raisons pour tenir à la vie, mais encore nous voulions, de toutes nos forces, revoir les extraordinaires images animées.

Pierre, tout passionné qu'il fût par la surprenante découverte, et moi-même, à peine moins exalté, ne pûmes qu'approuver les sages conseils inclus dans les gestes d'Hélène. Il fallait s'éloigner des étranges dessins, remettre à plus tard les nouvelles expériences, propres à en percer le mystère, avant de poursuivre l'attachante étude.

Au moment de quitter ce lieu, nous eûmes tous trois la même pensée : le marquer, afin de le retrouver sans perdre de temps à des

tâtonnements et à des recherches. Je m'efforçai donc de planter dans le sol dur le signal à disque dont je m'étais heureusement chargé.

Je dus, pour y parvenir, briser, à l'aide du marteau géologique, quelques centimètres carrés de glace et y faire un trou assez profond. Je n'y parvins pas sans peine. Cette glace était diablement dure. Enfin, mon signal tint debout. Autour du point où il rencontrait le sol et y formait une section ronde de deux centimètres de diamètre environ, les figures mouvantes vinrent exécuter une petite danse... Quelques-unes s'y collèrent un instant, puis se dégagèrent, s'éloignèrent, ramenèrent des congénères, et nous pûmes assister à une réédition des scènes précédentes, sans risquer d'avoir une main complètement glacée.

Mais il fallait partir. Rester plus longtemps eût été imprudent. Avec peine, nous nous résignâmes. Comme nous allions prendre le départ, la nuit survint. J'ai dit ce qu'est cette « nuit » sur Phœbé II, et comment la lumière solaire s'y affaiblit à peine, avant d'arriver par en dessous, à travers le sol...

Nous avions trop souvent déjà observé ce phénomène pour qu'il nous passionnât. Mais, cette fois, il coïncida avec une conjoncture si surprenante que j'en éprouvai une sorte de terreur sacrée...

Au fur et à mesure que se transformait la lumière les évolutions de nos images devenaient de plus en plus lentes. Quand « la nuit » fut totale, et que toute la clarté vint par-dessous le sol, ces évolutions cessèrent complètement. Du même coup, les figures perdirent leurs belles couleurs, pour prendre toutes la même teinte uniforme, grisâtre, à peine visible...

Nous n'eûmes pas le loisir de poursuivre l'observation. Il fallait nous arracher à l'étonnant spectacle. Il n'était que temps de revenir à l'astronef, pour renouveler notre provision d'oxygène. Mais, dans le dernier regard que nous jetâmes sur les formes maintenant

immobiles, la même pensée brillait. Cette pensée, que j'aurais peut-être hésité à exprimer à haute voix, c'était : « Ils dorment ! »...

XIV

Ivresse et bagarre

En fonçant droit sur le grand panneau de signalisation que l'on voyait de très loin, il était heureusement facile d'arriver rapidement au « Bolide ». Nous ne musâmes pas en chemin. Il était urgent de renouveler notre provision d'air. Le temps gagné compensait l'usure du contenu de nos réservoirs, dont la consommation s'accélérait, du fait que notre respiration était activée par la vitesse de notre course. Au surplus, nous avons hâte d'échanger nos impressions sur les mystérieux dessins animés, et de connaître l'opinion de René Lesmond, le plus savant de l'équipe, quant à leur nature.

Mais une désagréable surprise nous attendait au logis... Lorsque nous eûmes franchi, à tour de rôle, l'écluse d'air, et que nous eûmes dépouillé masques et équipements de patrouilleurs, nous constatâmes, avec un pénible étonnement, que le plus grand désordre régnait à bord. Des objets, qui auraient dû être soigneusement arrimés, gisaient sur le parquet. L'un des fauteuils, arraché à ses rails, était renversé. Sur un autre, Fernand, pâle et défait, était attaché. Grimaille, affalé sur un troisième siège, boudait visiblement. Enfin, René, le visage bouleversé, tenait à la main un énorme pistolet automatique du genre « mitrailleuse ».

La présence, aux mains de René, l'homme le plus pacifique du monde, de cet attribut homicide, me stupéfia au moins autant que la vue de l'homme ligoté sur son fauteuil...

Pierre, le sourcil froncé, l'air mécontent, fit, d'une voix grave :

— Que veut dire cette mise en scène ? Que s'est-il passé ? Que fait ici ce pistolet ? J'avais défendu que l'on emportât des armes. Qui a enfreint ma défense ?

Il regardait tour à tour Grimaille et Fernand, tous deux décontenancés. Mais ce fut René qui répondit :

— Aussitôt après votre départ, Fernand s'est mis à boire, en dépit de mes remontrances. Je dois préciser que Grimaille l'encourageait, par son attitude, à la désobéissance. Fernand, donc, absorba, par petits verres successifs, ce qui restait dans la bouteille de fine, à peine entamée par le toast de notre arrivée.

« À la suite de ce bel exploit, complètement ivre, il a tenu des propos inadmissibles et dont Grimaille affectait de rire, mais qui finirent par m'échauffer les oreilles. Provoqué par l'ivrogne, grossièrement injurié, j'ai voulu le mettre à la raison.

« Je dois dire que Grimaille, à partir de ce moment, m'a aidé à le maîtriser. Mais soudain, l'énergumène a pris dans son paquetage personnel, cette arme, que nous avons eu toutes les peines du monde à lui arracher sans dommage, tandis qu'il la brandissait et se répandait en menaces.

« Il ne s'est calmé que lorsque j'ai tenu l'arme à mon tour et que je l'ai braquée sur lui, cependant que Grimaille, sur mes indications, l'attachait sur son fauteuil, où j'estime qu'il serait prudent de le laisser cuver son ivresse...

« Quant à Grimaille, lorsque son secrétaire a été mis hors d'état de nuire, il m'a demandé, sur un ton qui m'a déplu, de lui remettre le pistolet, qui, dit-il, lui appartient. Comme j'ai répondu que je ne le remettrais qu'au chef de l'expédition, il s'est fâché, et, depuis, nous n'avons pas échangé une parole...

Grimaille se leva. Il répliqua :

— Mon secrétaire a eu tort, bien sûr, de s'enivrer de façon aussi répugnante et je me charge de le réprimander de telle sorte, quand il sera en état de comprendre, qu'il n'aura plus envie de recommencer. En cas de récidive, il sera congédié. Mais quant à la mitrailleuse, elle m'appartient et j'exige qu'elle me soit rendue...

— Vous exigez ? fit Pierre, d'un ton à la fois ironique et courroucé. Vous exigez ? Voici, Monsieur Grimaille, une expression que vous ferez bien de rayer de votre vocabulaire tant que nous serons à bord de cet astronef dont j'ai seul le commandement...

— Mais que j'ai payé de mes deniers, coupa vivement l'armateur.

— Vos deniers ! N'ai-je pas, moi-même, consacré ma fortune aux recherches dont l'aboutissement est réalisé dans cet appareil entièrement imaginé par moi ? Mais ce n'est pas l'heure de discuter de la part de chacun dans cette réalisation. Il y a un fait brutal, c'est qu'une expédition telle que la nôtre ne peut se soutenir qu'avec le secours d'une stricte discipline. Il faut un chef dont l'autorité soit indiscutée. Ce titre m'a été conféré. Vous-même avez accepté cette subordination durant le voyage du « Bolide ». Tant que ce voyage n'est pas terminé, vous ne pouvez vous dégager des obligations qu'elle comporte.

» En particulier, j'avais interdit que l'on emportât des armes. Vous n'avez pas observé cet ordre. Je confisque donc le pistolet illégitime, et je vous inflige un avertissement, qui se transformerait, en cas de nouvelle velléité d'insoumission en une punition plus grave. Quant à Fernand, il restera aux fers jusqu'à notre retour. Il m'est très pénible de prononcer cette sanction. Mais un alcoolique est, dans notre équipage, un élément très dangereux, et que l'on ne saurait laisser libre de mal faire...

Cette fois, Grimaille parut mâté. Pâle de rage impuissante, il ne risqua aucune protestation nouvelle. Il concevait très bien les désagrément de la position dans laquelle Fernand était condamné à demeurer jusqu'au retour de l'astronef sur la Terre, et la perspective de subir un sort analogue l'incitait à une prudente réserve.

Toutefois, je lus dans son regard injecté de sang, une haine accrue contre Pierre.

Durant cette scène douloureuse, ni René, ni Hélène, ni moi-même n'eûmes même l'idée d'intervenir. L'autorité que revendiquait Pierre, il l'imposait sans effort. Elle émanait de son air, de son regard clair et dur, de sa voix métallique, de toute sa personne. Qu'il ressemblait peu, en cet instant, à l'homme aimant, attentif, plein de tendres prévenances, dont j'avais remarqué les gestes doux et mesurés, quand il aidait Hélène à revêtir son équipement d'exploratrice !

Sur l'indication du chef, je me mis en devoir, aidé par René, de remplacer les cordes qui ligotaient Fernand par des crampons en fer, qui permettraient de fixer l'homme à son fauteuil, et qui étaient prévus pour des cas bien différents. Les mains du mutin demeurant liées, il aurait fallu l'intervention d'une autre personne pour le délivrer des crampons.

— On ne lui déliera les mains qu'aux heures des repas, qu'il prendra sous surveillance, décréta encore le chef.

Ce point réglé, et la punition acceptée avec servilité par Fernand, qui commençait à rentrer dans son état normal, nous eûmes enfin la faculté de nous entretenir de l'étonnante découverte que nous venions de faire, au cours de notre dernière exploration.

XV

Un monde à deux dimensions

Notre exposé ramena la paix à bord de l'astronef. Grimaille, lui-même, écouta le récit avec un intérêt qui n'était pas joué. Il en profita, d'ailleurs, pour affecter de ne plus penser à la semonce de Pierre. Et Fernand, peu à peu dégrisé, semblait oublier les liens de fer qui le garrottaient, pour tendre l'oreille à l'histoire, plus passionnante que les plus merveilleux contes de fées, de ces images sans relief, mais non sans couleur, qui se mouvaient, comme des figures vivantes, à la surface de la planète de cristal.

Pierre relata nos tentatives, d'abord vaines, puis couronnées de succès, ayant pour objet de retenir captifs quelques-uns des dessins animés. Il expliqua :

— Sous ma paume, je ne sentais absolument que le sol lisse. Aucune aspérité, aucun relief, n'était sensible. J'ai essayé de saisir un polygone. Impossible. Tous étaient infiniment plats. Il n'y eut contact apparent que lorsque ma paume fut totalement collée sur la glace. Au moindre relâchement, le dessin filait...

J'approuvai ces explications. J'avais connu exactement les mêmes sensations. Pierre poursuivit :

— Même quand le dessin était immobile, je ne sentais rien. Quand il s'échappait, je ne sentais non plus, absolument rien...

— Et moi, insistai-je, lorsque les figures se collèrent autour de ma paume, je n'éprouvai le sentiment d'aucune présence. Sans le témoignage de mes yeux, j'aurais eu l'impression que rien n'existait de ces étranges figures géométriques...

— Quelle est, reprit Pierre, la nature de ces choses ? Tel est le problème, sans doute insoluble, que pose leur apparition.

— Insoluble ? murmura René... Peut-être... Je voudrais les voir à mon tour. Vous avez prononcé, sans y attacher sans doute autrement d'importance, un mot qui m'a ouvert d'étranges horizons. Vous avez dit : « *infiniment plats* »...

— C'est ce qui traduit le mieux mon impression, dit Pierre.

— Exactement, approuvais-je.

— Eh bien, reprit René, cette expression doit cesser d'être figurée. Il est probable qu'elle a un sens réel et propre. Vos polygones sont apparemment des êtres vivants, habitant cette extraordinaire planète. Ces êtres vivants sont très différents de nous, en ce sens qu'ils se présentent sous cette forme infiniment plate. Ce sont des *êtres à deux dimensions* n'ayant ni le sens, ni la notion du relief, aussi incapables de concevoir notre troisième dimension que nous le sommes de concevoir nous-mêmes cette quatrième dimension, chère aux adeptes de la philosophie mathématique, et où se meuvent peut-être des êtres aussi éloignés de nous par leur structure que nous le sommes des infiniment plats qui peuplent Phœbé II...

Cette prodigieuse hypothèse nous transporta d'enthousiasme. Bien que mes études de droit n'eussent jamais ouvert particulièrement mon esprit aux hautes spéculations de la mathématique, je n'ignorais pas complètement cette fantastique conception de la quatrième dimension, et je comprenais fort bien ce que René voulait dire. L'analogie qu'il venait d'exprimer clairement avait même effleuré mon esprit, alors que je contemplais les évolutions des figures animées. Des êtres à deux dimensions ? Pourquoi pas ?

Hélène, de son côté, considérait son frère avec une sincère admiration. Que le jeune astronome, avant même d'avoir vu de ses yeux la troublante farandole, eût en quelques mots clarifié les

pensées si diverses, si enchevêtrées, si confuses, inspirées aux spectateurs de l'émouvante vision, qu'il eut qualifié d'êtres à deux dimensions, ce que nous appelions bonnement « dessins animés », cela l'enivrait.

Pierre n'était pas moins admiratif. Grimaille fixait sur le savant des regards étonnés. Fernand ne parvenait pas à affecter une indifférence qui était bien loin de son esprit, et il s'agitait dans ses fers...

Timidement, toutefois, je soulevai une objection :

— Croyez-vous que des figures géométriques si régulières puissent être l'œuvre de la nature ?

— Vous n'avez jamais vu de cristaux ? rétorqua René. Ce sont des prismes, des pyramides, des octaèdres, rigoureusement réguliers...

— Ils ne vivent pas !

— Qu'en savez-vous ? Et comment définissez-vous la vie ? D'ailleurs, l'analogie n'existe que dans la régularité naturelle des formes. Vos polygones se meuvent, et vos premières et rudimentaires expériences ont assez montré que ce mouvement n'était pas purement machinal...

Certes, ils n'avaient rien de machinal, ces mouvements. Lorsque les polygones allaient chercher leurs camarades pour leur signaler le fait, mystérieux pour eux, d'un obstacle inconnu, surgi sans cause apparente dans leur espace à deux dimensions, ils faisaient preuve, non seulement de vie propre, mais d'initiative et de volonté. C'était cela, que nous n'avions fait qu'entrevoir, et que la parole de René nous rendait sensible et simple...

— À présent, reprit le jeune savant, il nous reste à établir ce qu'est la vie, pour ces êtres étranges. Elle ne ressemble assurément pas à notre vie terrestre. Elle n'est pas un phénomène de combustion

naturelle. Elle se passe d'atmosphère. Elle n'est apparemment que mouvement, un mouvement plus étroitement borné encore que celui que nous connaissons sur la Terre, puisqu'il ignore la troisième dimension...

— Une vie sans atmosphère, sans respiration, murmurai-je, est-ce bien une vie ?

Cette fois, ce fut Pierre qui répondit :

— Qu'est-ce qui caractérise la vie d'un être, même sur la terre ? C'est la naissance, la croissance, le déclin et la mort... Nos observations, judicieusement poursuivies, doivent nous apporter le témoignage s'il en est, ou non, ainsi pour les infiniment plats...

— Et c'est ce que je veux commencer à vérifier tout de suite, s'écria René, en commençant à endosser son fournement de patrouilleur...

Ce fut alors qu'une difficulté imprévue se présenta dans l'organisation des patrouilles. Pierre exprima sa volonté d'être de toutes les expéditions, en sa qualité de chef. René, avide d'employer à des expériences les quelques jours qui nous restaient à séjourner sur l'astre transparent, exprima le même désir. Nul ne fit d'objection.

Mais il fallait, par mesure de sécurité, laisser à bord, avec Fernand aux fers, au moins deux membres de l'équipage. Ce seraient donc, soit Grimaille et moi, soit Hélène et moi, ce qui m'agréait le mieux ; soit enfin, Hélène et Grimaille, ce qui ne me plaisait guère...

Ainsi, je ne devais plus prendre part qu'à une sortie sur trois et il en fut de même pour Hélène et Grimaille. Je ne sus ce que mes compagnons pensèrent de cet arrangement. Quant à moi, je le trouvai bien désagréable. Toutes les fois que je pouvais satisfaire ma curiosité en participant aux patrouilles, j'étais dévoré d'inquiétude, pour avoir laissé la chère Hélène, sans protection en compagnie d'un

homme aussi peu sûr, à mon gré, que Grimaille. Je m'étonnai que Pierre et René fussent exempts d'une alarme semblable. Sans doute jugeaient-ils Grimaille moins sévèrement que je le faisais moi-même. Sans doute encore la passion de la découverte était-elle en eux trop puissante pour laisser une place aux sentiments purement humains...

Toutes les sorties se firent désormais dans la même direction, celle qui menait à la région peuplée d'êtres infiniment plats. Et les observations succédèrent aux observations, les expériences aux expériences, si bien que nous acquerions chaque jour quelque clarté nouvelle, quant à l'étrange vie des habitants de Phœbé II. À la fin de chaque période correspondant à une journée terrestre, et avant de chercher, dans nos fauteuils-lits, le sommeil nécessaire, nous mettions en commun les observations et les notes de la journée.

Notre documentation s'enrichissait ainsi sans cesse, chacun apportant sa pierre à l'édifice. Peu à peu, je me laissais prendre au charme de cette chasse à la vérité scientifique. J'aimais cette poursuite des solutions de l'effarant mystère. Grimaille n'était, en apparence, pas moins passionné que moi. Il apportait une contribution réelle aux travaux de l'équipe, et semblait bien assagi. Quant à Fernand, il avait, un soir, demandé humblement sa grâce, que Pierre avait durement refusée.

— Laissez-moi sortir avec vous, au moins une fois, supplia encore le prisonnier. Je voudrais tant voir à mon tour, les mystérieux polygones !

— Non, décida le chef. Vous êtes un indésirable et je regrette seulement de vous avoir emmené avec nous dans le « Bolide ».

Hélène fit un mouvement comme pour intervenir en faveur de Fernand ; mais elle se ravisa aussitôt en soupirant. Grimaille ne

manifesta pas son sentiment ; mais je crus remarquer un rapide échange de regards entre lui et le captif.

Je n'approuvai point entièrement la rigueur de Pierre. Je craignais toujours que, l'exaspération et la rancune aidant, Fernand ne parvînt à inciter Grimaille à se joindre à lui pour l'exécution de ténébreux desseins, en dépit du calme qu'affectait maintenant notre bouillant capitaliste.

Au cours de chaque patrouille à laquelle je participais, j'étais sollicité par un souvenir d'enfance, le problème du loup, de la chèvre et du chou, et je comparais notre situation à celle qu'expose plaisamment ce problème. J'eus un instant la velléité de le résoudre en renonçant à prendre part aux sorties et en m'assujettissant à demeurer toujours à bord. Mais je ne pus vaincre le démon de la curiosité, qui me soufflait que les habitants de Phœbé II attendaient ma visite !...

D'ailleurs, les expéditions n'étaient ni sans fatigue ni sans danger. Déjà, je n'avais pas fait très bonne figure au début du voyage. Je ne voulais pas avoir l'air de me dérober. Je ne donnai donc pas suite à mon projet, et les patrouilles se firent, jusqu'à la fin, dans l'ordre que j'ai indiqué...

Ainsi que je l'ai signalé, chacun de nous découvrit quelques particularités de la vie des infiniment plats. Ainsi, ce fut moi qui, le premier, fus le témoin d'une naissance.

Je me penchais sur un groupe d'hexagones rouges, qui se livraient à des évolutions, dénuées de sens pour l'observateur terrien, mais qui devaient avoir une raison logique pour eux, lorsque je remarquai que l'un de ces hexagones s'écartait du groupe. Je le suivis. Il m'entraîna assez loin. Fort heureusement, les silhouettes noires de mes compagnons, et le signal-disque, et le vaste panneau de l'astro-nef, demeurèrent dans le champ de ma vision, renforcée par la lorgnette. Mon hexagone parvint enfin à s'isoler.

Il s'immobilisa, prit une teinte plus foncée, devint pourpre, et je le vis soudain se dédoubler. Un second hexagone, de même taille, mais de couleur rose tendre, glissait doucement hors du premier. Au fur et à mesure qu'il se détachait, les zones libérées du premier cessaient d'être pourpres pour redevenir simplement rouges. Au bout d'un quart d'heure, il y eut, devant mes yeux, deux hexagones semblables dont l'un était seulement plus clair que l'autre...

Je fus très fier du succès que je remportai, quand je contai à mes compagnons ce que j'avais vu. Chacun d'eux put assister, par la suite, à des naissances identiques. Mais j'étais tout de même le premier...

À la sortie suivante, Grimaille obtint un succès du même ordre, en exposant comment il avait assisté à un mariage d'octogones. Les deux figures s'étaient fondues en une seule, de la même couleur verte que les mariés.

Mais je renonce à discriminer la part de chacun dans les découvertes de tous...

Des mariages, des naissances, nous en vîmes tant, que ces spectacles cessèrent de nous émouvoir. La mort elle-même des êtres infiniment plats ne nous toucha bientôt plus que médiocrement.

Toutefois, la première fois que nous pûmes voir disparaître un polygone, quelque tristesse assombrit le regard de la chère Hélène. L'image était immobile, parmi un groupe extraordinairement mouvant. C'était un beau pentagone jaune, de première grandeur. Il pâlit progressivement, changea de couleur, prit peu à peu cette teinte grisâtre qui était, pour le peuple à deux dimensions, celle du sommeil. Puis, il pâlit davantage, s'atténua lentement, devint presque transparent, et enfin, s'effaça tout à fait...

Nous devions avoir, par la suite, plusieurs occasions d'assister à des spectacles semblables. C'était toujours assez pénible, mais ces

êtres étaient si loin de nous, que notre émoi restait, comme je l'ai noté, très superficiel...

Au total, des attributs de la vie, tels que Pierre les avait exposés, le jour de notre première rencontre avec les polygones, deux étaient possédés par le peuple à deux dimensions : la naissance et la mort.

Quant à la croissance, René, après de multiples observations, la plaça dans la progression des couleurs, allant du clair au foncé, puis redevenant plus claires vers la fin de l'existence des êtres de Phœbé II. En réalité, il ne put jamais vérifier complètement cette hypothèse.

Pour ce qui concerne les autres résultats de nos recherches, j'ai dit, et je ne répéterai plus, que je renonce à préciser à quel membre de l'équipage chacune d'elle fut particulièrement due, tant cette équipe devint homogène dans le travail. Je me contenterai de résumer ici le sens général de ces résultats.

Les figures les plus simples constituaient l'élite de l'étrange société. Souvent, en effet, l'on pouvait voir des troupes de décagones ou de pentagones, encadrées par un petit nombre d'hexagones, et précédées par quelques carrés, menés eux-mêmes par un seul triangle.

Parmi les polygones semblables, il y avait encore une hiérarchie, caractérisée par la taille et par la couleur, les grandes figures l'emportant sur les petites dans chaque groupe de même couleur et de même forme. Quant à la hiérarchie des couleurs, elle allait dans cet ordre décroissant : violet, bleu, vert, jaune, rouge. Les images rouges étaient d'ailleurs les plus nombreuses, et les violettes les plus rares.

Nous n'eûmes pas grand mérite à faire ces découvertes. Toujours, un polygone à multiples côtés cédait la place à un plus simple ; un petit à un grand ; un rouge à un jaune ; un jaune à un vert ; un vert à un bleu, et un bleu à un violet...

Au cours de toutes nos observations, nous ne pûmes voir qu'un seul triangle violet. Il était de la plus grande taille, généralement entouré de polygones de même couleur, les carrés étant les plus proches et les décagones les plus éloignés.

Notre conclusion fut que ce triangle violet était le chef ou le roi du peuple polygonal, et que les figures violettes étaient les dignitaires ou les gardes de ce chef ou de ce roi.

Les hexagones, octogones, et décagones rouges, qui pullulaient sur la surface transparente de Phœbé II constituaient assurément le menu peuple...

À quels résultats serions-nous arrivés si notre séjour sur l'astre de cristal, avait pu se prolonger ? Le grand désir de Pierre et de René, c'était d'entrer en relations avec le peuple polygonal. Par quels moyens établir la communication entre des hommes à trois dimensions et des êtres à deux dimensions ?

Ainsi qu'on va le voir, René Lesmond tenta d'employer les ondes hertziennes. Si l'expérience ne fut pas entièrement probante, du moins aurait-elle permis tous les espoirs, si notre séjour n'avait touché à sa fin. Il y avait douze jours terrestres que nous étions sur le satellite, six que nous observions le peuple à deux dimensions, et il fallait songer à préparer notre retour.

Nos provisions de bouche ne tarderaient pas à s'épuiser, ainsi que notre réserve de peroxyde, d'où nous tirions l'air et l'eau.

Nous devions avoir le temps, tout de même, d'amorcer l'expérience conçue par René Lesmond, avec l'espoir de la mener plus loin. Cet espoir devait être déçu. Mais nous ne pouvions prévoir les terribles événements qui suivirent et qui me restent à narrer.

XVI

La guerre des images

Cette journée, au cours de laquelle René Lesmond amorça l'expérience qui devait rester inachevée, fut si fertile en événements, que je dois la conter, par le menu depuis le début jusqu'à la fin.

Dès le matin – notre matin terrestre indiqué par les chronomètres – Grimaille interpella Pierre avec une affectation de courtoisie qui ne me plut qu'à moitié.

— Mon cher ami, lui dit-il, j'ai une requête à vous présenter... Je n'ai pas voulu intervenir, lorsque mon secrétaire a demandé à être libéré de ses fers ; il n'était pas mauvais qu'il subisse le châtement de sa fâcheuse conduite. Mais je sais qu'il regrette d'avoir mal agi. Il est le seul d'entre nous à n'avoir point vu les étranges habitants de Phœbé II. Il a couru pourtant les mêmes dangers que nous tous. Est-il juste de le priver totalement, pour un instant d'égarement, du fruit du périlleux voyage qu'il a fait avec nous ? Je laisse à votre esprit d'équité le soin de prendre une décision bienveillante à son égard, avant l'heure du retour...

Pierre, surpris par ce ton conciliant, si différent du ton habituel de son vaniteux commanditaire, hésita un instant avant de répondre. Il regarda successivement Hélène et René, comme pour lire dans leurs yeux ce qu'ils pensaient des paroles de Grimaille. Puis il déclara :

— Je suis responsable du succès de notre expédition et de la vie de tous mes compagnons. Or, j'estime que la mise en liberté de Fernand reste un danger, aussi bien pour la réussite de notre entreprise que pour l'existence de tous. Je consens toutefois à l'emmener avec

moi, sous ma surveillance, lors de la dernière sortie que je ferai avant notre départ pour la Terre. Ainsi verra-t-il, comme il le souhaite, les êtres à deux dimensions. Jusque-là, il restera aux fers et on l'y remettra dès le retour de cette ultime patrouille. Une fois sur la Terre, si nous parvenons à y revenir, j'oublierai mes griefs. C'est tout ce que je peux faire pour lui...

J'attendais une riposte de Grimaille que cette solution ne devait certes pas satisfaire. À ma grande surprise, il s'inclina devant la décision de Pierre et murmura seulement : « À votre aise »...

J'aurais préféré qu'il insistât. Cette soumission apparente ne me disait rien de bon.

Cependant, René nous mit au courant de la tentative qu'il allait faire pour entrer en communication, tout au moins sommairement, avec le peuple à deux dimensions.

— L'étrange vie de ce peuple, nous dit-il, est probablement d'essence radio-électrique. Nous avons emporté dans le « Bolide » à tout hasard, un poste émetteur de campagne, qui peut fonctionner avec des accus. Ceux-ci ont été chargés par mes soins, tandis que nous dormions. C'est un instrument assurément un peu lourd et assez encombrant. Mais il reste tout de même relativement portatif. Nous pouvons d'ailleurs le porter à tour de rôle. Je me propose de l'installer à proximité de nos polygones, et d'arroser de trains d'ondes la surface où ceux-ci se meuvent. Nous verrons s'ils réagissent et comment ils réagissent... Et peut-être pourrons-nous, si cette première partie de l'expérience réussit, essayer d'émettre ainsi des signaux très simples, qui seraient un commencement d'entrée en relations...

Je ne sais si mes compagnons furent aussi frappés que moi par la hardiesse de cette conception et par l'ingéniosité de cette idée d'utiliser pour correspondre avec les êtres à deux dimensions, un appareil destiné en principe, à des communications éventuelles avec la

Terre. En tout cas, j'admire profondément mon ami René Lesmond...

Toutefois, lorsque, chargé de l'appareil, qui eût été terriblement, lourd sur la Terre, et qui était encore bien encombrant sur Phœbé II, je sortis par l'écluse d'air avec Pierre et René, je ne me sentis pas tranquille à la pensée de laisser derrière nous Hélène, entre Grimaille, sans doute mécontent, et Fernand, heureusement hors d'état de nuire, mais certainement ulcéré... Mais je ne pouvais me dérober. Mes deux amis comptaient sur mon aide.

Cette aide, pourtant, devait être, modeste. Je n'ai jamais rien compris à la T.S.F. Tout ce que je sais, c'est tourner un bouton afin d'entendre une voix lointaine. Mais je ne suis ni bricoleur, comme tant de gens, ni théoricien comme quelques autres.

C'est pourquoi la suite de ce récit, et notamment le compte rendu sommaire de l'expérience de René paraîtra sans doute maladroit aux initiés. C'est l'œuvre d'un profane, qui narre ce qu'il a vu, sans plus...

Je passe donc sur le détail des opérations, pour en donner tout de suite le résultat.

Lorsque le terrain où se mouvaient les êtres à deux dimensions fut arrosé par les ondes hertziennes, nous assistâmes à une fuite éperdue des polygones colorés devant ces ondes invisibles, mais assurément perceptibles pour eux. En tous lieux où elles passaient, le vide se faisait. On eut dit des feuilles mortes ramassées par un balai gigantesque.

Dans le monde à deux dimensions, les ondes radio-électriques, ainsi que l'avait prévu René, exerçaient donc une influence certaine. De quelle nature était cette influence ? De quelle manière pourrions-nous l'utiliser pour établir des signaux ? Nous ne devons jamais le savoir. Car, tout à coup, surgit l'imprévu...

René venait d'arrêter une première émission d'ondes hertziennes, lorsque la surface transparente du sol se peupla d'êtres que nous n'avions encore jamais observés, et qui venaient de la direction perpendiculaire à celle que nous avons suivie pour venir du « Bolidé ». Une nouvelle armée de dessins animés accourait. Je dis bien « une armée » et même une armée en marche, avec ses éclaireurs, le gros de la troupe, ses chefs... Mais cette fois, ce n'étaient plus des polygones réguliers que figuraient les dessins. C'étaient des cercles, presque tous rouge vif. Ils étaient encadrés par des cercles jaunes, semblables à des officiers subalternes, et, en plus petit nombre, par des cercles verts, sans doute les officiers supérieurs.

Quelques cercles bleus, entourés d'un état-major vert et jaune, complétaient cette troupe et, enfin, tout à l'arrière-garde, glissait, non sans quelque majesté, un grand cercle violet, qui avait bien vingt centimètres de rayon, et qu'escortait un état-major bleu...

La pensée qui nous vint à tous trois, les Terriens, et que nous échangeâmes par gestes, selon notre code sourd-muet, s'imposait tout naturellement. Ces images circulaires constituaient l'armée d'un autre peuple à deux dimensions et elles venaient porter la guerre au sein de la nation polygonale.

En proie à la plus vive curiosité, nous cessâmes pour un temps nos émissions d'ondes hertziennes, afin d'observer le comportement des nouveaux venus.

Nous ne nous étions pas trompés. Nous allions assister à une véritable bataille rangée. Les cercles, ayant adopté une formation enveloppante, fondirent sur les polygones. Mais ceux-ci avaient perçu l'approche de l'ennemi. Depuis quelques minutes, une vive inquiétude, traduite par des évolutions plus rapides, s'était manifestée parmi eux. Cette agitation s'était peu à peu ordonnée. Des émissaires s'étaient détachés, qui avaient ramené le grand triangle violet auquel

obéissait tout le peuple polygonal. Un dispositif de défense avait été improvisé en quelques instants...

Une forte colonne de décagones rouges barrait maintenant, le chemin aux cercles et, de chaque côté, des troupes d'octogones rouges, sous la conduite de pentagones jaunes et verts, s'élançaient, dans le dessin évident de s'opposer à un débordement par les ailes.

À l'arrière, le triangle violet, presque immobile, s'entourait de carrés bleus, qui s'agitaient frénétiquement, et dont certains se détachaient par instants pour joindre des pentagones et des hexagones verts, qui s'élançaient à leur tour vers l'une ou l'autre des colonnes de l'armée polygonale, comme pour transmettre des ordres.

De leur côté, les cercles s'étaient arrêtés dans leur élan. Leur ruée semblait brisée, avant même le contact, avec les polygones, comme s'ils eussent été décontenancés par la rapidité avec laquelle l'armée adverse s'était mise en position de défense. Mais ils reçurent des renforts. De nouvelles troupes vinrent grossir leurs rangs, et ils reprirent leur marche en avant.

Cependant, la colonne polygonale du centre se déployait soudain en une ligne, qui fit face à tous les cercles attaquant de front. Et le choc eut lieu...

Je me demandais avec curiosité comment ces images sans relief allaient se battre. Elles semblaient dépourvues d'armes. Notre civilisation terrestre avait apparemment sur la leur le triste avantage d'avoir perfectionné l'art de tuer...

En vérité, polygones et cercles n'utilisèrent que des armes naturelles, et seulement dans le corps à corps. Chaque figure émettait, au moment du choc avec une figure ennemie, une sorte de radiation à peine visible, et dont le contact faisait pâlir l'adversaire. Le plus souvent, le combattant touché reprenait rapidement sa couleur après un bond en arrière et se ruait de nouveau sur celui qui l'avait frappé.

Certains, pourtant, demeuraient pâles et s'immobilisaient. C'étaient les blessés graves. D'autres, à force de pâlir devenaient bientôt invisibles, morts de leurs blessures. Quelques-uns, enfin, s'effaçaient d'un seul coup, après avoir été touchés par la radiation d'un ennemi. Leur meurtrier courait aussitôt à d'autres prouesses.

Il n'y avait pas que des combats singuliers. L'on voyait des polygones isolés, attaqués par trois ou quatre cercles, s'effacer aussitôt de la surface du sol. En cette extraordinaire contrée, les obsèques étaient singulièrement simplifiées... L'on voyait également de petits groupes, assaillis par des formations plus denses et rapidement anéantis. Les cercles étaient presque partout plus nombreux. Ils semblaient également plus impétueux et plus forts. Les polygones faiblissaient visiblement.

Déjà, la ligne de résistance frontale fléchissait et s'incurvait dangereusement. Aux ailes, les colonnes de protection reculaient sous l'assaut des cercles. La manœuvre de débordement se dessinait. Les cercles avaient presque bataille gagnée...

Ce fut alors que, d'un commun accord et sans même nous consulter, nous résolûmes d'intervenir dans le combat, à la manière des divinités de l'Olympe dans la guerre de Troie.

Pourquoi primes-nous parti pour les polygones ? Sans doute parce que nous les avons connus les premiers et qu'ils nous étaient plus familiers ; ou bien, parce que les autres avaient attaqué par surprise. Quoi qu'il en soit, Pierre, de sa paume collée au sol, immobilisa le cercle violet, généralissime ou roi des agresseurs, qui commençait à s'agiter victorieusement. En même temps, René et moi-même, arrêtons l'élan vigoureux des deux plus ardents cercles bleus...

À quelle intervention divine ou à quelle arme secrète les cercles attribuèrent-ils cette disgrâce de leurs chefs ? L'impossibilité de faire communiquer nos esprits à trois dimensions avec ceux des êtres

infiniment plats, ne nous permit pas de le savoir. Toujours est-il que la mésaventure du roi des Cercles et de ses deux meilleurs généraux, qui, tous trois, pâlissaient à vue d'œil, jeta tout d'abord quelque désarroi parmi les troupes circulaires, qui faiblirent ensuite devant une contre-attaque des polygones.

Toutefois, notre intervention faillit devenir inopérante. De nouveaux renforts circulaires accouraient de la même direction d'où étaient venus les premiers. Un grand cercle bleu les commandait et leur fougue, leur nombre, leur science de la guerre allaient certainement rétablir la situation de leur armée. Les polygones, moins nombreux, devaient succomber, malgré leur courageuse défense et malgré l'appui des divinités inconnues que nous incarnions.

Notre sympathie instinctive pour le peuple polygonal en souffrit, et la même idée nous vint à tous trois : les ondes !... Ce fut René qui opéra. S'emparant de l'émetteur, il lança, dans la direction des cercles, des trains d'ondes successifs et précipités...

Cette fois, ce fut, chez les cercles, une fuite éperdue. Le grand cercle violet, que Pierre avait lâché, ne fut pas le dernier à battre en retraite. De leur côté, les polygones, étonnés, mais certainement ravis, de ce retournement imprévu de la situation, se ressaisirent et s'élançèrent sur les traînards, dont un grand nombre fut effacé, tandis que les autres disparaissaient, dans le lointain, sous le puissant coup de balai hertzien.

Je me demandai bien un peu si notre intervention avait été conforme à la justice. Peut-être les cercles avaient-ils d'excellentes raisons pour attaquer les polygones. Nous avons agi en divinités aveugles, jouant le rôle d'une providence hasardeuse, qui protégerait ou frapperait au petit bonheur...

Pauvres et faibles divinités ! Il leur fallait, à peine terminée la bataille des cercles et des polygones, battre en retraite à leur tour, et

s'en aller renouveler leur provision d'air, sous peine de cesser de compter eux-mêmes parmi les vivants...

XVII

Guet-apens

En retournant vers le « Bolide » nous étions fort excités par le spectacle auquel nous venions d'assister, et je me promettais de régaler d'un récit complet et circonstancié la chère Hélène, qui n'avait pas eu l'occasion de voir la grande bataille des êtres à deux dimensions. Mes deux compagnons réfléchissaient sans doute aux moyens éventuels de communiquer avec ces êtres, en renouvelant l'expérience radio-électrique, interrompue par la guerre des images, mais dont les premiers résultats permettaient de grandes espérances...

Mes modestes connaissances scientifiques ne m'apportaient que de faibles lueurs sur la valeur de l'opération faite à l'aide de l'appareil bien encombrant que je m'obstinais à porter seul, voulant me rendre utile de cette façon, faute de mieux. Plus tard, au cours de conversations avec Pierre, je devais vaguement comprendre que les infiniment plats se trouvaient être à la fois émetteurs et récepteurs de rayons hertziens, ou du moins de radiations s'en rapprochant.

Des exemples explicatifs me furent donnés : notre cerveau émet et reçoit des radiations psychiques ; notre regard émet et reçoit des rayons lumineux ; notre bouche émet des ondes sonores, que reçoit notre oreille. Donc, rien d'impossible, a priori, dans la conception d'êtres vivants jouant le rôle de récepteurs et d'émetteurs de certaines ondes.

Les infiniment plats ayant été impressionnés très vivement par les ondes hertziennes et ayant émis, de leur côté certains rayons, on pouvait en conclure que ces derniers étaient semblables aux radiations de Hertz et espérer ainsi entrer un jour en relations, à l'aide de ces radiations, avec le peuple à deux dimensions...

Sous cette forme, tout cela est bien un peu confus et sommaire. On sait que je suis peu versé dans ces sciences et je ne fais que répéter ce que j'ai retenu des savantes explications de Pierre. Mais le fait est que ce ne sont là que des hypothèses, le temps nous ayant manqué pour renouveler et perfectionner l'expérience. Même si nous n'avions pas dû écourter, comme on va le voir, notre séjour, et hâter notre retour, les quelques jours qui nous seraient restés, auraient-ils suffi à mener à bien nos essais ? Nul ne le saura jamais...

J'en reviens à mon récit de la journée tragique qui n'était encore qu'à son début, après la bataille des images. Nous avons quitté le « Bolide » selon nos chronomètres terrestres, à cinq heures du matin. Il pouvait être onze heures, lorsque survint le premier incident.

Nous glissions allègrement sur le sol transparent et uni et nous approchions du but. Le grand panneau de signalisation était tout près de nous. La porte de l'écluse d'air s'offrait à nous. Nous allions entrer. Soudain, nous vîmes apparaître, venant de derrière l'astronef, dont la masse les avait jusqu'alors dissimulés à nos regards, deux formes humaines, équipées comme nous, masquées, munies de lunettes semblables aux nôtres, et dont les mains gantées braquaient sur nous deux mitraillettes semblables à celle qui avait été confisquée à Fernand.

Il ne pouvait s'agir, assurément, que de Grimaille et de son âme damnée. Les deux misérables projetaient notre mort, ou tout au moins la mort de Pierre et de René, car ce fut sur eux qu'ils déchargèrent leurs armes...

Les tireurs étaient si près de leur but qu'il semblait qu'ils ne pussent le manquer. Je n'ignorais pas que les deux révoltés étaient experts en la matière. Eux-mêmes s'étaient vantés de faire mouche à tout coup. Je m'attendais donc à voir mes deux amis s'effondrer. Après eux, c'eut été certainement mon tour.

À ma grande surprise, la mitraille nourrie émanant des armes dirigées sur notre groupe passa au-dessus de nos têtes, sans nous atteindre. Encore une chose que je ne compris pas immédiatement.

Le piteux résultat de leur agression déconcerta les deux assaillants, qui n'opposèrent qu'une résistance assez molle, lorsque nous nous précipitâmes sur eux... En un tournemain, ils furent terrassés. Puis, sur un geste de Pierre, nous profitâmes de ce que nos adversaires étaient empêtrés dans leurs fourniments et leurs raquettes et ne se relevaient que lentement, et nous franchîmes rapidement l'écluse d'air, l'un après l'autre, laissant sur le sol glacé, auprès des traîtres et de leurs armes déchargées, le poste émetteur que j'avais lâché pour me jeter sur eux...

Pierre, en sa qualité de chef, était entré le dernier. Il ferma de l'intérieur la porte de l'écluse d'air, si bien que les deux drôles, pris à leur propre piège, se trouvèrent « prisonniers dehors » si j'ose ainsi m'exprimer...

Jamais je ne pourrai voir, ni même concevoir, fureur aussi violente que celle qui s'empara de Pierre, quand il aperçut, en pénétrant dans la chambre demi-sphérique, une forme immobile, dans le fauteuil où Fernand avait été enchaîné durant six jours terrestres. Car cette silhouette c'était celle d'Hélène.

La chère et tendre créature était aux fers, à son tour. Les deux complices, traîtres à l'amitié, traîtres à la solidarité humaine, traîtres à l'équipe dont ils faisaient volontairement partie, avaient ainsi molesté la fiancée du chef, pour pouvoir mieux préparer leur guet-apens...

Pierre s'élança en même temps que René et moi vers la jeune fille enchaînée. Il se mit en devoir de défaire ses liens. À demi évanouie, elle souriait pourtant, avec une exquise douceur, à son

libérateur, qui pleurait d'émotion, en voyant ces membres délicats, meurtris par la rude étreinte des crampons de fer...

Libérée et réconfortée, Hélène nous conta les faits qui avaient précédé l'agression à laquelle nous venions d'échapper miraculeusement.

— Vous veniez à peine de partir, dit-elle, lorsque cet homme, qui se croit tout permis parce qu'il est riche sur la Terre, m'a fait une déclaration insensée, et dont je rougis encore...

— Le gredin, murmura Pierre en serrant les dents...

Le regard de René et le mien exprimèrent une pensée semblable, et la chère créature nous remercia par un tendre sourire. Elle poursuivit :

— Je ne vous répéterai point ses odieuses paroles... Déjà, à plusieurs reprises, il avait tenté de me faire entendre des sentiments que je ne pouvais accueillir. J'avais affecté de ne pas comprendre. Mais cette fois, je ne pouvais feindre l'incompréhension. Il parlait clairement et me proposait crûment et cyniquement de vous abandonner pour lui...

À son tour, René gronda :

— Le misérable !...

— Je dis « abandonner », reprit-elle. Je ne sais pas si vous m'entendez bien. Car son plan, c'était de voler le « Bolide » et de vous laisser périr tous les trois sur cet astre mort. Oui, tous les trois, vous, Pierre, parce que je vous aime ; toi, René, parce que tu es mon frère, vous, enfin, parce que...

Elle me regardait un peu confuse, et n'osait achever. Mentalement, je complétais : « parce que vous m'aimez »... Car c'était là ce qu'elle ne pouvait exprimer. Tout haut, je prononçai :

— Parce que je suis votre ami, et celui de Pierre et de René...

Un sourire encore fut ma récompense, tandis qu'elle continuait :

— S'emparer de l'astronef était facile, en votre absence. Le diriger vers la Terre, il pouvait le faire, avec mon aide et celle de Fernand. Mais il lui fallait d'abord la clé de contact sans laquelle il est impossible d'agir sur les commandes. Il osa me demander de l'aider à la dérober. Vous devinez quel accueil j'ai fait à cette proposition aussi ridicule que criminelle. Il insista, en me faisant un tableau du prétendu bonheur que m'assurerait une union avec lui, après notre retour sur la Terre, où, riches de la gloire usurpée et de son immense fortune, nous connaîtrions les joies les plus exquises... C'est lui qui parle, bien entendu... En présence de mon refus indigné, et à l'audition des mots outrageants que je lui jetai dans ma colère, il a changé de thèse et m'a menacée. C'est alors que l'infâme Fernand est intervenu et a dit à son maître : « Délivrez-moi, et je vous indiquerai un moyen de mater cette enragée »...

— Et il a accepté ? fit Pierre, pâle de courroux...

— Il s'est empressé de défaire les liens de Fernand. Je tentai bien de l'en empêcher, mais mon opposition ne put être que platonique. Lorsque le valet fut libéré, il chuchota quelques mots à l'oreille de son maître. Avec un rire affreux, celui-ci acquiesça. Tous deux, alors se précipitèrent sur moi, me réduisirent à l'impuissance, malgré ma résistance, et me mirent aux fers à la place qu'avait occupée Fernand... Dès que je fus immobilisée Grimaille m'injuria bassement. Il jura de me « dresser » de faire de moi son esclave et proféra mille autres menaces... Mais Fernand le rappela à l'ordre. « Vous vous occuperez plus tard de votre belle captive, ricana-t-il. Vous aurez tout le loisir d'en venir à bout, par la famine, par exemple. Pour l'instant, il n'y a pas de temps à perdre. Les autres vont revenir. Il faut prendre la clé à Saravine et nous défaire de l'équipe »... Comme Grimaille semblait indécis, le misérable dit, avec un rire qui me fit horreur :

« Croyez-vous que je n'avais apporté que l'arme que m'a volée l'amoureux de cette fille ? Fernand est plus prévoyant que ça, tenez ! »... Il avait fouillé dans son paquetage et en avait tiré deux pistolets semblables à celui qui lui fut confisqué.

— Quel imprudent je fus ! s'écria Pierre. Je n'ai pas vérifié ce paquetage, après la première scène d'insubordination...

— Qui aurait deviné une telle scélératesse, fit Hélène. Mais je n'ai plus que peu de chose à vous dire. Les deux complices exposèrent leur plan devant moi. Il s'agissait de vous tuer tous les trois, puis de fouiller les poches de Pierre pour s'emparer de la clé de contact. Après quoi, laissant vos corps sur le sol, Grimaille se proposait de prendre la direction de l'astronef, selon les règles que sa future victime elle-même lui avait enseignées et de le ramener vers la Terre. Si je n'étais devenue souple et docile, j'aurais été assassinée à mon tour...

Le même frisson d'horreur et de colère nous parcourut tous les trois, à l'audition de cette conclusion. Hélène n'eut pas besoin de préciser qu'elle aurait résolu l'alternative en choisissant la mort. Elle dit encore, cependant :

— Croyez-moi, mes chers compagnons. Même dans les fers, même lorsque les deux assassins eurent quitté l'astronef pour aller s'embusquer et vous tendre l'odieux guet-apens, je n'ai jamais désespéré. On eut dit que je pressentais qu'une circonstance fortuite, vous préserverait. Mon espoir n'a pas été déçu.

En quelques phrases, Pierre lui expliqua comment nous avions échappé à la tentative d'assassinat dont nous avons failli être victimes.

— J'imagine, dit-il, que ces deux ignorants n'ont pas songé à tenir compte, en nous visant, de la diminution, sur Phœbé II, de l'accélération de la pesanteur. Ils ont tiré comme ils l'auraient fait sur la

Terre. Ils ont visé trop haut. Comme la trajectoire est plus tendue que sur notre planète natale, les projectiles ont filé au-dessus de nous. Et ces balles, à présent, se promènent dans l'espace infini, à moins qu'elles ne tournent, infimes satellites, autour de l'astre de cristal.

Cette explication me ravit. Les deux traîtres étaient victimes de leur propre adresse dans l'art de tuer. Un profane comme moi aurait tiré droit devant lui, sans calcul, et aurait pu toucher le but. Eux, qui étaient exercés dans le maniement du pistolet, avaient tenu leur arme et dirigé leur tir selon les bons principes. Or, il se trouvait que les bons principes terrestres devenaient mauvais sur le second satellite ! Quelle déception avaient dû éprouver les gredins !...

Leur attitude présente traduisait bien cette déception. Par les hublots ou dans le cœlostas, nous pouvions les apercevoir. Ils tournaient autour de l'astronef en faisant des gestes suppliants...

Le sens de cette supplication n'était pas douteux. Les misérables désiraient rentrer dans le « Bolide ». Sans quoi, ils étaient condamnés à une mort affreuse par asphyxie, lorsque leur provision d'air serait tarie. Aussi imploraient-ils leur pardon. Cette lâcheté avait quelque chose d'abject. Toutefois, il était bien difficile de rester indifférent en présence de ces deux humains que guettait le trépas...

La chère Hélène s'en émut la première.

— On ne peut pas, dit-elle, les abandonner...

— N'est-ce pas, justement, le sort qu'ils nous réservaient, répliqua froidement le chef.

— Tout de même, insista la jeune fille, il est barbare de leur appliquer la peine du talion. Leur cruauté n'excuserait pas la nôtre. Ils méritent d'être jugés et condamnés. Mais est-il digne de nous, de les condamner sans les juger ?

— Reste-t-il un doute sur leur culpabilité ? dit encore Pierre.

— Les condamner, soit ! reprit Hélène : Mais les exécuter !... Faire besogne de bourreau...

À mon tour, j'intervins, dans le même sens :

— Tout à l'heure, en présence de la bataille qui mettait aux prises les êtres à deux dimensions, nous avons joué le rôle d'êtres supérieurs, de Providence... Serons-nous aussi implacables que les êtres inférieurs qui se massacraient à nos pieds ?

— Qui a commencé ? riposta sèchement Pierre.

René proposa un moyen terme.

— On pourrait, peut-être, suggéra-t-il, se contenter de les mettre dans l'impossibilité de nuire. Hélène a raison. Il serait indigne de nous de les condamner sans les entendre, et surtout de participer à leur exécution. En les laissant mourir par asphyxie, nous nous ferions exactement leurs bourreaux. Et puis nous devrions, par les hublots et le cœlostat, assister à leur agonie. Je doute, quant à moi, d'en avoir la force. Et je suis bien sûr que ma sœur ne peut supporter un tel spectacle...

Cet argument parut faire quelque impression sur le chef. Il fit un mouvement vers la porte, puis s'arrêta hésitant encore. Mais Hélène s'écria :

— Pierre, si vous m'aimez, donnez-moi leur grâce ! Je perdrai à jamais le sommeil et la sérénité de la conscience si j'assiste à la mort de ces deux hommes, à ce meurtre froidement résolu et accompli, même avec la certitude qu'ils ont mérité leur sort...

— C'est bien, dit-il. Pour l'amour de vous, ma chérie, je consens à faire grâce et à permettre à ces assassins l'accès de l'astronef. Mais il faut prendre des dispositions pour les mettre désormais tous deux hors d'état de faire le mal. Dès l'entrée du premier, René et Calais le

saisiront et le mettront aux fers. L'entrée ne sera permise au deuxième qu'après cette opération, qu'il devra subir à son tour.

Ce fut à ce moment que survint la plus terrifiante péripétie de notre fantastique voyage...

XVIII

La quatrième dimension

Je me penchai sur le miroir du coelostat, afin de voir où se tenaient les deux condamnés graciés, avant d'aller leur ouvrir la porte d'accès à l'écluse d'air.

Et je poussai un cri d'horreur...

Je venais de voir apparaître, à la place même où gesticulaient, un instant plus tôt, nos deux traîtres, une chose innommable, énorme, indescriptible, ne ressemblant en rien à ce que peut concevoir un cerveau d'homme, et qui, j'étais prêt à le jurer sur mon salut, n'était pas présente, la seconde précédente...

Accourus à mon cri, mes compagnons regardèrent. Comme moi, ils furent saisis d'effroi...

Que l'on imagine une masse informe, mouvante, plastique. Quelque chose comme un rocher mou qui s'étalait sur le sol et se déplaçait lentement, ainsi qu'une larve géante. La base du rocher vivant adhérait au sol, à la manière d'une limace. Ses contours gluants se contractaient et se dilataient tour à tour, pour assurer le mouvement de reptation qui permettait cette progression glissante, énervante jusqu'à l'écoeurement. Le sommet de l'objet inconnu était animé d'un mouvement semblable à un hochement de tête, et dont la vision était hallucinante...

Dans la blancheur totale, la transparence parfaite, qui donnaient à Phœbé II cette pureté sereine et glacée dont s'imprégnaient depuis treize fois vingt-quatre heures nos regards charmés, la brusque apparition de la Chose immonde, fut comme une insulte abominable et dégradante :

Du même coup, nos deux traîtres avaient disparu, écrasés, absorbés, assimilés. *La Chose se dandinait à l'emplacement où je les avais vus, quelques secondes auparavant...*

Et puis, brusquement, l'affreuse vision s'évanouit. L'éther reprit sa pureté, l'astre sa blancheur. Le miroir du coelostat cessa d'être souillé par cette abomination. Nous aurions pu penser que nous avions été l'objet d'une hallucination collective, sans la disparition des deux révoltés auxquels nous nous préparions à permettre l'accès de l'astronef...

Où étaient-ils ces deux hommes ? L'immense plaine ensoleillée était nue, déserte. Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, aucune trace ne subsistait de Grimaille ni de Fernand. On eût dit qu'ils s'étaient volatilisés avec tout leur équipement. À la vérité, nul ne devait jamais revoir, ni Grimaille, ni Fernand. La clémence de Pierre, sa concession aux touchantes prières de la tendre Hélène, avait été inutile. Une mystérieuse fatalité s'était chargée du châtement. Je sentis, cependant, en cette minute tragique, que la chère créature était contente que les dernières résolutions de Pierre envers les deux malheureux n'eussent pas été impitoyables...

Notre première réaction, après l'inconcevable événement, fut de fuir. Le regard de Pierre se dirigea vers les leviers de manœuvre. Et nul ne songea d'abord à le contredire, lorsque sa voix prononça, sans trembler, mais avec une sorte de frémissement interne :

— Il faut partir...

René, toutefois, fit une moue, qui ne pouvait s'interpréter comme une approbation sans réserve.

— Tu as une objection ? demanda brièvement Pierre...

— Ce n'est pas positivement une objection. Je pense comme toi, qu'il est temps de faire nos préparatifs pour nous éloigner de ce satellite où l'on peut voir de tels...

Il n'acheva pas. Le mot lui manquait pour qualifier la vision d'horreur. Après une courte pause, il enchaîna, d'une voix hésitante, comme se parlant à lui-même :

— Il est temps de toute façon. Ce qui nous reste de vivres, d'air et d'eau, ne nous permettrait pas, même après la diminution de notre effectif, un séjour beaucoup plus long. D'ailleurs, je ne vois aucun moyen de vérifier l'hypothèse qui s'impose, devant l'être innombrable qui a littéralement absorbé nos révoltés...

— Une hypothèse ? fis-je curieux, malgré la terreur dont je tremblais encore...

Ni Pierre, ni Hélène ne parlèrent. Mais le feu de leurs regards indiquait assez qu'ils n'étaient pas moins intrigués que moi-même.

— Comment ! s'écria René. Cela ne vous est pas venu à l'esprit. L'analogie est pourtant frappante...

— L'analogie ? fis-je encore...

— Vous ne sentez pas qu'il y a une similitude complète entre l'intervention dans notre destin de la Chose inconnue et notre propre intervention chez les êtres à deux dimensions ! Il est certain que nos polygones infiniment plats ne purent connaître de nous qu'une surface fugitivement imprimée sur leur domaine sans relief, par exemple quand nos paumes s'appuyaient fortement sur le sol. Les contours de nos mains, ceux peut-être de nos raquettes, constituaient les seuls perceptions qu'ils pouvaient avoir de nos personnes...

» N'ayant pas la sensation, ni même la conception du volume, mais seulement celle du plan où ils évoluaient ils ont pu s'étonner et s'effrayer, de percevoir, puis de cesser de percevoir, ces contours. Le

reste de nos individus, et le reste de notre univers à trois dimensions demeurerait hors de leur possibilité de conception. Ils ne pouvaient même pas l'imaginer. L'univers, pour eux, c'est la surface de Phœbé II...

» De même le volume massif et hideux sous lequel s'anéantirent Grimaille et Fernand, est la seule perception que nous puissions avoir de l'être auquel il appartient. Mais il n'est pas tout cet être. Nous avons perçu ce rocher mou, parce qu'il entre dans les trois dimensions de notre univers, comme les polygones ont dû percevoir, de nos paumes et de nos raquettes, ce qui entre dans les deux dimensions de leur univers. Le reste de l'être auquel appartient le rocher mou, vit sur un autre plan, dont notre cerveau est inapte à concevoir la nature.

» Chaque fois qu'il s'insère dans notre monde à trois dimensions sous la forme d'un volume, nous percevons ce volume. S'il se retire de ce monde – *comme nous soulevions notre paume hors de l'univers à deux dimensions, des dessins animés* – il échappe de nouveau à notre perception comme nous échappions nous-mêmes à la perception de nos polygones et de leurs adversaires, les cercles belliqueux...

— Ainsi, murmurai-je, le rocher mou appartiendrait à...

— *À un être à quatre dimensions, dont nous ne pouvons nous faire une représentation exacte, ni même une idée approximative...* De même que nous sommes intervenus, maladroitement peut-être, mais sans mauvaises intentions, dans la destinée des images animées, cet être, sans pouvoir communiquer avec nous, est intervenu dans notre destinée propre, sans que rien ne prouve que ses intentions sont hostiles...

Tandis que René Lesmond exposait ainsi, avec la sérénité d'un maître en Sorbonne faisant son cours, cette hypothèse d'une étourdissante hardiesse sur la nature réelle des masses à éclipses dont le

seul souvenir me fait, aujourd'hui encore, frissonner. Pierre, tout en l'écoutant avec une attention passionnée, vérifiait des contacts, remuait des manettes, se penchait sur des appareils de précision...

Enfin, il prononça d'une voix qui s'efforçait sans grand succès de rester enjouée :

— Quelle que soit la constitution mystérieuse de l'horrible chose, et malgré tout mon désir de te permettre de vérifier ta splendide hypothèse, je suis d'avis que nous ne devons pas demeurer sur Phœbé II une minute de plus qu'il n'est nécessaire pour mettre le « Bolide » en état de s'appareiller...

Avec cette tranquillité que je ne me lassais pas d'admirer et qui était le privilège de notre jeune savant depuis que les résultats de notre expédition avaient confirmé l'exactitude de ses théories sur l'existence du second satellite, René demanda :

— Eh bien, veux-tu répondre à deux questions : Primo, combien faut-il de temps pour faire ces préparatifs d'appareillage ? Secundo, as-tu besoin de moi pour en venir à bout ?

— Primo, répondit Pierre, six heures suffiront pour recharger les accus du système d'allumage ; secundo, il suffit de les brancher et ils se rechargeront tout seuls...

— C'est bien ce que je pensais, fit alors René, et cela me donne le temps...

Il hésita un instant, et termina enfin :

— ... de faire une course...

Nous le considérâmes avec stupeur, tandis qu'il atteignait son équipement de patrouilleur et se préparait à s'en affubler.

Il expliqua, avant de mettre son masque :

— Oui, je voudrais essayer, avant de partir, d'emporter un...

De nouveau, il chercha un peu, avant de conclure :

— ... un polygone.

Pierre s'écria :

— Tu sais bien que c'est impossible et que nous avons vainement tenté de saisir l'un de ces êtres sans relief, dont le contact n'impressionne même pas notre sens du toucher...

— J'ai mon idée... Qui veut m'accompagner ?

Au regard d'Hélène, je compris que la vision d'épouvante vivait si terriblement en elle, qu'elle ne concevait pas la possibilité de quitter l'abri, même précaire, de l'astronef, pour aller dans cette plaine où elle avait aperçu, l'espace d'un instant, la Chose immonde et fantastique.

Ce même regard se fit suppliant en rencontrant celui de Pierre, et l'ingénieur saisit apparemment le sens de cette supplication : « Ne me quittez pas ! »... Et il laissa sans réponse l'invite de René.

Un silence gêné plana. René, en soupirant, se remit à s'équiper, sans un mot de plus...

J'ai déjà noté, au début de ce récit, que je n'ai pas de prétention à la bravoure, et que je ne cours pas volontiers au-devant du danger. Mais ce départ solitaire de René Lesmond vers le lieu où l'appelait la curiosité scientifique avait quelque chose de si poignant, que je ne pus y tenir. Que sa propre sœur le laissât braver sans elle le péril inconnu, c'était assez explicable : elle avait des nerfs féminins et elle avait bien droit à une défaillance, après avoir, à de nombreuses reprises, montré tant de courage. Que Pierre, dont la vaillance ne pouvait être mise en doute, tînt à rester auprès d'elle, dans ce désarroi,

c'était encore naturel. Mais que moi, je suivisse leur exemple, était-ce normal ?

À vrai dire, je ne me posai pas tant de questions et ce fut presque instinctivement que je m'élançai auprès de René pour passer hâtivement mon équipement de patrouilleur.

Il sembla que mon geste eût soudainement délié les langues muettes de Pierre et d'Hélène. Tous deux se mirent à nous exhorter à la prudence. La jeune fille, surtout, trouva dans son inquiétude, tous les arguments aptes à détourner son frère de son dangereux dessein. Il ne l'écoutait pas. Sa résolution était prise. Avec le doux entêtement dont il avait donné toute sa vie, de si nombreuses preuves, il acheva de s'équiper, et je ne pus faire autrement que de l'imiter...

Ma dernière vision de la cabine du « Bolide » avant de gagner, à la suite de mon ami, l'écluse d'air, ce fut le visage angoissé d'Hélène, ses joues pâlies, ses grands yeux tristes, sa bouche crispée...

XIX

L'épouvante

Je me suis juré d'être franc. Dès que je me trouvais avec mon compagnon, dans la plaine glacée, je regrettais le mouvement irréfléchi qui m'avait jeté auprès de lui. Un long frisson glaça mon échine. Rien, pourtant, ne semblait justifier mon émoi. Tout était calme et tranquille. À perte de vue, s'étendait le désert, dont aucune ombre ne troublait le néant glacé. Mais il me suffisait de jeter le regard vers la place, vide maintenant, où l'horrible Chose était passée, où deux hommes s'étaient volatilisés, pour revivre l'inoubliable minute dont l'évocation me faisait trembler...

Là-bas, le disque planté par moi lors de la découverte des images vivantes semblait nous faire signe. René, déjà, se dirigeait vers lui. Je suivis le même chemin, le cœur serré d'une inexprimable angoisse.

Cependant, aucun fait anormal ne vint troubler notre marche vers le signal. Au fur et à mesure que s'écoulait le temps, je reprenais quelque assurance. Je voulais espérer que la vision formidable ne se reproduirait plus, et j'y parvenais à peu près...

Enfin, nous arrivâmes au pied du disque, en pleine zone des polygones. Les êtres à deux dimensions semblaient avoir oublié l'alerte et le péril dont les avait sauvés l'intervention miraculeuse d'autres êtres, dont ils ne pouvaient concevoir la structure. Les dessins animés étaient plus remuants et leurs couleurs plus vives que jamais.

L'idée de René Lesmond était en apparence fort simple, et, dès qu'il me l'eût exposée par gestes, j'eus l'impression qu'elle était réalisable.

Il s'agissait d'emporter le support avec le polygone, c'est-à-dire de détacher du sol un bloc, avec l'image fixée à sa surface. Dans ce dessein, je devais maintenir un polygone avec ma paume dûment collée au sol, tandis que mon compagnon creuserait tout autour à l'aide du marteau géologique, de manière à isoler, comme dans une île, l'être à deux dimensions. Après quoi, nous aviserions à arracher le bloc de pierre transparente.

Je savais par expérience que ce cristal de roche était extrêmement dur, mais qu'il n'était pas impossible de l'entamer. Je me mis donc en devoir d'aider René, selon ses indications. Il avait songé à emporter une plaque de caoutchouc que je pouvais maintenir sous ma main gantée et qui assurait l'adhérence parfaite sans geler ma main.

Ainsi s'accomplit la première partie du programme, non sans difficultés. Le polygone, un beau triangle bleu, fut isolé. Il était un peu pâli, mais semblait encore loin de l'effacement définitif, lorsque cette opération préliminaire fut terminée.

Mais quand il fallut essayer de détacher le bloc de roche transparente, ce fut une bien autre histoire. Nous nous heurtâmes à une résistance inébranlable. La roche était plus dure encore que je croyais le savoir. J'eus l'impression qu'il aurait fallut employer un explosif pour en venir à bout.

Toujours par gestes, René exprima qu'il se proposait de revenir avec d'autres outils. Je ne m'attardai pas à lui expliquer que ce n'était guère possible, que l'heure fixée pour le départ définitif approchait. Car une circonstance imprévue rendit vain tout projet et superflue toute objection.

Le triangle isolé, en effet, perdait peu à peu sa belle couleur, devenait successivement bleu d'azur, bleu lavande, à peine teinté, presque blanc... Enfin, il s'effaça complètement. Il mourut, pour ainsi

dire, asphyxié, dans l'îlot où nous l'avions enfermé. Même si nous parvenions à détacher, comme l'avait souhaité René, le support avec le polygone, ce dernier ne pourrait continuer à vivre de la vie mystérieuse de ses semblables, hors de la surface qui est son univers et son milieu nécessaire.

Ainsi se poursuivait l'analogie invoquée par René à l'appui de son hypothèse sur l'être à quatre dimensions. La troisième dimension était inaccessible aux infiniment plats comme la quatrième l'était aux hommes, et ils disparaissaient à notre contact, comme deux hommes avaient disparu au contact du rocher mou.

Telles étaient les pensées qui me hantaient, comme nous revenions vers l'astronef. J'étais un peu dépité de l'expérience manquée, mais content tout de même, en me disant que, maintenant, René ne ferait plus d'objection à un appareillage immédiat. Au fond de moi-même, pourtant, je n'en étais pas aussi sûr que je l'aurais voulu. Ces savants sont si curieux ! Celui-là serait bien encore capable de demander un nouveau sursis au départ, pour tenter une dernière expérience. Il avait peut-être une autre idée, non moins ingénieuse, mais plus praticable que celle dont la réalisation venait de le décevoir...

Ce que pensait, en cet instant, sur ce sujet ou sur d'autres, mon ami René Lesmond, je ne devais jamais, hélas, le savoir. Nul ne devait jamais le savoir.

Je revois, comme si l'événement datait d'hier, la scène horrible qui se joua devant moi... Voici le large panneau aux trois couleurs françaises, qui indique l'emplacement du « Bolide ». L'astronef est là, devant nous. Nous allons l'atteindre. Pierre et Hélène, assurément, se penchent sur le coelostat pour nous voir revenir. Tout est calme. La surface du satellite est immaculée. Son cristal est d'une pureté éblouissante. Encore une minute, et nous serons auprès de nos compagnons, dans la chambre demi-sphérique. Une minute encore, et

nous repartirons vers la Terre. J'agite les bras, à l'adresse de Pierre et d'Hélène, que je ne peux voir, mais qui me voient, je le sais...

Et soudain, c'est l'épouvante. La forme immonde se dresse à mon côté, sans que rien ait fait prévoir sa réapparition. Je ne vois plus René. Il était là, tout à l'heure, au point précis où se dandine à présent la *Chose*. Je ne peux détacher mes regards de ce dandinement grotesque et tragique. Je suis comme hypnotisé et frappé de stupeur. Horreur ! *Cela* me frôle. *Cela* me touche... Je vais être englouti à mon tour, sous cette masse mouvante et molle...

La peur la plus abjecte s'empare de mon être. Je hurle, bien que nul ne puisse m'entendre. Mes membres sont paralysés. Je suis engourdi. Je suis à demi mort. Je vais mourir. Comme un film rapide, passe dans mon esprit le souvenir de l'agonie du triangle bleu. C'est le tour des hommes d'être les victimes. Je vais m'évaporer, m'annihiler dans la quatrième dimension... Seigneur, faites que je perde connaissance !...

Et puis, je respire, comme un homme que l'on vient de tirer de l'eau avant qu'il ne soit tout à fait noyé, ou comme un dormeur qui s'éveille d'un affreux cauchemar. La *Chose* a disparu, et quelqu'un m'entraîne vers l'astronef, quelqu'un qui est équipé comme moi, qui a forme humaine, qui n'est pas une vision fantomatique, une larve gigantesque, une montagne vivante et cruelle...

Je crois tout d'abord que c'est René qui vient ainsi à mon aide, et je me laisse traîner jusqu'à l'écluse d'air. J'entre dans le « Bolide ». Je ne suis pas tout à fait en syncope, mais il s'en faut de peu. La forme allongée que je vois sur le sol, c'est bien celle d'une femme évanouie. Hélène, la chère et vaillante Hélène a perdu le sentiment. Et Pierre ? Où est Pierre ?...

Ah ! le voici. Sa figure énergique émerge du masque qu'il retire, en même temps que l'équipement complet, précipitamment revêtu pour accourir à mon secours. C'était lui...

Mais alors, René ?... À cette exclamation, que je pousse dès que, débarrassé de mon équipement, je reprends tout à fait conscience, Pierre ne répond pas. Mais l'affreuse tristesse de son regard a répondu pour lui.

René Lesmond n'est plus. Le calculateur passionné, l'astronome génial a péri. Il n'appartient plus à ce monde, ni à aucun autre. Comme les deux traîtres que j'avais vu disparaître sous la masse immonde, René Lesmond a été englouti, absorbé, anéanti. Aucun espoir ne subsiste...

Comme je m'approche du corps inanimé d'Hélène, Pierre devine mon dessein. D'une voix dure, sa voix de commandement, il m'arrête.

— Non, fait-il. Pas maintenant. La Chose peut reparaître. Elle nous guette, peut-être, embusquée dans l'inaccessible quatrième dimension. Il ne faut pas perdre une seconde. De toute façon, la pénurie d'air nous interdirait de tergiverser...

Je n'ose exprimer ce qui vient de nouveau à mes lèvres : « Et René ? ». Mais Pierre a deviné ma pensée. D'une voix moins rude, avec des inflexions un peu rauques, il reprend :

— Nous ne pouvons rien pour René. Il est annihilé, comme nous le serons infailliblement si nous ne fuyons pas sans retard. Mais je veux sauver Hélène. Je ne veux pas qu'elle meure, elle, tu comprends ? Si elle revient à elle avant le départ, il faudra lutter contre sa volonté. Elle refusera de s'éloigner de ce lieu sans avoir fait des recherches, hélas, inutiles, et d'autant plus sûrement inutiles que nous ne pourrions, en aucun cas, les prolonger. Sais-tu ce que je viens de découvrir ? Les deux imbéciles qui voulaient s'emparer de

l'astronef ont si maladroitement manié, en mon absence, le réservoir à peroxyde, qu'ils ont gaspillé, je ne sais comment, la plus grande partie de notre réserve. Ainsi, l'oxygène nous est mesuré si strictement que c'est à peine si nous en avons assez pour le voyage...

Tout en parlant, Pierre agissait, préparait le départ, appuyait sur des manettes, manœuvrait des appareils, tournait des boutons. Agissant comme un avion, avant d'être tributaire des fusées propulsives, le « Bolide » s'ébranlait sur son train d'atterrissage.

Cependant, le chef poursuivait :

— Je veux mettre Hélène en présence du fait accompli, si douloureux que ce soit, pour moi comme pour elle. Je sais que, si nous perdons du temps, nous nous trouverons devant une seule alternative, dont les deux termes sont également tragiques : ou bien l'astronef sera anéanti par la montagne vivante ; ou bien, sans que celle-ci ait à intervenir, l'équipage, ou ce qui en reste, périra par l'usure de notre réserve d'oxygène. Or, je suis responsable du salut du vaisseau et du salut de l'équipage... Mais surtout, je te le répète, je veux sauver Hélène.

Le « Bolide » roulait rapidement sur le sol lisse. Dans le cœlostat, je vis les tubes de propulsion s'enflammer, faire explosion. Et la grande fusée interplanétaire s'envola...

Fut-ce une illusion ? La dernière image que j'emportai de Phœbé II me montra, sur le sol transparent, une masse informe et grisâtre, qui se dandinait grotesquement dans le vide... La montagne vivante avait-elle conscience que sa proie lui échappait ? Mais je ne saurais répondre de la réalité de cette vision, qui ne dura pas l'espace d'un éclair. D'autres soins me réclamaient. Hélène revenait à elle...

XX

Retour à la Terre

Je renonce à décrire la douleur désespérée de la chère créature, lorsqu'elle eut conscience de l'horrible drame... Mais j'ai toujours présente à l'esprit l'expression de son visage, tandis qu'elle promenait autour d'elle un regard affreusement triste. Elle vit Pierre, qui, penché sur le miroir du cœlostat, vérifiait l'exactitude de notre route de retour. Elle sourit pauvrement et continua son inspection muette. Enfin, ses yeux se tournèrent vers moi...

Comment pourrais-je oublier la cruelle déception qu'elle ne put dissimuler en me reconnaissant ? Elle ne retrouvait avec elle, que deux hommes, dans le « Bolide », et ni l'un, ni l'autre n'était son frère. La joie certaine qui lui apportait la présence de Pierre compensait à peine l'amertume que lui causait la mienne. J'étais la preuve vivante que c'était bien René qui avait été annihilé. Si bonne et si tendre qu'elle fût, elle m'en voulut, certainement, en cet instant, d'être moi-même, d'être là...

Je m'écartai silencieusement, sans même chercher à voir si elle changeait d'expression... Au même instant, Pierre, ayant levé et tourné la tête, s'avisa du réveil d'Hélène. Il me fit signe de prendre sa place au cœlostat, m'expliqua brièvement quelle étoile devait demeurer au zénith du « Bolide » pour que nous ne nous écartions pas de la bonne direction, et s'approcha enfin de sa fiancée, qui, maintenant, pleurait.

Il entoura de ses bras le buste mince que secouaient les sanglots, et attira sur son épaule la tête brune. Doucement, il berça la chère désolée, il lui parla tendrement, à voix presque basse, comme on câline un enfant. Il lui dit son propre désespoir et quelle lutte s'était

livrée en lui quand il avait dû prendre la décision de partir, sans en savoir davantage sur la disparition de René.

Quant à la mort du cher garçon, aucun doute, il l'affirmait avec force, ne pouvait subsister. Le devoir d'Hélène, maintenant, c'était de garder le culte de sa mémoire et de publier ses travaux. Pierre, quant à lui, la seconderait de son mieux dans l'accomplissement de ce devoir. Mais, pour cela, il fallait d'abord revenir sur la Terre. Le premier soin de l'équipage – si réduit hélas ! – du « Bolide », c'était de lutter pour le salut commun. Pour cela, toutes les volontés devaient se tendre vers le même effort. Elle aurait un rôle à jouer dans cette dernière phase du grand voyage. Il avait besoin d'elle, de sa coopération au labeur solidaire. Elle n'avait pas le droit de se confiner dans ses tristes pensées...

On sentait que ces paroles agissaient sur Hélène, la galvanisaient, la tiraient de sa torpeur affligée. Puis, Pierre baissa encore la voix. Je devinai qu'il parlait de moi, qu'il conjurait la sœur de René de ne pas se montrer injuste, que ce n'était pas de ma faute, si j'étais celui qui avait échappé au mortel péril. Des mots isolés me parvenaient, malgré les précautions de Pierre. Je compris qu'il m'avait sauvé, sans se demander qui j'étais, alors que nos masques respiratoires nous faisaient semblables, René et moi. Il avait tiré vers le « Bolide » celui qui était encore vivant et il en était fier. De même, il fallait que la sœur du disparu se réjouisse sans arrière-pensée du fait qu'un ami ait pu survivre. Il rappela que j'étais moi-même volontairement sorti de l'astronef, pour accompagner René dans sa dernière et tragique expédition...

Quand Hélène, enfin réconfortée par les paroles de Pierre, se leva, redevenue vaillante, prête à se mettre à l'œuvre de salut, elle me regarda de nouveau. Mais cette fois, ses beaux yeux brillaient d'un éclat purement amical. Elle eut la force de dire :

— Je suis heureuse que vous soyez sauf...

J'en éprouvai certes une douce détente. Mais le choc de son premier regard et la blessure que j'avais éprouvée ne s'effacèrent jamais tout à fait...

Cependant, Pierre s'efforçait de distraire Hélène de son chagrin, de lui donner des tâches précises, utiles, de l'associer à sa propre mission, pour la conduite et la sauvegarde de l'astronef. Il en agit de même envers moi. Je fis de mon mieux, mais je dus bien m'avouer que je n'étais que d'un médiocre secours. Hélène rendit certes plus de services que moi !...

Conterai-je par le menu cette traversée de retour ? À quoi bon ? La foi n'y était plus. Au lieu d'hommes avides de savoir, s'élançant vers l'inconnu, pleins d'enthousiasme, l'astronef n'emportait plus que des fuyards, que torturait le regret d'avoir perdu le meilleur d'entre eux, et à qui la connaissance imparfaite du redoutable secret avait inspiré seulement l'effroi de le mieux pénétrer.

Toutefois, de même qu'il avait été un animateur admirable et un guide merveilleux vers le but téméraire, Pierre Saravine se montra, dans la défaite et dans le malheur, un chef incomparable...

Il était partout à la fois, il traçait la route et dirigeait l'appareil. Il ne dormait pas, ne mangeait guère, parlait peu. Il coordonnait mes efforts et ceux d'Hélène, leur faisait rendre le maximum. Sans lui, nous n'aurions jamais atteint notre vieille planète...

Par instants, il jetait un regard anxieux sur notre réserve de péroxide. Tout au long de la traversée, il fut étreint par la crainte que nous n'eussions pas assez d'air respirable pour aller jusqu'au bout...

Ce qui me reste à narrer est d'ailleurs peu de chose. Grâce à l'habileté manœuvrière du chef, l'astronef se posa sur les flots de la Méditerranée, à l'heure où l'oxygène de notre fabrication venait à manquer. Ce fut encore lui qui, laissant Hélène et moi-même évanouis

sur le plancher de la cabine, parvint à ouvrir le hublot, de telle sorte que l'air pénétra largement et nous revigora...

Par une sorte de dérision, les trois rescapés du voyage interplanétaire faillirent périr en Méditerranée. Avoir bravé les périls de l'espace infini, vécu sur la planète de cristal, échappé à l'immonde absorption par les rochers vivants, et finir victimes d'un naufrage sur la mer la plus clémente du globe terrestre, c'eût été trop stupide...

Je vois encore Pierre cherchant le poste émetteur pour lancer un S.O.S. et se rappelant tout à coup que je l'avais abandonné dans la glace, sur le sol transparent, lors de l'agression de Grimaille et de Fernand. S'il ne m'accabla pas de reproches en cette seconde dramatique, cela dénote chez lui une rare maîtrise de ses nerfs...

Finalement, un bateau providentiel nous recueillit, mais notre pauvre astronef sombra avec tout ce que nous avons emporté, nos appareils, nos films, nos photos... Tout ce que nous parvînmes à sauver, ce furent mes notes de voyage, les papiers les plus importants de René Lesmond, et quelques fragments du sol de Phœbé II inclus dans nos tubes minéralogiques...

Mais voici la fin de mon récit. Sans doute, on ne me croira pas. Mais qu'importe ! Je sais, moi, que Phœbé II existe, à la place précise qu'avait déterminée le pauvre cher René. J'ai vu, de mes yeux, les êtres à deux dimensions. J'ai perçu la présence dramatique de l'être à quatre dimensions... On ne me croira pas, mais je sais...

XXI

Le second « Bolide »

Après notre retour sur la Terre, le sort voulut que nos routes fussent désormais divergentes. Pierre épousa Hélène et le jeune ménage se fixa en Afrique du Nord où l'ingénieur trouva plus facilement à utiliser ses talents. Je rentrai seul à Paris, où me poursuivit, avec l'obsession des yeux noirs et de la bouche fascinante d'Hélène, la hantise des souvenirs de l'extraordinaire expédition.

Je trouvai difficilement à gagner ma médiocre vie au service du contentieux d'une compagnie d'assurances. Là, je ne tardai pas à devenir la risée de mes collègues de bureau, parce que j'avais eu l'imprudence d'essayer de leur conter mes aventures et de leur parler de Phœbé II. Ces jeunes gens, sans être foncièrement méchants, éprouvaient le besoin d'avoir à portée de leurs plaisanteries mesquines, une tête de turc. Je leur parus pouvoir jouer parfaitement ce rôle et je devins le but habituel de leurs moqueries.

Des années passèrent ainsi. Je recevais parfois une lettre d'Hélène ou une carte de Pierre. Tous deux, s'ils vivaient loin de moi, m'avaient gardé leur amitié, cimentée par tant d'angoisses. Ils m'invitaient régulièrement à faire un séjour auprès d'eux. Je refusais obstinément. Je ne tenais nullement à avoir le spectacle du bonheur d'Hélène avec un autre... Mais la destinée devait nous remettre en présence...

Un soir, comme je quittais le bureau, un peu excédé par les faciles taquineries de mes jeunes collègues, je trouvai devant la porte, un homme que je reconnus avec un battement de cœur. Pierre ! Il était donc à Paris. Il venait me voir. C'était certes bien aimable à lui. Mais était-il venu seul ?

Je le lui demandai en bredouillant légèrement, tant les mots se pressaient sur mes lèvres. Il me considérait avec un drôle de sourire, après m'avoir embrassé d'une étreinte affectueuse, et me donnait du « Cher Maître » comme autrefois, quand il était de bonne humeur. Après les premières phrases un peu gênées, comme il arrive entre deux amis qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui ne savent quoi se dire, tant leurs préoccupations sont devenues distinctes, il prononça :

— Je t'apporte une nouvelle... et une surprise !

Une surprise ? Je répondis aussitôt :

— Hélène ?...

— Oui, Hélène est venue avec moi. Elle nous attend au restaurant, où nous dînons ce soir. Tu es mon invité...

Le restaurant était celui de l'hôtel luxueux où j'avais jadis, été présenté à Victor Grimaille et où Pierre et sa femme étaient descendus... Avaient-ils donc fait fortune ?

Hélène n'avait pas changé. Ses beaux yeux, son teint de camélia, sa bouche de corail avaient gardé leur prenante séduction. Gentiment, elle offrit ses belles joues à mon timide baiser et baisa elle aussi mes joues, que je me désolai puérilement de sentir râpeuses, pour avoir négligé de passer chez le coiffeur avant le dîner...

Du grand chagrin qu'avait laissé en elle la mort affreuse de son frère, elle gardait une profonde mélancolie qui donnait à sa beauté une sorte de langueur, plus captivante encore.

— Tu lui as dit ? fit-elle, à son mari...

— Pas encore. J'ai pensé que tu devais être présente...

Qu'était cette nouvelle surprise, qui nécessitait tant d'embarras ? Elle devait, en effet, dépasser mes prévisions...

— Voici, dit Pierre, tu n'as pas oublié que, lors du naufrage de notre pauvre « Bolide », j'ai pu sauver quelques objets auxquels je tenais, à titre de souvenirs.

Je l'avais au contraire alors, parfaitement oublié, n'ayant attaché à ce geste purement sentimental que très peu d'importance. Je fis un geste vague, et Pierre reprit :

— Parmi ces objets, il y avait les tubes dans lesquels, nous avons recueilli de la poussière et des fragments de ce cristal de roche qui forme la structure de Phœbé II. Je pensais qu'ils pourraient m'être utiles pour la mise au point et la publication des notes scientifiques prises par René, dont j'entends exalter la mémoire. Je travaille à cet ouvrage depuis notre retour, mais les nécessités de l'existence et le temps perdu pour gagner la vie de mon ménage ont fait que cette tâche ne s'accomplit que très lentement. Ce n'est que tout récemment que j'ai pu analyser les poussières et fragments. Sais-tu ce que j'ai trouvé ?

— Comment veux-tu ?...

— Eh bien, j'ai trouvé qu'il s'agissait de cristaux de carbone pur...

— Ah ! Et alors ?

Ce mot de carbone ne m'apprenait rien. Je suis décidément bien ignorant ! Il fallut que Pierre précisât, en riant de mon air calme :

— Du diamant, si tu aimes mieux !...

Cette fois, je sursautai. Je me souvenais que ces fragments étaient nombreux, et que certains étaient assez gros. Il y en avait certainement pour une fortune énorme...

— Alors ? m'écriai-je, te voilà riche...

Il eut un bon rire, en répliquant :

— Comment : « me » voilà ? Il faut dire : nous voilà ! La moitié de cette richesse est à toi, mon cher Maître...

Au fait, il avait raison. J'étais riche, moi aussi. C'était fini de la vie médiocre, du rebutant travail de bureau, des moqueries stupides des jeunes collègues. Je pourrais vivre une vie indépendante, me marier, fonder une famille ! J'avais encore assez de jeunesse pour trouver, à défaut du grand bonheur, une sérénité qui pourrait y ressembler un peu...

Pierre continua :

— Ta part est à ta disposition. Quant à la nôtre, l'usage que nous en devons faire est dès maintenant arrêté...

Je n'attachai dans le moment que peu d'intérêt à cette incidence. Je ne pensais qu'à la prodigieuse nouvelle que je venais d'apprendre. Du diamant ! Le second satellite était un diamant, un énorme, un monstrueux diamant ! Les tubes que je rapportais de nos explorations sur Phœbé II, qui contenaient quelques cailloux à qui leur fréquence sur cette planète enlevaient toute valeur, prenaient, sur la Terre, un prix inestimable.

Je cherchais à me rappeler la taille des plus gros pour apprécier l'ordre de grandeur de ma nouvelle fortune. On eût dit que Pierre lisait dans ma pensée. Il répondit à cette préoccupation secrète.

— Mon cher Maître, précisa-t-il, le chiffre de ta richesse doit approcher de celui que l'on prêtait au malheureux Grimaille qui, après avoir eu un geste généreux en permettant la construction du « Bolidé », se laissa entraîner, par son mauvais chien de secrétaire, dans la rébellion qui a, finalement, si mal tourné !...

Ce rappel du personnage qui avait financé la magnifique et tragique expérience, dont les moindres détails restaient gravés dans mon souvenir, fut pour moi un trait de lumière. Les allusions de Pierre à l'usage qu'il prétendait faire de sa part des diamants devinrent plus claires.

— Quoi ? m'écriai-je, tu songerais...

— À construire une seconde fusée ?...

— Oui.

— Et... tu as besoin, sans doute, de mon concours financier ?... S'il en est ainsi, je suis prêt...

Je ne pus étouffer complètement un soupir. Sans doute était-il logique de consacrer le gain imprévu de l'expédition à la poursuite de l'idée première. Mais c'était bien dur de renoncer au rêve de tranquillité que je venais de faire. Cependant, le regard noir d'Hélène m'envoûtait. Je ne pouvais agir autrement. Je balbutiai seulement :

— Peut-être n'auras-tu pas besoin de la totalité ?

Hélène eut alors un sourire exquis.

— Vous n'avez pas compris, mon bien cher ami, le dessein de Pierre. Notre part est largement suffisante pour mener à bien notre entreprise, sans qu'il soit besoin d'écorner la vôtre. Mieux encore, il compte vous demander d'être le dépositaire des fonds qui resteront, *après notre départ* et d'en user pour encourager les futurs pionniers de la navigation interplanétaire... Mais nous vous sommes tout de même aussi reconnaissants de votre sacrifice que si nous l'avions accepté...

Je n'écoutais plus. Trois mots seulement m'avaient frappé : « *après notre départ* »... Ayant couru de si terribles périls, ayant

échappé par miracle à un trépas affreux, ils prétendaient braver de nouveau ces périls, risquer de nouveau ce trépas !...

Mais Pierre, sans paraître comprendre mes regards pleins d'étonnement et de reproches, reprenait :

— Nous projetons de construire la réplique exacte de notre pauvre « Bolide » Car, si nous ne sommes cette fois que deux voyageurs, nous comptons bien aller plus loin...

Il se reprit vivement, pour rectifier :

— Pardon, je dis : deux voyageurs. Mais, bien entendu si tu désirais te joindre à nous... Non ?... J'ai toujours pensé que tu n'avais pas la vocation...

Ah ! Certes non, je n'avais pas la vocation !... Ma dénégation fut si prompte et si énergique qu'elle provoqua le rire affectueux de mes amis. Mais ma curiosité n'était pas satisfaite.

— Tu as dit : « plus loin », Pierre ? Les 120 000 kilomètres qui nous séparent de Phobé II te semblent insuffisants ?

— J'ai toujours professé que Phobé II n'était qu'un relais. C'est maintenant la Lune, que je vise... Écoute, cher Maître... Dans un an, le second « Bolide » sera prêt. Je crois pouvoir confectionner encore mon explosif. Cinq jours après notre départ, nous serons dans la Lune... ou bien nous ne serons plus ! Viens avec nous... Non pas dans la Lune, vieil ami, mais seulement en Afrique du Nord. Ta fortune te permet cette fantaisie, maintenant. Tu assisteras à la construction du nouvel astronef, puis à nos préparatifs. Tu seras témoin de notre envolée. Et puis, armé d'un bon télescope, tu guetteras les signaux lumineux que fera le satellite.

J'ai accepté. Il y a de cela quatorze mois. Voici deux mois exactement, que j'ai vu partir le second « Bolide »... Tous les soirs, j'ai cherché, à l'aide de mon télescope, à découvrir, sur la Lune, des signaux lumineux. Rien ne m'est apparu. Mes deux amis avaient quarante-cinq jours de vivres et de réserve d'air. Où sont aujourd'hui leurs corps ? Dans quel repli mystérieux de l'Univers inconnu ? Dans quelle fantastique région de la « quatrième dimension » ? En tout cas, que Dieu ait leurs âmes !...

À propos de cette édition électronique

Texte libre de droits.

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

Ebooks libres et gratuits

<https://groups.google.com/g/ebooksgratuits>

Adresse du site web du groupe :

<https://www.ebooksgratuits.com/>

—

Avril 2025

—

– **Élaboration de ce livre électronique :**

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : BrussLimat, YvetteT, Jean-Marc, FabienB, Coolmicro.

– **Dispositions :**

Les livres que nous mettons à votre disposition, sont des textes libres de droits, que vous pouvez utiliser librement, à une fin non commerciale et non professionnelle. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– **Qualité :**

Les textes sont livrés tels quels sans garantie de leur intégrité parfaite par rapport à l'original. Nous rappelons que c'est un travail d'amateurs non rétribués et que nous essayons de promouvoir la culture littéraire avec de maigres moyens.

Votre aide est la bienvenue !

VOUS POUVEZ NOUS AIDER À FAIRE CONNAÎTRE CES CLASSIQUES LITTÉRAIRES.